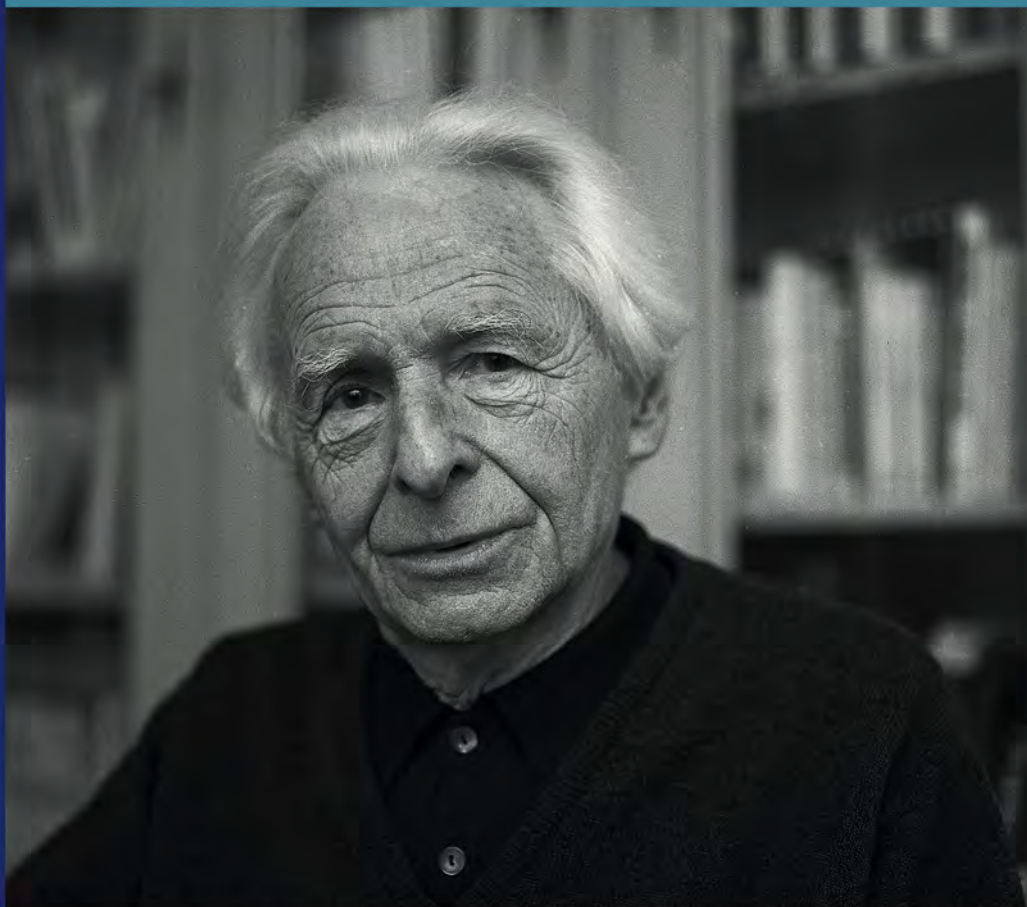


Novembre
2021
N°64

COLLECTION

Les études du Crif

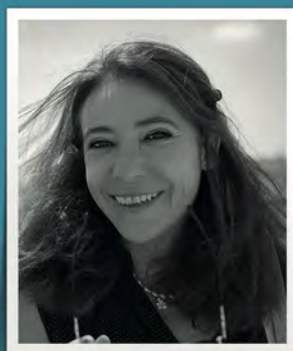


LA POÉSIE JUIVE EN DIALOGUE

Crif

LA POÉSIE
JUIVE
EN DIALOGUE

Daniella Pinkstein



Pierre-André Taguieff
Néo-pacifisme, nouvelle
judéophobie et mythe du complot
N°1 > Juillet 2003 • 36 pages

Marc Knobel
La Capjpo : une association
pro-palestinienne très engagée ?
N° 2 > Septembre 2003
• 36 pages

Père Patrick Desbois et Levana Frenk
Opération 1005. Des techniques
et des hommes au service de
l'effacement des traces de la Shoah
N° 3 > Décembre 2003
• 44 pages

Joël Kotek
La Belgique et ses Juifs : de
l'antijudaïsme comme code culturel
à l'antisionisme comme religion
civique
N° 4 > Juin 2004 • 44 pages

Jean-Yves Camus
Le Front national :
état des forces en perspective
N° 5 > Novembre 2004
• 36 pages

Georges Bensoussan
Sionismes : Passions d'Europe
N° 6 > Décembre 2004
• 40 pages

Monseigneur Jean-Marie Lustiger
Monseigneur Jean-Pierre Ricard
Monseigneur Philippe Barbarin
L'Église et l'antisémitisme
N° 7 > Décembre 2004
• 24 pages

Ilan Greilsammer
Les négociations de paix
israélo-palestiniennes : de Camp
David au retrait de Gaza
N° 8 > Mai 2005
• 44 pages

Didier Lapeyronnie
La demande d'antisémitisme :
antisémitisme, racisme et exclusion
sociale
N° 9 > Septembre 2005
• 44 pages

Gilles Bernheim
Des mots sur l'innommable...
Réflexions sur la Shoah
N°10 > Mars 2006
• 36 pages

André Grjebine et Florence Taubmann
Les fondements religieux et
symboliques de l'antisémitisme
N°11 > Mars 2007 • 36 pages

Iannis Roder
L'école, témoin de toutes les
fractures
N°12 > Novembre 2006
• 44 pages

Laurent Duguet
La haine raciste et antisémite tisse
sa toile en toute quiétude sur le Net
N°13 > Novembre 2007
• 32 pages

**Dov Maimon, Franck Bonneteau
et Dina Lahlou**
Les détours du rapprochement
judéo-arabe et judéo-musulman
à travers le monde
N°14 > Mai 2008 • 52 pages

Raphaël Draï
Les avenirs du peuple juif
N°15 > Mars 2009 • 44 pages

Gaston Kelman
Juifs et Noirs dans l'histoire récente
Convergences et dissonances
N°16 > Mai 2009 • 40 pages

Jean-Philippe Moinet
Interculturalité et Citoyenneté :
ambiguïtés et devoirs d'initiatives
N°17 > Février 2010
• 28 pages

Françoise S. Ouzan
Manifestations et mutations du
sentiment anti-juif aux États-Unis :
Entre mythes et représentations
N°18 > Décembre 2010
• 60 pages

Michaël Ghnassia
Le boycott d'Israël :
Que dit le droit ?
N°19 > Janvier 2011
• 32 pages

Pierre-André Taguieff
Aux origines du slogan « Sionistes,
assassins ! » Le mythe du
« meurtre rituel »
et le stéréotype du Juif sanguinaire
N°20 > Mars 2011
• 66 pages

Dr Richard Rossin
Soudan, Darfour ; les scandales...
N°21 > Novembre 2011
• 32 pages

Gérard Fellous
ONU, la diplomatie
multilatérale : entre gesticulation
et compromis feutrés...
N°22 > Janvier 2012
• 52 pages

Michaël de Saint Cheron
Les écrivains français du XX^e siècle
et le destin juif...
N°23 > Juin 2012
• 56 pages

Éric Keslassy et Yonathan Arfi
Un regard juif sur la
discrimination positive
N°24 > mai 2013
• 64 pages

**Michel Goldberg
et Georges-Elia Sarfati**
Une pièce de théâtre antisémite
à La Rochelle
N°25 > octobre 2013
• 60 pages

Mireille Hadas-Lebel
Le peuple juif et l'État d'Israël
ont-ils été inventés ?
N°26 > novembre 2013
• 16 pages

Georges-Elia Sarfati
Lorsque l'Union Européenne nous
éclaire sur sa « face sombre » :
quelques enjeux du projet de
loi-cadre contre la circoncision
assimilée à une mutilation sexuelle.
N°27 > décembre 2013
• 40 pages

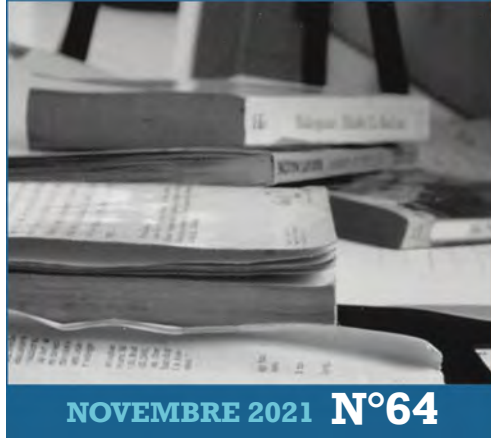
70 ans du Crif
1944-2014 : Recueil de textes
Hors-série > janvier 2014
• 116 pages

Gérard Fellous
La laïcité française :
l'attachement du judaïsme
N°28 > mars 2014
• 40 pages

Nathalie Szerman
Le Printemps arabe à l'épreuve
de l'antisémitisme : y a-t-il un avant
et un après ?
N°29 > mai 2014
• 36 pages

Jacques Tarnéro
Antisémitisme / Antisionisme
Mots, masques, sens, stratégie,
acteurs, histoire
N°30 > juin 2014
• 48 pages

Suite en page 96



LA POÉSIE JUIVE EN DIALOGUE

UNE ÉTUDE DE

Daniella PINKSTEIN

Ecrivain, Journaliste, Enseignante

Crif

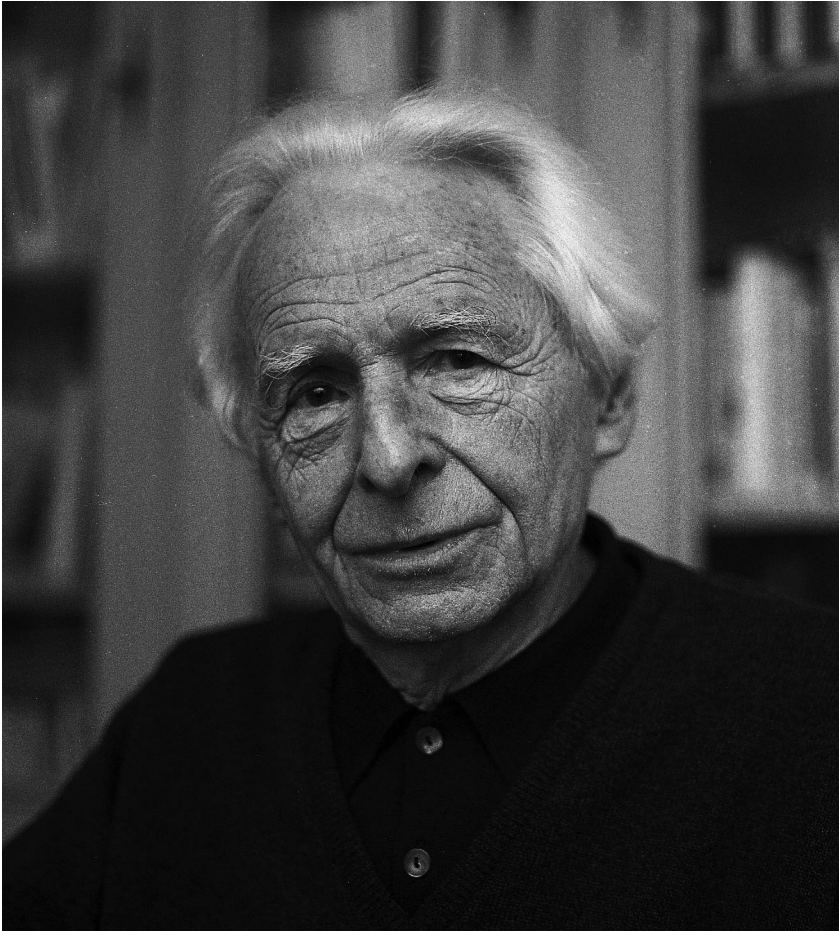
Les textes publiés dans la collection des *Études du Crif*
n'engagent pas la responsabilité du CRIF.

La rédaction n'est pas responsable des documents adressés.

Il ne s'endort ni ne sommeille

Être,

Poète en ce monde.



Centenaire de Claude Vigée

(3 janvier 1921, 2 octobre 2020)

Nul n'échappe à soi-même en ce bas-monde : c'est une bonne chose au demeurant, qui nous met en face de nos responsabilités. A une seule condition, cependant : par l'intermédiaire de notre expérience concrète, saisie dans sa singularité même, en affrontant notre vécu précaire et mortel, c'est la lumière en surplomb du commencement éternel, la lueur salvatrice de la petite veilleuse enfouie au plus secret de nous-même – l'unique source de notre existence temporelle – qui doit transparaître pour illuminer de l'intérieur l'ouvrage de nos mains, afin de nous soulever ensemble un jour « par-delà tout le mal, et plus haut que la nuit ».

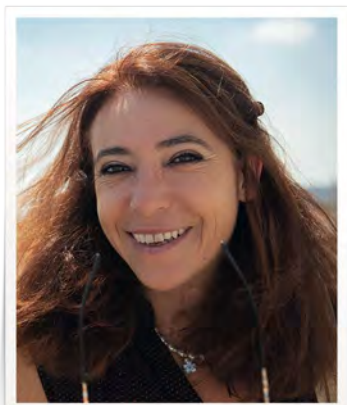
L'héritage du Feu, 1992

SOMMAIRE

INTRODUCTION / Apprends à t'incarner	06
Par Daniella Pinkstein	
CHAPITRE 1 / Civilisation française et Génie hébraïque	14
Par Claude Vigée	
CHAPITRE 2 / Claude Vigée, un Hébreu de passage	28
Par Thierry Alcoloumbre	
CHAPITRE 3 / Les collines et le désert : Claude Vigée et Edmond Jabès	37
Par Anthony Rudolf	
CHAPITRE 4 / Être poète pour que vivent les hommes	40
Poèmes de Claude Vigée	
CHAPITRE 5 / Pour les écrivains juifs de demain et ceux encore que l'œuvre de Claude Vigée éveillera de leur long sommeil...	55
Par Daniella Pinkstein	
CHAPITRE 6 / Le Buisson Ardent	63
Par Claude Vigée	
CHAPITRE 7 / Repères biographiques	81
Par Daniella Pinkstein	
BIBLIOGRAPHIE /	84
BIOGRAPHIE /	90
ÉPILOGUE /	92

INTRODUCTION

APPRENDS À T'INCARNER



Par Daniella Pinkstein

*Apprends à t'incarner parmi chaque saison,
monte comme un nageur hors des eaux de l'oubli,
aspire à devenir identique à toi-même
à être présent tout entier¹.*

Claude Vigée, né en 1921 à Bischwiller, en Alsace, aurait fêté cette année la traversée de tout un siècle. L'Institut Elie Wiesel avait, à mon initiative, programmé le 24 mai 2020 un grand Colloque pour rendre hommage à son œuvre, à son courage, à son prophétisme. La situation sanitaire les força à reporter la date. Hélas, le poète prophète s'est éloigné avant sa Célébration, le 2 octobre 2020 dernier. L'hommage eut lieu le 29 novembre entouré de ceux, nombreux, qui l'ont aimé, admiré, et qui dans un geste d'adieu, l'ont une fois encore salué².

Claude Vigée était l'un des plus grands poètes français, l'un des derniers grands poètes européens, de cette Europe de jadis, et certainement l'un des poètes

juifs les plus inédits. Ses œuvres, pléthoriques, plus d'une cinquantaine d'ouvrages, couvrent un spectre de pensée incommensurable.

Qualifié, souvent avec entêtement, de poète « juif » ou « alsacien », il ne fut jamais vraiment compris à la hauteur de son immense contribution au monde à la fois de la poésie, du langage, de la pensée occidentale, de l'essence du judaïsme, et non moins, de l'humanité de demain. Imprégné par des cultures différentes voire étrangères, Claude Vigée, sans les enchevêtrer ni les concurrencer, les a illuminées de leur étincelle première, leur offrant soudain, l'une au regard de l'autre, leur infini. Il fut, comme l'indique ici Thierry Alcoloumbre, un passeur inédit.

Parlant sept langues, il fut non seulement influencé par les plus importants poètes européens, mais il en fut pour certains le traducteur et le critique, Rainer Maria Rilke, T.S Eliot³, Paul Celan, Benjamin Fondane⁴, entre autres.

Claude Vigée n'a pas manqué de soutien, Albert Camus, pour commencer, grâce à qui son premier recueil, *l'Été Indien*, fut reconnu et publié, ni d'illustres exégètes, Emmanuel Levinas, Stéphane Moses, Henri Meschonnic, Victor Malka, Jean Halpérin, parmi les plus connus. Des poètes, des universitaires de renom, des écrivains ont participé avec une vraie ferveur à faire connaître ses écrits, à le sortir d'énoncés réducteurs, lui qui justement craignait tant ce qui restait figé.

Pour autant, il n'obtint pas la renommée que méritait son immense travail, et surtout ce présent qu'il nous tendait avec un éclat si lumineux, tant du côté de l'offrande que de ce temps que nous foulons. Comme si son œuvre brillait trop, face à une littérature qui a, depuis si longtemps, coutume de pencher vers le fond des ténèbres.

Il est vrai qu'aujourd'hui la poésie est devenue, pour le grand public, une affaire de spécialistes. Elle a perdu de son aura, de son questionnement, de cette apostrophe véhémence à l'autre, « mon semblable, mon frère » comme disait Baudelaire, venant ébranler ses certitudes.

On ne sait plus tout à fait, à présent, ce

qu'elle dit, ni à qui elle le dit, hormis pour quelques universitaires ou *happy few* qui entendent des vibrations indicibles. Elle est souvent, trop souvent, jugée lointaine, perdue dans la forêt obscure du langage ou des manuels scolaires dont on voudrait effacer l'insoutenable ennui. On oublie vite qu'elle a toujours été à nos côtés, qu'elle a chanté, depuis le Commencement, le début d'une humanité. Et cela dans toutes les différentes civilisations.

Étrangement, on ne s'étonne pas qu'un guerrier sans pitié David, un Roi, ait tant courbé la nuque pour écrire des Psaumes dont la beauté prosodique, lyrique, symbolique, concurrence la tour de Babel qui pensait pourtant pouvoir toucher les cieux.

On ne se s'étonne pas qu'un vers de Victor Hugo en dise plus long sur son combat, sa foi, sa volonté pugnace de changer le monde, que tous les discours de son époque.

Ou qu'un vers d'Avrom Sutzkever⁵ hante plus redoutablement qu'un témoignage...

Pourquoi s'étonne-t-on aujourd'hui de l'expression poétique ? De quelle surdité apeurée, ignorante ou indifférente notre époque est-elle soudain frappée ?

La poésie est un des lieux, et un des plus révélateurs, par ce qui en elle est en jeu, de l'intelligibilité du présent. Et pas seulement du présent de la poésie mais du présent éthique et politique. Cela, tous ceux qui ont pensé la

***poésie l'ont compris*⁶.**

Pourquoi donc notre époque cherche-t-elle à embrumer cette « clarté fondatrice⁷ » ? Et par combien de subterfuges mortifères ?

Claude Vigée est issu de cette lignée de poètes qui ont construit une Europe qui se pensait à travers les lumières, celles qui ont éclairé l'espérance. Il le disait avec beaucoup de sincérité, d'autant qu'il en fut pour certains également le traducteur. « A part la Bible – et la Massorète – la tradition que j'ai apprise en Israël – mes maîtres, mes formateurs [...] sont Baudelaire, Mallarmé, Goethe, Rilke, Flaubert, Madame de La Fayette, ou encore Eliot (contre Eliot, donc avec Eliot)⁸ ».

Nous retrouvons chez lui la résonance de cette Europe qui portait, tel Atlas, l'ambition d'une civilisation apaisée, consciente, extraordinairement fertile. Même en l'absence désormais définitive de ce rêve-là, on entend encore chez lui quelque chose de la mélodie d'Orphée.

*Qui n'a pas de maison ne s'en bâtira plus
Qui est seul le restera longtemps,
veillant, lisant, écrivant longues lettres,
et dans les allées, de-ci de-là
ira inquiet quand les feuilles s'agitent*⁹

disait Rilke en son temps.

***De tous les maux, le seul mortel est d'être
sans patrie
Un homme sans patrie est privé de lui-même :***

***Qui meurt veuf de sa terre, il mourra
tout entier*¹⁰.**

répond en écho Claude Vigée.

Claude Vigée a grandi sur cette terre fertile parmi ceux qui ne craignaient pas de marquer leur écriture de leur présence, de leur Être au monde.

Et pourtant, pour reprendre une expression chère à André Neher, *et pourtant !* sa poésie, son travail, sa pensée ne s'assimilent à aucun des écrits de ses pairs dont il est l'héritier, ni à ceux non plus de ses contemporains. Etoile unique, Claude Vigée a choisi d'emprunter ce chemin encore jamais foulé, sauf par quelques prophètes, dans les sentiers bibliques, enjoignant l'homme à être homme. *Lekh, lekha*, Va ! Va vers de-avant toi.

***Mutilé dans le monde de la manifestation gratuite, qui se veut faussement initiale... J'ai guéri par l'évocation de la lumière latente. J'ai instauré le culte de l'amour révélateur du feu, [...] restaurant l'être visible à partir de la nuit*¹¹.**

Claude Vigée a puisé dans les sources du judaïsme, dans son espace à la fois narratif et interprétatif mais aussi temporel. Il a écrit avec la conviction que chacun de nous était capable d'atteindre cette lumière enfouie dans l'opacité de l'être. Comme dans la Bible, il s'est inscrit tout à la fois « dans le monde concret et le monde de l'imaginaire¹² », sur ce chemin sans fin qui résonne déjà. « On a tendance à croire que

le prophète annonce l'avenir. Mais non : le prophète dit le présent !¹³ ». Un présent gardant tout son sens dans « l'histoire comme temps de gestation¹⁴ ».

*Tu ne peux sauter à pieds joints dans l'au-delà
la vraie vie est ici
il faut te changer dans ce monde
et non en mourant à ce monde¹⁵*

Comme dans le judaïsme, il n'existe dans sa poésie de fracture dans la roche que si l'on aspire à saisir cette lueur jaillissante, « pulsante » aurait ajouté Claude Vigée – lueur que le temps humain, quotidien de l'homme n'ombrage pas. Sans jamais user d'emphases, de jeu de style, ou de « je » lyrique, le poète-prophète parle à l'intérieur d'une parole « juste », il puise jusqu'à ce lieu, comme s'il flottait au-dessus de nous, de vérité.

Apprends à te nourrir du monde qui flamboie, Par crainte de mourir dans la nuit de ton âme. [...] Ne convoite pas au-delà de ton cœur. Discerne sa saison aux arbres du verger, et ne vise pas, derrière la cible, le fond menteur du paysage¹⁶.

Cette vérité-là qui surgit soudain du langage relève de ce double don, comme l'entend si bien l'acception française ; Le « don immérité¹⁷ » de la révélation et de celui de l'offrande que fait l'auteur à *celui qui sait écouter*.

La vraie parole est celle qui, d'abord,

pointe vers ce lieu de l'innommé, et rebondit vers nous à partir de lui, chargée de force et de bonté, comme la lumière qui parle¹⁸.

Ensuite, il faut donner ce qu'on a reçu, cette joie, ce rayonnement, cette force... Et comment le rendre¹⁹ ?

Cette vérité-là n'existe que dans la force incommensurable, aussi dissimulée cependant puisse-t-elle paraître dans ses écrits, qu'il donne à l'idée d'humanité.

Parler c'est donner²⁰.

Comme si chaque mot, dans une correspondance sémantique mais aussi d'une énigmatique guématria, accomplissait la destinée du monde dont le poète serait le grand responsable, le visionnaire « toujours compétent », toujours « profond²¹ ».

*Tu n'écris plus
Pour être lu
Par des poètes.*

*Tu dis pour être
Au cœur de l'homme,
Simplement²².*

« Le rôle véritable d'un poète rejoint, en un sens, celui du prophète dans l'Israël antique », dira-t-il lui-même²³, avec, dans son cas, une exhortation à Être plus grande que toutes les imprécations. A une condition néanmoins :

Être là, c'est se laisser interpeller sans

faire diversion, accepter de porter sur ses épaules, une énorme responsabilité humaine²⁴.

Claude Vigée fut incompris souvent, pour son prétendu régionalisme alsacien ou juif, il fut dédaigné bien des fois pour l'apparente transparence de ses écrits poétiques, leur trompeuse immédiate accessibilité, comme une naïveté romantique. Il est au fond difficile d'en comprendre tout à fait la raison, tant ses écrits font le tour du cadran de la langue, de l'Ancien Testament aux poètes européens modernes, avec cette différences – comme si chaque poète n'était pas original – d'une pensée scandée mêlée à un verbe prophétique, à l'écoute du monde.

La vie dans l'écriture et l'être-au-monde de la conscience dans l'espace profond doivent se rejoindre, sinon nous débouchons sur la schizophrénie. Or l'Occident moderne, du point de vue esthétique et métaphysique, a passionnément cultivé cette schizophrénie, dont les conséquences morales sont effrayantes. Il a rigidement séparé le livre de la vie. J'ai toujours trouvé cela scandaleux, non seulement erroné, mais hostile à tout devenir véritable, contraire à la condition temporelle de l'homme sur terre²⁵.

Les œuvres de Claude Vigée amorcent un mouvement unique, à contre-courant de toutes les tendances littéraires de la même époque. Tandis que la France en particulier s'investit, plumes et esprits vers le même horizon, Bataille, Blanchot, Derrida, Bar-

thes, et tant d'autres figures, vers l'idée de structuralisme, de poststructuralisme, de déconstructivisme ou de « mort de l'auteur », avec un goût très prononcé pour la « nostalgie de la mort²⁶ », Claude Vigée, en plein cœur de l'homme et de sa réalité comme de sa subjectivité propre, exalte la vie comme première notion éthique. Notion éthique également dans et pour le langage.

« Nous devrions réapprendre à parler aux autres du plus profond de nous-mêmes²⁷ », disait Claude Vigée. La vérité a cela de complexe qu'elle nous parle sans équivoque mais avec une telle clarté qu'il nous est parfois difficile de la braver ou de l'entendre pour ce qu'elle est, l'une des formes de mortalité, ayant appris du gouffre sans y choir. Chaque mot, chaque lettre possède sa vérité intrinsèque de laquelle nous sommes les garants. Nous, autant que les poètes qui nous restituent intact « le grondement muet dont naîtra le tonnerre²⁸ ». Les lettres, comme les jours qui passent et qui renaissent, ont leur place dans ce monde, leur poids, leur exigence pour s'offrir à l'horizon. Le calendrier juif possède quatre nouvelles années, mais aucune date de fin²⁹. Il est le seul à posséder cet étrange et perpétuel renouvellement qui, sans la main de l'homme, serait ravi de son éternité.

« Nul n'est indemne de la révélation », disait-Claude Vigée, pour donner au surgissement de la lumière dans notre présent sa vocation primordiale, – celle qui interdit au *fil* de se couper du père³⁰, de « mentir » sur ce monde que la tentation des abysses

peut fasciner, mais qui ne saurait s'écarter du chemin immuable, *ein sof*, sans fin.

Claude Vigée dit « vrai », « vrai comme je suis vivant ! », *Hay Ani*, expression qui, comme le souligne si justement Francine Kaufmann³¹, fut sensiblement détournée pour en devenir son patronyme. Claude né Strauss, devenu Claude « Vie – j'ai ». En l'associant à une parole d'Isaïe, et non à Jérémie dont l'acception est probablement plus exacte, Claude Vigée réitère cette éthique du langage, sa force d'association et de mouvement dont l'auteur, jamais mort, ouvre sans fin la route aux vivants, à ceux qui « seront ce qu'ils deviendront ». Le langage poétique par sa structure, son rythme, sa capacité à réunir des idiomes variés, voire quelquefois antagonistes, sans craindre l'effondrement, est le medium se rapprochant le plus du chant, de la prière, du souffle qui, en dépit de son intenable précarité, peut atteindre, par éclairs, l'infini. « En lui s'accomplit sans fin ce miracle redoublé, le mariage de l'extase et de l'errance³² ».

Il n'existe pas de force spirituelle athée, selon Claude Vigée. L'état de vision spirituel a besoin de point d'appui, de lieux de repos dans l'extériorité. Le déroulement de la vie et de la pensée juive n'en manque pas. Et c'est là qu'il trouve ses relais pour devenir à son tour ce passeur capable de penser un monde rédimé, dans celui déjà que nous foulons.

Quand on refuse toute tradition concernant l'origine céleste du bien, ne demeure

que le bon plaisir individuel ou collectif, que l'on rebaptise du nom de conscience humaine³³

Ou l'Occident revient aujourd'hui vers la vision immanente et « charnelle » du « vieil » Israël, avec son culte de la justice sociale et de l'ici-bas sanctifié, ou bien il cède à la tentation du néo-paganisme artificiel dont notre époque nous présente tant de versions, plus effrayantes les unes que les autres³⁴.

Il n'y a pas de vérité sans beauté, ni de beauté sans vérité. L'œuvre de Claude Vigée nous le martèle. « La lumière a été semée pour le Juste ; elle a été semée aussi pour celui qui revient vers elle³⁵ ». L'existence ne s'exalte pas dans l'ancre sombre de la mort – au risque de sombrer dans sa fascination ou de jouir du néant. L'inversion, ou pire aujourd'hui l'amalgame – nous qui usons si quotidiennement de ce terme – de la vie et de la mort nous exclut de toute Histoire et de la vérité qu'elle exige à mesure des jours.

« Je suis un écrivain juif de langue française. Ce que j'essaie de faire s'insère dans un présent nouveau³⁶ ».

Claude Vigée sans découragement, sans amertume, oh non jamais, avec cette « lucide bonté³⁷ » qui le caractérisait et sa joie, malgré les affections, les profondes déceptions, à quêter « la vie dans la vie », nous laisse bien davantage qu'un patrimoine, mais une Arche immense, où chaque destin est représenté.

Chaque destin et son double.

Pour ce monde et celui à venir, quand nos voix nées de la lumière chanteront les choses dans l'éclat de leur grâce, *au sortir*, sur cette terre, *de la lutte avec l'ange*³⁸.

Claudiquant, *peut-être*, nous irons, comme Jacob, vers ce lieu, plus grand que l'exil, de la plénitude de la condition humaine et de sa vocation.

*Le prophète Isaïe annonce l'érection de la future maison de prières construite pour toutes les nations. Commençons par en faire la maison de la vie, des retrouvailles et de la louange pour tous les juifs... Le reste du monde suivra*³⁹.

Fallait-il donc attendre les temps actuels, la terrible face de la peur que nous regardons aujourd'hui masquée, pour comprendre ce qu'il y a d'évident dans cet appel ?

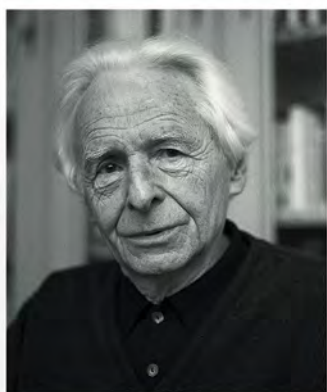
1. « Les Idoles de Taré », *Jusqu'à l'aube future*, Peut-Être n° 9, Associations des Amis de l'œuvre de Claude Vigée, p. 126.
2. L'entièreté de l'Hommage est disponible sur le site de l'ECUJE : <https://www.ecuje.fr/hommage-a-claude-vigee/>
3. Claude Vigée, qui avait à l'égard de TS Eliot des sentiments ambivalents, à la fois d'admiration et de défiance, disait que : pour « ce grand poète anglo-saxon de la première moitié de ce siècle, au moment où la parole vécue devenait de l'écrit, elle se muait en inscription funéraire : « chaque mot, une épitaphe », comme il l'avait démontré si nettement dans les Quatre Quatuors. » cité in *Aujourd'hui être juif*, Victor Malka, Cerf, 1984.
4. Claude Vigée se sentait infiniment proche de ce poète assassiné « parmi six millions de ses frères juifs » en 1944 à Auschwitz. Cet Ulysse juif d'origine roumaine, mais installé en France depuis les années 20, écrit en français une véritable Odyssée (son très long poème *Ulysses* paraît en 1933, suivront ensuite *Titanic*, *L'Exode*, *Le Mal des fantômes*). Claude Vigée avouait souvent de ce poète et philosophe, proche de Léon Chestov, que son œuvre avait pénétré sa propre poésie, « par l'emprise de sa parole, par-delà le mal, au-delà de la nuit », in *Le passage des vivants*.
5. Dans une interview accordée à Victor Malka, Claude Vigée répondait qu'être un poète juif, c'était « bondir, jaillir, surgir ! et qu'on ne lui parle pas de grammaire ! » (in *Aujourd'hui être juif*, op cité). Avrom Sutzkever, qui avait survécu au ghetto de Vilnius (et à propos duquel il témoigna au procès de Nuremberg), racontait dans une interview que de toute ses expériences poétiques (parmi les plus importantes, puisqu'il vécut jusqu'en 2010 en Israël où il avait immigré après-guerre et qu'il ne cessa d'écrire toute sa vie des poèmes en yiddish), l'une d'entre elles lui sauva la vie, littéralement. Dans un lieu miné qu'il lui avait fallu traverser, il décrivit comment il décida de « bondir, de jaillir » selon un rythme prosodique particulier : il compta les syllabes, il compta les rimes. Et il traversa le champ, comme il traversa le monde. Vivant.
6. *Célébration de la poésie*, Henri Meschonnic, p. 99.
7. « Cette clarté fondatrice, qui illumine à partir du tréfonds les figures et les incidents de mon voyage humain... », *Jusqu'à l'aube future*, Ed. Peut-être, p. 280.
8. *Vision et silence dans la poétique juive*, L'Harmattan, p. 205.
9. R.M. Rilke, Journée d'automne.
10. « Les oiseaux de passage », *Jusqu'à l'aube future*, Ed. Peut-être, p. 130.
11. *Être poète pour que vivent les hommes*, Parole et Silence, p. 266.
12. *Vision et silence dans la poétique juive*, *Demain la seule demeure*, L'Harmattan, p. 123.
13. *Ibid.*, p. 160.
14. *Ibid.*
15. « La corne du Grand Pardon », op.cit., p. 127.
16. « Les coureurs du Cape Cod », op.cit., p. 138.
17. « La chambre forte du don immérité » disait Rabbi Nachman de Braslav.

18. *Vision et silence dans la poétique juive, ibid*, p. 232.
19. *Ibid*, p. 119.
20. Le Passage du Vivant, *Ibid*, p. 119.
21. *Vision et silence dans la poétique juive*, p. 123.
22. « Tu dis pour être », *op.cit.*, p. 157.
23. « Que représente le poète », *Le Passage du Vivant, ibid*, p. 123.
24. *Dans le silence d'Aleph*, Albin Michel, p. 86.
25. *Vision et silence dans la poétique juive, ibid*, p. 75.
26. *L'extase et l'errance, ibid*, p. 108.
27. *Dans le silence d'Aleph, ibid*, p. 152.
28. « La poésie », *Jusqu'à l'aube future, op.cit.*, p. 271.
29. Comme l'exposera brillamment Haïm Rotenberg (ancien élève de Léon Askénazi dit Manitou, aujourd'hui enseignant et compilateur de son œuvre) lors de l'un de ses enseignements sur la pensée de Manitou, <http://www.manitou-lhebreu.com/contenu/?BO=1&table=contenu&id=383>
30. Cité dans « La parole, l'écriture, le chant », Ruth Reichelberg, in *Colloque de Cerisy*, 1992 : « Pour Rabbi Nah'man de Brastlav, l'impureté fondamentale est le mensonge. Et le mensonge commence avec la dualité du monde. Commentant un verset de la Guema 'Haguiga : « Et Rabbi Akiva dit : « Lorsque vous verrez les plaques de marbre brillant ne dites pas : eaux ; eaux, car il est dit : celui qui profère des mensonges ne saurait se tenir devant l'Éternel ». » Rabbi Na'hman conclut que le mensonge est dans **la séparation des pères d'avec les fils** : il lit le mot pierre, *even* en hébreu, en en séparant les syllabes *av*, père, et *ben*, fils ».
31. « Destins croisés des « Français juifs » : Claude Vigée et l'art du renouvellement, in *La où chante la lumière obscure...*, Ed. du Cerf, p. 235. « Vigée écrit que son nom est une « transposition phonétique de « Hay Ani, Vivant moi ! ». Si le terme Hay Ani se trouve bien dans le passage (cité par Vigée) d'Isaïe 49 : 15-18, Falk a raison de noter que le sens réel de cette expression signifie « comme je vis, « par ma vie, « aussi vrai que je vis », « vrai comme je suis vivant ». Selon Falk, cette expression « Vivant moi ! » apparait en revanche dans deux passages de Jérémie, Jérémie 22 : 24 et 46 : 18 »). Francine Kaufmann est Professeure des universités, docteur ès Lettres (Paris X-Nanterre 1976), a enseigné depuis son installation à Jérusalem en 1974, jusqu'à sa retraite en 2011 à l'université Bar-Ilan, à Ramat-Gan. Elle y a dirigé à deux reprises son département de traduction, d'interprétation et de traductologie. Elle a publié plus d'une centaine de chapitres et d'articles universitaires (littérature de la Shoah, culture juive, traductologie), dont une douzaine d'études et d'entretiens sur Claude Vigée qu'elle a rencontré en 1969. Interprète de conférence AILC, traductrice notamment de poésie, elle a été journaliste et réalisatrice de télévision et de radio.
32. A propos de « David Malekh Israel, hay hay vekayam », *Vision et silence dans la poétique juive, ibid.*, p. 167.
33. *Dans le silence d'Aleph, ibid*, p. 106.
34. « Civilisation française, Génie hébraïque », in *Pentecôte à Bethleem*, Parole et Silence, p. 83.
35. *L'identité juive*, André Neher, Payot, p. 101.
36. *L'humain encore à naître*, p. 147.
37. *Ibid*.
38. Poème reproduit selon sa construction et espacement originaux :
Aller en suffoquant
vers aucun maintenant :
nous connaissons l'idylle
du danseur claudiquant
vers l'improbable aurore,
au sortir de la lutte
avec nul ange
que
son double.
Le défi de Jacob
- son unique destin -
soit la parole : enfin
humaine.
39. « Où es-tu ? », in *Vision et silence dans la poétique juive, ibid.*, p. 165.

Délivrance du Souffle, Flammarion, p. 55.

CHAPITRE

**CIVILISATION FRANÇAISE
ET GÉNIE HÉBRAÏQUE⁴⁰**
Essai sur leurs rapports spirituels



Par Claude Vigée

à Jacques-Marcel Dubois.

I

Les Juifs français de notre temps, ceux-là surtout qui tentent d'accomplir dans la Jérusalem nouvelle un travail de rapprochement ou de symbiose entre la culture française et la culture hébraïque en pleine résurrection, sont forcés de s'interroger sur la nature du lien qui unit ces deux traditions, au sein d'une civilisation universelle qu'elles visent ensemble à édifier.

Si nous posons le problème de façon toute sommaire, cette civilisation commune à la France et au peuple d'Israël, quelles en furent les racines historiques, et quels en sont actuellement les éléments essentiels ? « Il n'y a vraiment

dans le passé de l'humanité, écrit Ernest Renan, que trois histoires de premier intérêt : l'histoire grecque, l'histoire d'Israël, et l'histoire romaine. Car ces trois histoires réunies constituent ce que l'on peut appeler l'histoire de la civilisation, la civilisation étant le résultat de la collaboration alternative de la Grèce, de la Judée, et de Rome ».

Ceci nous éclaire sur les origines de notre civilisation. Mais sur quelles bases repose-t-elle aujourd'hui ?

D'un côté, nous découvrons vivant le patrimoine du peuple d'Israël, qui connaît actuellement sa renaissance nationale ;

⁴⁰. Claude Vigée, *Pentecôte à Bethléem*, « Civilisation française et génie hébraïque », Parole et Silence, 2006, p. 79-93. Avec l'autorisation de publication, pour ce numéro des Études du Crif, des Éditions Parole et Silence, qui éditeront de grands textes de Claude Vigée.

de l'autre, se développant depuis vingt siècles en parenté étroite avec lui, aussi bien qu'en opposition parfois violente, l'élément occidental, à la fois humaniste et chrétien, qui a trouvé en la culture française sa plus parfaite expression. Comme le furent jadis Athènes et Jérusalem, Paris et Jérusalem constituent, de nos jours, les pôles majeurs de notre existence spirituelle. Mais si Jérusalem s'affirme de nouveau dans sa pérennité, inébranlable comme la roche dont elle est construite, Paris n'est ni une Athènes païenne, ni une Rome tyrannique ; c'est une relation d'un autre ordre qui s'établira entre ces deux hauts lieux symboliques de la pensée universelle, dont je voudrais tenter brièvement de dégager l'essence.

Pour connaître à travers une conscience française la nature profonde du génie d'Israël, écoutons la voix de Jean Racine, à l'acte III d'*Athalie* :

*Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle ?
... Jérusalem renaît plus brillante et plus belle...*

Pour complexe qu'il soit, si nous voulons le saisir en deçà de ses contradictions internes, source de son ironie et de son désespoir actuels, l'élément judaïque originel se trouve peut-être dans la révélation de cette lumière violente et simple, qui tout à coup suscite le monde en sa totalité, tel qu'il surgit le matin hors de

l'absence, hors de la nuit funéraire :

*Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
(Athalie, I, 4)*

Ce rayon unique et miraculeux, qui a formé et transformé l'histoire de l'humanité, c'est sur la Judée qu'il est tombé. De la Judée rayonne sur le paysage humain la clarté âpre de l'origine, et vers la Judée nous attire après des millénaires d'exil la clarté du retour. Ce sont éclairs d'une même clarté, étincelles échappées à la source première de l'être dont la parole, qui engendre le monde, retentit aux versets initiaux de la Genèse hébraïque. Là est notre bien propre, là notre véritable domaine et notre grande contribution à l'histoire universelle : la connaissance de l'unité du réel, la participation par l'esprit comme par la chair à cette divine unité qui, s'affirmant à travers tous les espaces et tous les temps de l'expérience humaine, transcende du même coup l'espace et le temps vécus, soufferts, bus jusqu'à la lie. Pascal, de tous les chrétiens, de tous les grands penseurs français, nous a peut-être le mieux compris dans notre secrète nature, pour laquelle il se sentait une évidente affinité. Il écrit dans ses *Pensées* :

« Je trouve donc ce peuple grand et nombreux, sorti d'un seul homme, qui adore un seul Dieu et qui se conduit par une loi qu'ils disent tenir de sa main.

... Ainsi je trouve étrange que la première loi du monde se rencontre aussi la plus parfaite ... Ce peuple n'est pas seulement considérable par son antiquité ; mais il est encore singulier en sa durée, qui a toujours continué depuis son origine jusqu'à maintenant... Et s'étendant depuis les premiers temps jusqu'aux derniers, leur histoire enferme dans sa durée celle de toutes nos histoires. La loi par laquelle ce peuple est gouverné est tout ensemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite et la seule qui ait toujours été gardée sans interruption dans un État⁴¹ ».

Que dit encore des Juifs porteurs de leur révélation, et fidèles à son éclat, ce Pascal, dont la nuit de feu du 23 novembre 1654 fut si proche de celle de Jacob à Béthel et de Jacob luttant avec l'ange au gué du Jabbok, de l'expérience d'Abra-

ham sacrifiant le bélier après l'offrande de son fils unique, de Moïse affrontant le buisson ardent ?

– « Sincères contre leur honneur, et mourant pour cela : cela n'a pas d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature » (id., p. 1235).

Trois-quarts de siècle avant l'étonnante prophétie dans laquelle Lamartine, de retour d'Orient, annonça, vers 1835, la résurrection glorieuse du peuple d'Israël sur sa terre ancestrale reconquise, J.-J. Rousseau écrivait dans *l'Émile* : « Je ne croirai jamais avoir bien entendu les raisons des Juifs, qu'ils n'aient un État libre, des écoles, des universités, où ils puissent parler et discuter sans risque. Alors seulement nous pourrions savoir ce qu'ils ont à nous dire ».

41. *Pensées, Œuvres Complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 1195-1196.

II

Qu'avons-nous donc à dire au plus vif de nous-mêmes ?

C'est un autre grand poète français qui nous le rappelle, nous ramenant à notre intime vérité dans une époque de trahison et de reniement : « Bon gré mal gré au sein de ce qui n'existe pas Israël est l'assermenté qui témoigne de Ce qui est. Et Ce qui est, introduit au sein de ce qui n'existe pas, quel pouvoir de destruction ! Une race dévoratrice d'hommes, fût-ce au prix de sa propre suffocation ! Quelque chose au fond de nos entrailles d'inexterminable comme le remords et la vérité... La malédiction d'Israël, c'est qu'il apporte avec lui l'impossibilité de prendre les idoles au sérieux... À tout ce qui souffre sur la terre, non seulement dans le mal physique, mais dans l'ignorance et le péché, *qui sunt in paenis tenebrarum*, Dieu a laissé en gage Son fils Israël... Maintenant qu'Israël a réintégré le centre, il est impossible qu'il n'arrive pas quelque chose à la périphérie. Sa restitution ne peut être que le fondement d'un ordre nouveau à quoi aucun élément de l'Humanité ne reste plus étranger...

Israël qui a cessé d'avoir pour mot d'ordre : *l'an prochain à Jérusalem*, mais qui aujourd'hui même a comblé de sa présence la brèche qu'il avait ouverte à l'enceinte de la Cité mystique, c'est la ressource de la promesse et du futur qui est ôtée au monde, le voilà qui s'installe en correspondance avec l'éternel dans le

présent... Israël est rentré et il a repris sa place au foyer paternel, l'anneau a été remis à son doigt, il a repris sa place et son droit de Fils aîné. Il est rentré et il n'y aura plus besoin désormais qu'il sorte. Il a repris sa position de témoin, non plus à l'égard du futur, mais au nom de tout le passé à l'égard de l'actuel et de l'Ici-même... Ce fleuve si longtemps endigué de la promesse divine, voici qu'il a retrouvé son cours et son sens et qu'il débouche dans la réalisation et l'émerveillement ... » Et le poète chrétien termine ces pages prophétiques, écrites à Brangues en pleine tourmente nazie, d'octobre 1941 à fin 1943, alors que le peuple juif d'Europe agonisait dans les camps d'extermination, en évoquant, à propos d'Israël et de la Jérusalem nouvelle, « cette nouveauté qui résulte d'un contact continu avec l'origine⁴² ».

À travers le temps, et par-dessous le temps de l'histoire, le peuple d'Israël a toujours été lié, et sauvé, par sa fidélité inconditionnelle à la vie du monde. C'est cette fidélité absolue à l'égard de ce qui est, se fait, se détruit et ainsi devient, selon l'ordre de la Parole initiale, qui cimentera une fois de plus son unité dans la terre ancestrale retrouvée, ramenée par ceux qui sont de retour à Sion dans le circuit précaire du temps humain. Mais ce peuple fragmenté par l'épreuve de la dispersion, pour trouver son unité intérieure et la communiquer à sa terre, doit d'abord SE reconnaître : distinguer en

42. Paul Claudel interroge l'Apocalypse, Gallimard, Paris 1952, p. 333-356.

son propre visage multiple, déchiré par l'exil, l'indivisible personnalité, le reflet en lui-même de la grâce et de l'amour divins, qui fondent cette personnalité dans la vérité de l'être. Il faut qu'il redécouvre ainsi certaines intuitions fondamentales qui sont consubstantielles à l'âme d'Israël. Ces intuitions ont trait à la nature toute relative de l'histoire humaine, déifiée par les Gentils comme un nouveau Moloch. Elles éclairent la réalité simple et fragile du temps vécu par chaque être issu de l'alliance d'Abraham, dans lequel l'individuel et le collectif s'incarnent pour y porter des fruits de vie, au lieu de s'abstraire dans les hauteurs irréelles de la spéculation idéaliste, dont participe la tradition hellénistique et germanique de l'Occident, chrétienne autant que hégélienne. Rien de plus contraire à l'essence judaïque que ces conceptions dualistes auxquelles notre civilisation s'est vouée jusqu'à en mourir !

Dans son grand livre *Verus Israël*, qui traite des rapports entre le judaïsme, le paganisme et la foi chrétienne naissante, l'historien Marcel Simon souligne le rôle décisif des philosophies néo-platoniciennes et gnostiques de l'époque hellénistique dans la formation de la pensée et de la sensibilité chrétiennes après saint Paul. L'Occident moderne ne peut que constater la faillite de ce courant de pensée dualiste – repris au XVIII^e siècle, après Descartes, par l'idéalisme allemand et poussé par ce dernier jusqu'à ses ultimes et néfastes conséquences – au sein de l'humanité actuelle, héritière du chris-

tianisme hellénistique. Marqué par cet échec qui remet en cause sa substance spirituelle et son être même, tel qu'il s'est voulu depuis deux millénaires, l'Occident revient aujourd'hui vers la vision immanente et « charnelle » du « vieil » Israël, avec son culte de la justice sociale et de l'ici-bas sanctifié. Ou bien il cède à l'autre tentation : celle du néo-paganisme *artificiel* dont notre époque nous présente tant de versions, plus effrayantes les unes que les autres. Dans notre siècle en pleine expansion agissent des forces économiques, sociales, techniques, tendant à créer une situation exactement inverse de celle qui prévalait dans le Bas-Empire, où l'Église s'est construite sur la dépression croissante des masses et une base économique en constant rétrécissement. Désormais le « vieil » Israël, justifié dans sa vision historique la plus audacieuse et la plus profonde, est fatalement appelé à jouer le rôle d'un centre de force nouveau dans l'esprit de l'humanité qui vient. Il le fera dans la mesure où, sans renier ses sources, il saura se débarrasser de la sclérose du repli millénaire, imposé jadis en Europe par l'Église triomphante. Dans son essence du moins, il tend à substituer la pensée de l'unité aux dualismes résiduels qui déchirent notre époque. Il bouleverse de nouveau le christianisme défaillant par l'apport fécond et la manifestation claire de cela même qui l'opposait déjà aux courants de pensée hellénistiques, auxquels succomba le christianisme antique. Seul le souci de cette vérité, méconnue naguère par le christianisme, le fit se refermer sur

soi pendant près de deux millénaires, choisissant de refuser la conversion trop commode, préférant survivre *quand même* en vue d'un avenir impensable, qu'il se réserva stoïquement au prix des pires souffrances présentes. Ce savoir véridique touchant à la condition de la créature humaine sur terre, Israël a réussi à le transmettre plus ou moins intact à l'humanité de la deuxième partie du XX^e siècle, malgré les ravages du ghetto, malgré l'écrasement interne et externe. Ce peuple dispersé a tout subi et tout surmonté depuis l'assimilation semi-volontaire de l'époque libérale, jusqu'aux fours crématoires d'Hitler, où brûlèrent des millions de martyrs. Quelles que soient les apparences de reniement, les contradictions, les défaillances, la tourmente de l'histoire fut affrontée « pour la sanctification du Nom ». Le dépôt qui n'est pas sorti des mains d'Israël, c'est évidemment celui qui, déjà, paraissait inutilisable aux masses désespérées du Bas-Empire. De nos jours encore, il semble inadéquat à la majorité des Juifs eux-mêmes dans la mesure où ils restent aliénés à leur propre vérité d'hommes, et réduits au dénominateur commun de leur société qui se défait. Ce dépôt social, économique, métaphysique et moral proprement juif, quelle en est l'essence ? Dès l'origine Israël eut l'intuition tragique de la sainteté d'un monde passager. De là le primat accordé à la vie corruptible et précaire, la célébration sobre de l'ici-bas sensuel, la vision de la divine mais fragile « Shekhinah » coextensive à l'existence mortelle. À ses lignes de pensée fondamentales de

l'esprit hébraïque, survivant à travers tous les lieux et tous les temps, les aspirations de l'homme actuel, telles qu'elles se manifestent grossièrement et comme en tâtonnant dans son histoire même, semblent étrangement correspondre⁴³. De cette situation, diverses conclusions gagneraient à être tirées. Elles concernent, d'un côté, le replantement spirituel des masses modernes, déracinées du christianisme et aliénées à toute vie intérieure devenue suspecte après la défaillance de la tradition occidentale. D'un autre côté, elles appellent une réforme du christianisme, enfin libéré de la pensée dualiste de saint Paul et de saint Augustin qui, historiquement opportune au Bas-Empire, lui est devenue mortelle depuis la Renaissance. En troisième lieu (et c'est par là qu'il faudra sans doute commencer pour amorcer le reste), la situation exige une prise de conscience claire du « vieil » Israël par lui-même, dans un sens à la fois historique et métaphysique, par rapport au passé comme devant le présent. Dans ce contexte la méditation d'un livre comme *Verus Israël* est d'une importance capitale. Il ne nous suffit pas de déceler le *Weltgefühl* propre à l'époque qui commence, issue de la chrétienté agonisante et du nihilisme. Il faut le voir dans ses rapports avec d'autres *Weltgeföhle* à leur début – celui, surtout, qui a présidé à l'édification du monde chrétien d'Occident dont l'effritement interne remet aujourd'hui tout en cause. À un point plus élevé dans la spirale des temps historiques, et dans de tout autres circonstances économiques,

⁴³. Cf. : sur ces points essentiels, *La Conscience Juive, Données et Débats*, Presses Universitaires de France, 1963, pp. 121-149, 163-167, 220-222, 239-249, 268-291.

technologiques et sociales, nous sommes actuellement devant une crise analogue à celle que le livre de Marcel Simon analyse si profondément. Mais c'est une crise où les positions d'antan sont renversées, et qu'affronte un « vieil » Israël à la fois singulièrement désagrégé, (par rapport à la structure anachronique du repliement dans le ghetto), et singulièrement libre face à l'avenir : un Israël agissant dans son essence même, de façon souvent peu consciente encore, il nous faut l'avouer, mais ressuscitant tout de même de son sommeil millénaire, s'affirmant là où le monde et lui-même s'y attendaient le moins : à Sion. Ce fait étonnant prend la valeur d'un signe. Dans la conjoncture actuelle, l'esprit d'Israël, presque malgré lui, et souvent à son insu, semble proposer des réponses tangibles, claires et humaines, aux aspirations humaines réelles – alors qu'au IV^e et au V^e siècles c'est dans le compromis byzantin qu'elles parurent résider pour les masses païennes déprimées de l'Empire romain décadent, héritier de la pensée hellénistique. Quand on décèle ce qu'il y a du « vieil » Israël à la fois dans le marxisme (abstraction faite de ses aspects dogmatiques), dans la réflexion scientifique issue d'Einstein et obsédée de monisme, dans les spéculations « réalistes » d'un Teilhard de Charadin sur l'unité du monde et de l'esprit, dans la pensée hébraïsante d'un Claude Tresmontant, dans certains courants de pensée à la fois anti-nihilistes et anti-augustiniens qui se manifestent depuis vingt ans en France (chez Albert Camus par exemple), on ne peut s'empêcher d'en

déduire que la relève de la tradition spirituelle hellénistique commence. Comme notre civilisation était issue d'Athènes et de Jérusalem, c'est Verus Israël qui l'assume, bon gré mal gré.

Que la responsabilité soit énorme pour ceux qui, en Israël, se rendent compte déjà de cette relève, décisive pour l'avenir de la civilisation mondiale, je suis le dernier à le contester. Mais elle l'est également pour ceux qui, dans la chrétienté contemporaine, sont conscients de la situation, du nouveau rapport des énergies, de la direction que prend la constellation naissante des forces en présence, et de l'alternative unique qui s'offre : le paganisme artificiel du type « Blut und Boden », ou le culte du tracteur géant et de la fusée cosmique – ces idolâtries jumelles qui font toutes deux suite au nihilisme moderne.

Entre ces deux possibilités, Juifs et Chrétiens devront choisir. Il se pourrait que l'on voie surgir un Verus Israël unique, qui ne soit fondé ni sur l'usurpation chrétienne plus ou moins consciente d'une tradition juive corrompue d'hellénisme, ni sur l'hivernage dans les catacombes du ghetto. Alors cessera la dispute entre les deux Israël. Dans sa survie même, et sa restauration universaliste à Sion, le véritable Israël aura donné ses preuves. Il se retrouvera face à face avec Édom, comme il l'a toujours été avant la lutte des deux Israël. Mais tout donne à croire qu'à ce moment Edom aussi, trop souvent tenté par Amalec dans le passé, aura changé de

face et que, se détournant du paganisme nouvelle manière, il se reconnaîtra dans l'Israël universel. Les deux « frères ennemis » en auront préparé l'avènement, de la façon même dont le livre de Marcel Simon l'indique dans sa conclusion : « Pour s'être tenacement défendu, le judaïsme a contribué à faire de son rival, selon l'expression de Justin Martyr, "un autre Israël" ».

Cette préparation involontaire d'un Israël par l'autre, qui a creusé un abîme entre eux tant que l'élément hellénistique dominait la chrétienté antique, médiévale et moderne, pourrait bien servir *maintenant* de pont entre eux. Et ce n'est pas la personnalité de Jésus qui constituerait un obstacle insurmontable, mais seulement ce qu'elle est devenue entre les mains des Grecs – l'image faussée, aujourd'hui à peine survivante, que s'en est faite l'humanité déprimée, et tendue vers l'outre-monde imaginaire, de la décadence gréco-romaine. L'homme juif qu'est Jésus, délivré de ses déguisements pauliniens, gnostiques et néo-platoniciens, rentrerait dans le patrimoine d'Israël dont il est issu. Sont-ce là de vaines spéculations ? L'histoire semble leur prêter un semblant de crédibilité.

Israël se retrouvera par la connaissance, certes, mais une connaissance de la vérité du monde et de l'état humain qui ne serait pas tant un simple *retour aux sources* (c'est-à-dire au passé historique ou religieux d'Israël) qu'une coïncidence enfin renouvelée avec *la source* immédiatement

révélée dans les montagnes de Judée ou de la Haute-Galilée, jaillissante en nous et pour nous chaque jour que Dieu fit, depuis la création du monde ! Une coïncidence, disait Jean Wahl, avec les eaux vives de l'être, à la présence errante duquel nous participons dès l'origine en témoins et en co-célébrants.

Une telle connaissance exige et embrasse le savoir des pères ; on ne saurait assez insister sur ce point. Mais elle s'en libère en ce qu'il pourrait avoir d'étouffant pour des esprits sans hauteur et sans vie propre, parce qu'elle s'enracine en deçà de lui, dans l'expérience ardente du sacrifice d'Isaac, de l'holocauste du bélier divin qu'offrit Abraham, de la rencontre de Jacob avec l'ange, du buisson ardent où Moïse affronta l'inextinguible flamme – épreuves dont ce savoir traditionnel, transmis par la voie écrite ou orale, a lui-même surgi à la suite d'innombrables interprétations. Pareille connaissance, faite ensemble, du savoir légué, *et de ce qui fonde* ce savoir déposé au creux de ses reins blessés par l'attouchement de l'ange, peut donner à l'Israël exilique autant qu'à celui du Retour la direction spirituelle dont tous les deux, pour les mêmes raisons, sont à l'heure actuelle encore dépourvus. Elle permettrait aussi aux responsables de la pensée juive contemporaine d'amorcer véritablement le dialogue avec la gentilité en état de crise mortelle. En effet, il ne s'agit pas seulement pour nous de repenser le judaïsme en tant que tel, c'est-à-dire comme un simple fait historique parmi

tant d'autres, un héritage scripturaire et oral, un antique vestige culturel échoué par Dieu sait quel hasard sur les rives de la modernité vouée au seul progrès technique. Il s'agit surtout de réévaluer à Sion, notre lieu d'élection, les données et les exigences de la vie humaine elle-même, à partir de l'expérience toute concrète qui est propre à notre génération, et à celle-ci seulement : l'expérience des dispersés qui ont répondu à l'appel de l'origine et sont revenus bâtir ici leur demeure. Expérience et connaissance réservées, semble-t-il, à nous Juifs seuls, qui avons échappé en Occident, du fait de notre résistance religieuse et philosophique millénaire, aux tentations jumelées de l'irréel et de l'inhumain dont

meurt aujourd'hui – comme dans Rome, jadis – la civilisation des Gentils, oscillant entre le génocide et la futilité. Voilà la tâche principale, écrasante en vérité – mais celle autrefois des prophètes de Judée le fut-elle moins ? –, qui attend les porteurs de l'esprit judaïque, en Asie, en Europe, comme en Amérique, face à une culture abstraite, robotisée, lézardée par sa propre inhumanité, face à un judaïsme désorienté, depuis trop longtemps privé de guides spirituels dignes de lui, un judaïsme honteux, quêtant en vain, hors les murs, la source de l'être et la Parole qui fit surgir de soi le monde, cette parole dont Israël a souvent oublié le lieu caché au plus près de soi.

III

Au pôle opposé de notre vie intérieure se trouve « l'élément second de notre personnalité » comme de notre civilisation duelle. C'est l'élément occidental qui, à mes yeux de Juif alsacien, se résume peut-être en ces deux mots : la France. Mais l'Occident français, contrairement à la Rome ou à l'Athènes antiques, se sait issu de vieille et authentique souche chrétienne. Cet Occident-là procède de la Bible et de Jérusalem. Le paysage spirituel de la France, comme la douceur subtile de ses ciels ou la grâce robuste de ses horizons géographiques, reste tout pénétré de la lumière judéenne et galiléenne qui l'engendra jadis. Il demeure ouvert à l'éclat de l'origine, à l'« éclair violent de la face divine » (A. d'Aubigné) que lui révéla la parole du Livre. Car la France romane a reçu au berceau le message de la justice et de l'Un émané de Sion. La France a été modelée par la foi chrétienne et par la Bible, c'est-à-dire par Jérusalem, aussi profondément, et bien plus longuement, que par la pensée athénienne ou par l'ordre romain. Elle est le point d'aboutissement de tout l'Occident, le creuset de tant de races et de tant de cultures, un Finistère humain doué d'une structure hautement différenciée, que réfléchit son esprit riche de tous les contrastes. Esprit où fusionne au cours des siècles l'expérience innombrable de l'Asie Mineure, de la Méditerranée entière, de l'Europe continentale, de l'Amérique enfin, à notre époque de reflux des influences civilisatrices mondiales. De cette complexité d'origine, de

cette différenciation difficile mais réussie comme par miracle, la civilisation française tient la conscience de la multiplicité fraternelle des êtres et des formes visibles, ce don de distinguer nettement entre les degrés, de filtrer les apparences, d'exalter et de contester en même temps les nuances manifestes de la réalité extérieure comme de la pensée elle-même. Elle en extrait cette qualité subtile et précieuse qui se définit d'un mot : lucidité. L'esprit français, comme l'esprit juif, est doué de mobilité, d'inquiétude. Éternellement, il se met et remet toutes les choses en question. Parce qu'il a le souvenir d'une illumination absolue – celle-là même qui lui vint de Jérusalem –, il est réfractaire aux reflets illusoire qui veulent usurper le feu primordial. Échappant à une définition simpliste de son essence, il est et se veut toujours autre que soi. S'il se moque des sots ou se raille de lui-même, c'est par soif de pureté, refus de ce qui n'est pas digne de son exigence de perfection. Il n'est pas taillé d'une pièce, comme le sont les simulacres de bois mort des païens, qui ont des yeux et ne voient pas. Hanté par l'écho d'une vérité primordiale, il ne prend pas, lui non plus, les idoles au sérieux, pour rappeler la phrase de Claudel. Au risque du déchirement perpétuel, il adopte sur soi-même et autrui une pluralité de points de vue ; il refuse de coïncider lourdement, bêtement avec son préjugé collectif, dans la satisfaction béate du donné. Volatil et malin, il ne se laisse jamais réduire à son état, mais demeure élan, désir, angoisse,

ironie, et se sait ainsi exposé infiniment au tragique de notre condition mortelle. La conscience de la lumière, si vive en lui, lui fait mettre en doute le monde contingent, opaque, auquel son état de créature charnelle ne cesse pourtant de le lier au plus profond de soi. Elle brise devant lui les idoles, les mythes, les faux dieux des nations. L'esprit français, à l'instar de l'âme juive, allie donc loyauté terrestre et liberté intérieure, – communion sensuelle avec le monde natal, et solitude orientée vers une autre clarté.

Si la Judée est le lieu où jaillit sur terre la clarté originelle, Paris m'apparaît comme le prisme tout baigné par cette orageuse aurore que Jérusalem ne cessa de lui dispenser par le truchement de ses hommes, de ses livres et de ses visions. Mais le prisme français restitue aujourd'hui la lumière empruntée à sa source judéenne. Il inonde l'âme d'Israël, qui tente de ressaisir *hic et nunc* les traits épars de son identité encore fuyante et confuse comme les premières lueurs de l'aube, d'une lumière richement épanouie et diffractée. Paris renvoie à Jérusalem, en sa période d'adolescence nouvelle, toute une gerbe de couleurs qui illumine et détaille, à l'intention du génie hébraïque réveillé, resurgi en son lieu propre, l'espace ramifié de la pensée d'Occident. De France nous parvient une lumière explicitée, mise en forme et comme humanisée, une lumière à la fois rigoureuse et pacifiante. Cette clarté-là ressemble, non plus à la foudre céleste, mais à un grand arc-en-ciel qui ferait le pont de Paris à Jérusalem.

Voilà quel serait, à mes yeux, l'effet d'un échange profond entre l'esprit français et l'esprit d'Israël : la lucidité française distingue et individualise, tout en le tempérant, en le mettant à la portée de l'homme universel, ce que la clarté judéenne, éruptive par sa nature même, apporte au monde d'excessif, d'aveuglant et d'absolu. Fine, souple, rapide, la conscience française acclimata au temps et à l'espace relatifs, qui caractérisent notre humaine condition, le jaillissement créateur de la vision hébraïque, auquel elle participe, par ailleurs, dès ses propres origines chrétiennes. Car la force de la civilisation française, comme celle d'Israël, c'est d'être à la fois intelligence et enthousiasme créateur, voyance et clairvoyance. Il n'existe entre le génie hébraïque et le génie français ni simple identité de caractère, ni similitude de fonction, mais au contraire une tension, doublée d'une affinité de rythme et de structure. Entre Paris et Jérusalem s'établit un rapport plus précieux que celui de la ressemblance : un lien de polarité et de complémentarité spirituelles. La fulgurante clarté judéenne, cette « étincelle d'or de la lumière nature » dont parla Arthur Rimbaud dans la *Saison en Enfer*, avec son intuition extraordinaire de la sensibilité judaïque, cette âpre lumière échappée au mont Moriah, la puissance de pénétration et de distinction de la conscience française s'y applique depuis des siècles afin de la structurer, de lui donner forme humaine, diversité, épanouissement, et d'en faire le pain nourricier de tous les hommes !

IV

Ce n'est pas un effet du hasard si les génies intuitifs de la littérature et de la philosophie françaises, de Montaigne à Pascal de Racine à J.-J. Rousseau, de Proust à Claudel, à Péguy, à Milosz, et à Henri Bergson, sont soit des Juifs ou des demi-Juifs soit des Calvinistes et des Jansénistes imprégnés dès l'enfance par l'esprit des Écritures Saintes, soit des terriens tout nourris de la sensualité biblique, redécouverte à travers la glèbe de leur province. Ce n'est point par accident que leur intuition des rythmes vitaux les plus profonds, leur perception des instants privilégiés de l'existence, s'accompagnent d'un formidable pouvoir d'analyse, de dissociation et de reconstitution des moments vécus : double registre, pouvoirs contradictoires souverainement dominés qui en font, autant que des poètes lyriques ou des voyants, les grands maîtres de la psychologie, du roman et du théâtre occidentaux. La simultanéité, chez ces grands esprits, de l'étincelle créatrice et du regard critique, analysant la réalité suscitée par la vision intérieure, n'est nullement un paradoxe, mais la preuve en eux d'un équilibre entre les deux pôles de leur civilisation. Elle témoigne d'une fécondation mutuelle dans l'âme de ces hommes, du génie français et du génie d'Israël dont ils sont également héritiers. Il faut voir dans cette double maîtrise le signe d'une plénitude des pouvoirs spirituels. À la faveur de celle-ci, la pensée humaine à la fois crée son monde – en le faisant surgir du néant par effusion en

lui de son intime lumière –, et distingue les nuances qui s'y dessinent, les formes mouvantes avec leurs intentions cachées, dont elle fait le dénombrement ou la critique. Chez ces écrivains français l'esprit tout court, la « Rouah » hébraïque, s'allie à la justesse de pensée, à l'esprit de finesse, comme dit Pascal, afin de produire, en même temps qu'une image vivante de l'âme singulière et du monde, un jugement lucide sur les êtres et les choses.

Israël, ressuscité au milieu du XX^e siècle, a besoin de l'intelligence occidentale pour la mise en forme de sa propre culture. Dans la civilisation française s'affirme, certes, un amour de la forme, – la forme accomplie de la vie, la forme parfaite de l'expression juste. L'esprit français voue un culte à la pensée détaillée et cohérente. Il vénère dans tous les domaines, arts, sciences, pensée philosophique, la mesure adéquate, l'expression unique et nécessaire. Mais en France ces valeurs critiques ne se rencontrent que rarement à l'état isolé, comme c'est si souvent le cas dans d'autres cultures. La passion de la forme et de la raison y demeure toujours liée à celle de la vie concrète, de la nature vue sous ses aspects contradictoires et prise sans fausse pudeur ni timidité morbide, dans ses manifestations terrestres les plus spontanées. Ceci me paraît très proche de l'esprit du meilleur judaïsme, obstinément ouvert à la vérité des créations charnelles. La culture française si-

gnifie le respect sincère des choses de l'esprit, en même temps qu'un attachement inflexible à la dure réalité du monde. La France à l'expérience séculaire propose au nouvel Israël un amour intelligent et amer de la vie ; elle lui donne aujourd'hui l'exemple de sa vitalité lucide. Ce que ne sauraient aisément fournir une civilisation anglo-saxonne à la fois nivelante et particulariste, trop strictement pragmatique, ni la culture germanique ou russe qui tendent, chacune à sa façon, à accentuer le divorce entre leurs deux polarités spirituelles ; penchant tantôt avec brutalité du côté de la matière opaque et du corps saisi comme un simple matériau humain, tantôt du côté de la pensée conceptuelle, systématique et abstraite ; oscillant entre la folie technocratique et la folie idéologique. Les fruits néfastes de ce déséquilibre ont mûri depuis cent ans à la surface de la planète entière ; ils ont nom désincarnation et déshumanisation.

Dans un pays méditerranéen en formation, la culture française, par son exigence de rigueur et de sobriété, son goût du bref détail significatif, peut faire contrepoids à l'à-peu-près oriental, ou au pathétique slave à bon marché. C'est, avec l'esprit scientifique, le seul antidote efficace au levantinisme et à la mystification pseudo-religieuse qui à la fois corrompt la tradition authentique et étouffe toute intuition spirituelle originale ; dans ces facilités réside la menace principale pour l'avenir d'une pensée créatrice en Israël. Passionnément dévouée à l'humain, cultivant l'irremplaçable individu

en dépit des fureurs grégaires contemporaines, la culture française prise à son niveau le plus élevé ne vise guère à étouffer la culture vivante d'un autre peuple, quel qu'il soit. Au lieu de l'engloutir dans une fausse universalité fonctionnelle du type romain, anglo-saxon ou soviétique, elle l'oblige au contraire à se manifester dans son essence unique. Elle l'incite à dévoiler, avec toutes leurs nuances, les richesses virtuelles ou les tares qu'elle recelait en son sein. À la fois critique et compréhensive à l'égard du bien d'autrui, elle agira donc sur la culture israélienne en gestation à la façon d'une maïeutique. À la lumière mordante de l'esprit français, le problème du retour d'Israël vers ses racines prend toute sa complexité réelle, et trouve par conséquent un début de réponse. Ce problème-là, bien sûr, la culture française ne peut le résoudre au bénéfice d'Israël. Elle ne saurait se substituer à ce qui veut naître ici sur le sol ancestral recouvert, mais fournir seulement, à l'intellect israélien en quête de sa vérité, des instruments d'analyse éprouvés, et les méthodes saines dont il a besoin pour dégager du chaos diasporique sa propre identité, encore incertaine. Elle l'aidera ainsi à se forger un destin conforme à son intime nature, à traduire correctement sa nécessité en actes, dans le temps de l'histoire, enfin retrouvé avec la Terre.

À la France, cap ultime de l'Occident, fait toujours écho dans le temps Jérusalem, point de départ et lieu de retour de l'être exilé à lui-même. À Jérusalem, Israël se retrouve soi-même dans son

unicité, sa simplicité natales, à l'extrême limite de ses exils, par la grâce terrible de ses dispersions à travers les siècles et les nations du monde.

Un contrepoint ne cesse de résonner à travers l'histoire comme dans l'espace géographique entre Paris et Jérusalem. Les destins spirituels distincts de la France et d'Israël se marient comme les voix libres mais entrecroisées d'une fugue. Dans cette polarité, devenue consciente d'elle-même, réside la chance d'une plénitude mutuelle, et d'un enrichissement extrême. Le rôle du judaïsme français, dans ces conditions, est de lancer un pont à travers la Méditerranée des âmes, de servir de relais entre la simple et blanche lumière germinatrice issue de Jérusalem – *Me Tsion tetsé tara* – et celle que lui restitue, colorée, multipliée, à travers le prisme de sa conscience différenciée, la capitale française de la pensée d'Occident. Ainsi édifierons-nous ensemble une civilisation qui puisse être à la fois originale et diversifiée. Elle sera soulevée par l'élan de l'esprit créateur, mais nourrie en même temps par l'esprit critique capable d'apprécier les formes justes, de dégager les différences subtiles qui font le charme et garantissent l'authenticité de notre expérience quotidienne. Si le

génie français et le génie hébraïque sont aujourd'hui fidèles au rendez-vous que leur préparait le destin, c'est pour engendrer une civilisation plus totalement humaine. À la vision dévorante du feu biblique, le poète Jean Racine répond par une parole ordonnée, à la fois prophétique et parée, qui donne à l'âpre flamme grâce et visage, et en fait luire la beauté aux yeux de tous les hommes :

*Cieux, écoutez ma voix ; terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur
sommeille !*

*Pêcheurs, disparaissez ; le Seigneur se
réveille...*

*Peuples de la terre, chantez !
Jérusalem renaît plus brillante et plus belle.*

*D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point
portés ?*

*Lève, Jérusalem, lève ta tête altière ;
...Les peuples à l'envi marchent à ta
lumière.*

*Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée !*

(Athalie, III, 7.)

(Jérusalem, 1963)

CHAPITRE

2

CLAUDE VIGÉE,
UN HÉBREU DE PASSAGE⁴⁴



Par Thierry Joshua Alcoloumbre⁴⁵

A l'entrée de ce court hommage à Claude Vigée, il convient de rappeler la différence sémantique qui sépare, en français du moins, les termes de « Juif » et d'« Hébreu ». « Hébreu » fait référence à l'histoire biblique d'Israël : il évoque les tribus venues de l'Est et installées en Canaan ; les personnages d'Abraham, Isaac et Jacob, pères fondateurs du *peuple* hébreu, qui deviendra Israël après la sortie d'Égypte et le don de la Torah au mont Sinaï. Outre la langue hébraïque, « Hébreu » désigne tout ce qui a trait à la culture de ce peuple dans sa relation avec le pays désigné lui-même comme « Terre d'Israël ».

En opposition avec « Hébreu », « Juif » désigne davantage le peuple dans sa di-

mension universelle ou diasporique. Comme on sait, le terme tire son origine de la tribu de Judah, devenue (après la déportation des 10 tribus d'Israël par les Assyriens en -722) la principale héritière de l'ancien royaume d'Israël ; à la destruction du royaume de Judah (en -586), « Judéens » ou « Juifs » désigne tous les héritiers d'Israël sans distinction de tribu et c'est par « Judée » qu'on désignera le royaume édifié au retour de l'exil babylonien et promu par les rois Hasmonéens au rang de puissance régionale. La destruction du 2^{ème} Temple et de la Judée par les Romains en 70⁴⁶ confirme et accentue l'indépendance de l'identité « juive » à l'égard du pays ancestral, même si demeurent la référence au passé biblique et l'espoir dans la délivrance finale (« l'an

prochain à Jérusalem »). La révolution culturelle opérée par les Sages de Yabné en réponse à la destruction du Temple n'est pas pour rien dans cette mutation : désormais ce n'est plus le culte du Temple qui unifie le peuple, mais la synagogue et le « beith midrash ». Le Juif est une identité qu'on peut porter dans sa valise. Il garde un lien avec l'« Hébreu », mais un lien latent et virtuel, souvent réservé aux érudits et aux poètes.

Après l'émancipation, la revendication identitaire des fils et filles d'Israël s'est naturellement et principalement formulée en référence au peuple « juif » plutôt qu'au peuple hébreu. Notons qu'il fallait un grand courage, en France du moins, pour se revendiquer comme « juif » alors que ce terme semblait discrédité par la propagande antisémite. Des intellectuels comme Edmond Fleg, André Spire et André Neher⁴⁷ ont contribué à la réévaluation du mot « juif », qui a définitivement supplanté l'« israélite » prôné par les juifs assimilés (en référence à une « confession » et non plus à un peuple). En revanche, l'essor du Sionisme, le retour à la « Terre promise », puis l'indépendance de l'État d'Israël, ont remis à l'honneur le terme « hébreu » ; il s'agissait de revenir à la dimension territoriale et nationale d'Israël en opposition avec la dimension exilique du peuple « juif » et parfois (pour le sionisme dit « laïc ») de son héritage religieux. Mais ce retour n'a pas supprimé la référence au « Juif », et ce pour deux raisons principales : d'une part, la nation juive déborde encore la

nation *israélienne* en quantité et diversité ; d'autre part l'État d'Israël, malgré sa référence de principe⁴⁸ aux « prophètes d'Israël », garde un rapport ambivalent avec le passé culturel et religieux du judaïsme.

On comprend que, pour un juif français, se revendiquer comme « hébreu » relève un tant soit peu du paradoxe. Une telle revendication suppose un lien géographique et linguistique avec Sion qui contredit la tendance générale de la culture française centrée exclusivement autour de la métropole et de la langue française. Et de fait, parmi les penseurs et les intellectuels juifs français, je ne connais personnellement que deux exemples d'une telle revendication ; deux hommes qui ont choisi de vivre à Jérusalem pour y élaborer, chacun à son niveau, une réflexion originale sur les enjeux de la Renaissance d'Israël.

Le premier est le Rav Léon Askénazi (« Manitou »), dont l'enseignement a profondément marqué le judaïsme français qui lui doit en grande partie sa reconstruction après la guerre. Rabbín, kabbaliste, sioniste, « Manitou » considérerait la naissance de l'État d'Israël comme un tournant fondamental de l'histoire juive, la promesse d'une « mutation d'identité », qui transformerait le « Juif » en « Hébreu⁴⁹ », enraciné à la fois dans sa tradition, dans sa terre, et dans l'universel humain.

Bien différent, mais parfois bien proche

de « Manitou », se situe le parcours de Claude Vigée⁵⁰. Né en Alsace, formé dans un environnement juif plein de vie mais éloigné de la « Torah », Vigée a été avant tout un poète. Forcé de fuir la France pendant la Shoah, exilé vingt ans aux Etats-Unis, puis « monté » en Israël en 1960, il a continué son œuvre poétique tout en enseignant la littérature dans le cadre universitaire (Brandeis University, Université hébraïque de Jérusalem)⁵¹. Vigée a redécouvert le judaïsme à Toulouse, en 1940, dans le cadre de la Résistance juive dont il avait rejoint les rangs⁵² ; cette redécouverte se poursuivra en Amérique, mais surtout en Israël où il étudie l'hébreu et reçoit l'enseignement

de quelques grands maîtres, et en tout premier lieu de « Manitou »⁵³. Si Vigée a gardé une certaine distance à l'égard de l'étude talmudique et de la pratique des *mitsvot*, cependant la terre d'Israël et le judaïsme au sens large (peuple et tradition) occupent une place centrale dans son œuvre. Vivant à Jérusalem, il s'est revendiqué souvent comme « Hébreu ». J'essaierai de montrer le sens de ce terme à partir de quelques textes, illustrant la philosophie de la vie et la poétique de Claude Vigée. Indissociable d'un peuple, d'une terre, et d'une langue, le retour à l'hébreu tel que Vigée l'entend va bien au-delà de ces frontières.

44. A la demande de Daniella Pinkstein pour ce numéro de la collection des Études du CRIF, j'ai rédigé cet essai qui reprend la première partie d'un article paru en 2015 dans la revue « Perspectives de Jérusalem » n. 22 (Claude Vigée la traversée du siècle), Jérusalem : éditions Magnès, pp. 39-65 ».

45. Thierry (Joshua) Alcoloumbre, Agrégé de Lettres Classiques, docteur en philosophie, est professeur à l'université de Bar-Ilan (Israël), dans le département de littérature comparée qu'il a dirigé de 2009 à 2013. Helléniste et hébraïsant, philosophe et littéraire, il s'intéresse aux relations du judaïsme et de l'hellénisme à travers l'histoire. Ses travaux portent sur la pensée juive médiévale et moderne, ainsi que sur la poésie française, en particulier Mallarmé, Edmond Jabès et Claude Vigée. Plus récemment, il a consacré sa recherche à la pensée du Maharal de Prague et à son influence sur la pensée juive française contemporaine. Il codirige la Revue *Perspectives* de l'Université Hébraïque de Jérusalem.

46. 68 d'après le comput rabbinique.

47. L'œuvre d'André Neher a particulièrement contribué à la fière affirmation de l'identité « juive ». Voir par exemple le beau titre du livre réalisé avec Victor Malka, *Le Dur bonheur d'être juif* : Victor Malka interroge André Neher, [Paris] : Le Centurion, 1978.

48. Dans la Déclaration d'indépendance.

49. Voir Koginsky, Michel, *Un hébreu d'origine juive* : hommage au Rav Yehouda Léon Askénazi Manitou, Jérusalem : Ormaya, 5758 1998. « Manitou » avait coutume de dire qu'il était juif, ses enfants israéliens, et que ses petits-enfants seraient hébreux.

50. Voir Thierry Alcoloumbre, « Situation de Claude Vigée », revue *Pardès* (2015).

51. Vigée avait commencé des études médicales à Toulouse pendant la guerre, mais les persécutions vichyssoises puis les conditions difficiles de l'exil l'ont contraint à renoncer à cette vocation.

52. Le rôle du futur rabbin Paul Roitman a été déterminant dans ce ressourcement. Voir en particulier l'Avant-Propos à *la Lune d'hiver*.

53. Vigée évoque aussi l'enseignement du rabbin Adin Steinsaltz.

I - Un parcours autobiographique

L'affirmation « je suis un Hébreu » apparaît pour la première fois dans la dernière partie de *La Lune d'hiver*⁵⁴ intitulée « le Dos au mur ». Ce chapitre raconte l'expérience de la guerre des Six jours, la joie de la victoire vécue comme une délivrance miraculeuse après la menace d'une nouvelle Shoah, l'allégresse de la foule devant le « Kotel » (le Mur des Lamentations) enfin retrouvé. Le mur occidental du Temple, qui a survécu à toutes les conquêtes et à toutes les destructions, semble concentrer en lui l'histoire du peuple juif et son espérance millénaire. Il faut lire ce beau texte pour comprendre la revendication de l'être « hébreu » à laquelle il conduit.

La roche est imprégnée de cendre et de racines, grosse de tant de deuils et de naissances futures ! Ce qui nous unit à elle, et à nous-mêmes, qui nous y reconnaissons, c'est l'obscur durée des profondeurs, ces morts et ces vies enchevêtrées qui constituent notre histoire d'homme. Pourtant le sang ne cesse d'affluer hors des combes, il affleure sur cette pierre grise, parmi les vignes d'hiver qui savent durer et porter leur fardeau de grappes une fois de plus jusqu'au soleil d'août. Mais déjà nous guette le cafard animal de l'arrière-saison : pleins de cécité, nous nous en allons toujours vers un lointain funèbre – tombe, village, sommeil d'écorce noire,

maison d'enfance obscure. Ce qui fait la vérité des paroles humaines, c'est que « mon temps n'est pas celui de Dieu » (...) mais seulement, fragile et incertain, notre **passage** entre des roches arides ou brièvement reflurées de cyclamens mauves, tachées au printemps précoce par le sang de l'anémone sauvage. (p. 391).

Sous le regard poétique et quasi mystique de Vigée, le « Mur » et le paysage alentour apparaissent comme une partie organique du peuple juif, vivant par elle-même. Le Mur signifie bien au-delà de son apparence première, il est bien plus qu'un monument du passé : il porte en lui les prières et les espoirs du peuple juif à travers toutes ses générations, où qu'il se trouve. Sa présence concrète manifeste, dans sa matérialité même, la destinée et l'expérience collectives. La terre juive est, certes, le lieu des morts (« cendres ») mais aussi le lieu de la germination (« racines ») ; la vigne et l'anémone ont la couleur du sang, nutritif ou menstruel, substrat de vie et d'avenir. Dans sa durée et dans son renouvellement, le paysage de Jérusalem évoque mais aussi *inspire et fortifie* la capacité du juif (ou de l'homme en général ? Le « nous » collectif évoque l'un et l'autre) à traverser l'angoisse de la perte, les ombres du passé, vers l'expérience d'une « vérité » proprement humaine. De façon saisissante l'affirmation de l'appartenance hébraïque suit immédiatement :

Je suis un Hébreu, un homme de

passage. Je marche aussi à l'aide de mes bras, de mes yeux, de ma bouche, en touchant, en respirant, en ouvrant et en fermant les yeux sur l'espace passager du monde. J'enregistre ce qui vient, ce qui surgit devant moi, et je crois que le surgissement, puis l'acceptation de ce qui survient, c'est l'essentiel de notre vie, c'est tout ce que nous pouvons faire, c'est ce que nous *devons* faire : ouvrir les granges obscures de l'être en nous, faucher et rassembler, coucher et recueillir le blé, nous nourrir de ce grain, qui est la semence de tous les instants et de tous les lieux dans lesquels nous vivons. Qu'est l'œuvre de parole sinon cette grande moisson des heures mûries ? Comme nos ancêtres, à l'époque de Josué, nous faisons connaissance avec le pays, nous remontons, nous goûtons les fruits de la terre. Alsace, Amérique, Israël : ces lieux font partie de mon voyage, de ma longue marche de vivant. J'ai été dans ces lieux, et à condition d'avoir ouvert sur eux un œil fraternel, de leur avoir dit oui, ils ne cessent jamais d'être avec moi, avec nous. Ce n'est guère une idiosyncrasie, c'est le don qui est fait à chaque homme de porter ainsi en lui, autour de lui, dans un espace imaginaire, mais tout de même vécu, le monde entier de son expérience. Et ces lieux du monde qui en-

tourent Jérusalem, ils sont là, avec moi, tout le temps, pourvu que je veuille enfin les voir et leur donner parole ». (pp. 391-92).

L'association de l'« Hébreu » avec le thème du « passage » est surprenante dans un contexte qui ferait attendre les thèmes de l'enracinement et de la stabilité. Elle paraîtrait plus naturelle si on la mettait en relation avec la racine hébraïque *'I-bh-r* qui peut signifier : « passer ». Elle a été préparée par le paragraphe précédent : en concentrant dans ses pierres le destin d'Israël, le « Mur » éveillait chez son visiteur la conscience de sa précarité et de sa durée ; à présent, semblable à la terre hébraïque passée de main en main et d'empire en empire, l'« Hébreu » revenu d'exil se connaît comme un être « de passage », pris dans le flux incessant du temps. Il accède ainsi à une connaissance universelle, puisque le monde en son entier est lui-même pris dans le temps, et qu'il s'agit d'ouvrir les yeux « sur l'espace passager du monde ». Enraciné dans le devenir, l'être hébreu serait la capacité d'accueillir en soi tous les avatars du monde, de s'y relier « fraternellement » pour les faire accéder à la parole.

L'être hébreu revendiqué par Vigée serait donc un être poétique, ouvert sur le temps et l'espace universels. Mais alors la question se pose : en quoi l'expérience hébraïque se distingue-t-elle de l'expérience poétique en général ? Faut-il reconnaître à l'âme juive une disposition spéciale à la poésie ? Vigée écrit explicitement dans *Délivrance du Souffle* (p. 38)⁵⁵ : « *Jacob et poésie ont le*

même destin/l'être juif/lou poète/c'est tout un ». Réponse insuffisante : car il s'agit encore du « Juif », et non pas spécialement de « l'Hébreu ». Qu'ajoute l'identité hébraïque à l'authenticité de l'expérience juive (et poétique) ? Le texte qu'on vient de lire nous donne des éléments de réponse.

Il y a d'abord la dimension géographique, l'appartenance à un paysage déterminé. Revenu d'exil, le Juif se redécouvre « hébreu » sur la « terre d'Israël » comme un Français se sent vraiment « français » en France ou un Alsacien « alsacien » en Alsace... Le poète ne se nourrit pas seulement d'idées, il lui faut « goût(er) les fruits de la terre », et le poète juif ne le pourra pleinement et librement que dans le pays biblique, réitérant la découverte du pays vécue jadis par les « ancêtres » conduits par Josué à la conquête de Canaan. Le retour au chez-soi permet un regard plus confiant vers la terre, et il donne à la « moisson » poétique une valeur bien plus concrète que celle d'une simple métaphore. Le poète (hébreu) chante le monde parce qu'il en a goûté la réalité (en Israël). Ajoutons que le pays d'Israël, terre biblique, favorise une expérience unique au monde ; c'est le pays de la Révélation,

et les événements qui s'y produisent ont toujours une portée universelle et eschatologique. La « moisson » à la fois physique et spirituelle est un thème biblique connu, et l'on pense à l'histoire de Joseph, qui rêve de blé en gerbes et finit par sauver le monde de la famine.

Mais il y a aussi la centralité de Jérusalem, que tous les « lieux du monde » semblent « entourer ». L'être juif, contraint à découvrir le monde dans un exil douloureux, ne se découvre universel qu'au moment où il revient chez soi, quand à l'aliénation succède l'appartenance fraternelle. Le bonheur du pays retrouvé rend possible un regard réconcilié avec les pays d'exil et c'est seulement depuis Jérusalem que l'on peut *commencer* à regarder autour de soi (« pourvu que je veuille enfin les voir et leur donner parole »). Vigée ne deviendra véritablement Vigée qu'en écrivant depuis Jérusalem. Francine Kaufmann a noté, par exemple, que les souvenirs d'Alsace publiés dans *Un Panier de Houblon*⁵⁶ n'ont pas été rédigés en Alsace (où pourtant Vigée retournait chaque année) mais bien à Jérusalem. Le lieu a toujours été déterminant pour le choix et pour la réalisation du projet d'écriture⁵⁷.

54. *La Lune d'hiver. Récit, essai, journal*, Paris, Flammarion, 1970 ; réédition Paris, Honoré Champion, 2002. La pagination utilisée ici est celle de la première édition.

55. *Délivrance du Souffle*, Paris, Flammarion, 1977 (p. 38). Repris dans *L'Extase et l'errance*, Paris, Grasset, 1982, p. 134.

56. *Un Panier de houblon*, Tome 1, Paris, J.C. Lattès, 1994 ; tome 2, *L'arrachement*, Paris, J.C. Lattès, 1995.

57. Francine Kaufmann, « A la recherche du temps vivifié ou Claude Vigée et l'autobiographie en gésine. Regard sur un *Panier de Houblon* » in *L'œil témoin de la parole, rencontre autour de Claude Vigée*, Paris, Parole et silence, 2001) en note 12 p. 67.

II - L'Être « Hébreu » comme devenir

Les textes ultérieurs approfondissent la conception de l'être hébraïque, en la reliant à d'autres significations du mot « Hébreu ».

Les « moissons » dont parlait *La Lune d'hiver* ont leur écho immédiat dans le recueil *Moisson de Canaan* paru en 1967⁵⁸. Prose et vers mêlés⁵⁹, ce livre est inspiré par la nouvelle existence de Vigée au sein de la jeune nation d'Israël. On y trouve cet essai audacieux : « Civilisation française et génie hébraïque » (pp. 275-290)⁶⁰. Vigée y définit ce qui représente à ses yeux l'esprit de chacune des deux cultures et médite sur leur rapport mutuel. L'intuition mystique reçue devant le « Kotel » se prolonge ici dans l'idée d'une lumière originelle dont Israël aurait été le théâtre et le témoin.

Ce rayon unique et miraculeux, qui a formé et transformé l'histoire de l'humanité, c'est sur la Judée qu'il est tombé. De la Judée rayonne sur le paysage humain la clarté âpre de l'origine, et vers la Judée nous attire après des millénaires d'exil la clarté du retour. Ce sont éclairs d'une même clarté, étincelles échappées à la source première de l'être dont la parole, qui engendre le monde, retentit aux versets initiaux de la Genèse

hébraïque. Là est notre bien propre, là notre véritable domaine et notre grande contribution à l'histoire universelle : la connaissance de l'unité du réel, la participation par l'esprit comme par la chair à cette divine unité qui, s'affirmant à travers tous les espaces et tous les temps de l'expérience humaine, transcende du même coup l'espace et le temps vécus, soufferts, bus jusqu'à la lie. (p. 80).

Ce thème kabbalistique de la lumière en rapport avec l'unité originelle a sans doute été influencé par l'enseignement juif reçu à Jérusalem et très probablement par « Manitou » ; il concorde de façon saisissante avec l'enseignement du Rav Kook auteur, entre autres œuvres, des « *Lumières du Retour* » (*Orot haTeshouva*). Interrogé (dans *Délivrance du souffle*, p. 267) sur son rapport à la religion juive, Claude Vigée rapportera ce thème à un autre sens du mot « Hébreu » cette fois dérivé de 'Ever, la rive :

Un être religieux en général, mais surtout un Hébreu religieux, un *Ivri*, c'est un homme qui réalise au fond de son cœur que tout son *passage*⁶¹ dans la vie est consacré à guetter, à suivre, en allant de rive en rive (*Evèr*), à célébrer, à rappeler dans la nuit du temps

le passage de la lumière. C'est cela, la religion : le maintien du lien avec le feu vivant de l'origine. Pour moi, un Juif religieux, un vrai fils d'Israël, se met, consciemment et durablement, au service de cette intime lumière qui est le seul vrai lieu de sa vie, en atteste la présence et l'absence, car nous en connaissons le manque, aussi bien que l'évidence !

Cette lumière se continue, se poursuit, en tant que « vie du monde » (« Civilisation française et génie hébraïque », p.82) dans l'expérience juive de la vie quotidienne valorisée à la fois dans sa précarité et sa sainteté. La conscience de l'origine ne pousse pas le juif à sortir du monde, mais au contraire à y rester pour y entretenir le lien avec l'absolu. C'est ainsi que le juif aura la passion de la justice (p. 84).

La valorisation de l'ici-bas précaire, illuminé par la sainteté de l'origine, inspire un rapport positif au temps et au devenir. Dans *Vivre à Jérusalem*⁶², Vigée opposera à « l'être statique grec » l'être « d'une créature en devenir, c'est-à-dire d'un Hébreu, d'un *Ivri* ». Et cet être en perpétuel devenir correspond à un autre volet sémantique de la racine 'v-r, à savoir la gestation.

Ce mot (*Ivri*), dans la langue hébraïque, est associé aux termes voisins d'*ibour* et d'*ou-*

bar, qui désignent l'embryon, la grossesse. L'Hébreu connaît l'aventure d'un être en germe, doué d'un avenir sans limite. Voilà le seul destin que je nous souhaite, aussi angoissant soit-il ! Pour le Juif qui survit à Yom-Kippour⁶³, il n'est qu'un seul devoir : redevenir au plus profond de son âme comme l'embryon qui se met à frémir dans le ventre fécondé de sa mère, et s'apprête à s'y développer sans poser de conditions.

Passer en Hébreu par l'épreuve de Yom-Kippour, c'est se rendre disponible, et apte au réengendrement inédit de soi dans le temps à venir. (p. 176).

Le retour des juifs en Terre Promise, ou comme l'aurait dit « Manitou », le retour du « Juif » à « l'Hébreu », a donc pour enjeu la vocation universelle d'Israël :

Il s'agit surtout de réévaluer à Sion, notre lieu d'élection, les données et les exigences de la vie humaine elle-même, à partir de l'expérience toute concrète qui est propre à notre génération, et à celle-ci seulement : l'expérience des dispersés qui ont répondu à l'appel de l'origine et sont revenus bâtir ici leur demeure. (« Civilisation française et Génie hé-

braïque », p. 87).

La signification particulière attribuée par Vigée à l'être hébreu explique pourquoi le thème du « passage » revient fréquemment dans son œuvre, comme en témoignent des

titres comme *Le Passage du vivant* (Paris, 2000) ou *Un Témoin de passage* (Haguenau, 2003)⁶⁴.

Par la magie de l'écriture, l'« Hébreu de passage » se révélera finalement être un passeur.

58. *Moisson de Canaan*, Paris, Flammarion, 1967.

59. Le recueil obéit à la forme du « judan » inventée par Vigée.

60. Texte repris, sans indication de date, dans *Pentecôte à Bethléem*, 2006, pp. 79-93. C'est la pagination de cette édition que je suis ici (voir supra pp. 14-27).

61. Souligné par moi.

62. *Vivre à Jérusalem – une voix dans le défilé*, Nouvelle cité, Paris, 1985.

63. Vigée fait allusion ici à la fois au jugement de *Yom Kippour* (le « Jour du Grand Pardon » dans le rituel juif) et à la guerre de Kippour lors de laquelle Israël a frôlé la catastrophe.

64. Publié dans *Danser vers l'abîme* (Parole et Silence, 2004), pp. 135-145.

CHAPITRE

3

LES COLLINES ET LE DESERT :
CLAUDE VIGÉE ET EDMOND JABÈS⁶⁵



Par Anthony Rudolf⁶⁶

J'ai connu le privilège d'être l'ami et traducteur de deux grands poètes juifs français, les plus grands peut-être si l'on considère la qualité et la somme de leur attention à l'être juif et au judaïsme. Je parle d'Edmond Jabès (1912-1991) et de Claude Vigée, qui est mort le 2 octobre 2020, âgé de presque cent ans. Je me suis une fois aventuré à mentionner à l'un le nom de l'autre et fus récompensé par ce qui ressemblait à un manque d'intérêt, si ce n'est de l'hostilité. Mais cette impression pourrait tenir à mon imagination fébrile et à la projection de mon sentiment d'être bigame, la traduction de la poésie relevant d'une activité intime qui fait surgir à l'esprit les métaphores conjugales. Comment pouvais-je me montrer « fidèle » aux

deux ? Jabès et Vigée ne se sont jamais rencontrés, n'ont jamais correspondu, n'ont jamais écrit l'un sur l'autre. Et pourtant Steven Jaron me dit qu'il a rencontré, lors d'un colloque sur Jabès à Jérusalem, Claude Vigée, qui manifesta de la curiosité envers son collègue poète. Je soupçonne également un intérêt en sens inverse. Toutefois, que l'on lise attentivement les deux œuvres et l'on construit aisément une caricature de ce qui les séparait.

En termes généraux, Edmond Jabès était un méta-écrivain, très lisible et sans préciosité, mais méta-écrivain tout de même, pour lequel le judaïsme et l'écriture participaient, selon ses propres mots, de « la même attente, du même espoir, de la même usure ».

Jacques Derrida a écrit sur lui un essai majeur, ce qu'il n'aurait jamais fait sur Vigée. Jabès était un hyper-moderniste, un descendant en ligne directe de Mallarmé, tout autant que des Kabbalistes pour leurs subtilités linguistiques. Claude Vigée n'était absolument pas un méta-écrivain. Subtil, brillant, érudit pour ce qui est de la littérature et du judaïsme, éloquent et parfois rhapsodique, c'était un moderne à part entière, mais il ne fut jamais moderniste au sens où *Tel Quel* et Derrida comprenaient le terme. Si l'œuvre de Jabès découle du Talmud (ses rabbins imaginaires, critiquant collectivement le dogme et la pensée rigide, appartiennent aux sommets de la littérature française), l'œuvre de Vigée provient de la Bible et il inventa le terme de « judan » (dérivé de Judée comme « roman » le fut de Rome) pour en désigner la totalité et, particulièrement, sa prose descriptive – un sommet de la littérature française, de nouveau – qui, parmi d'autres thèmes, explore, comme il le fit lui-même, les collines d'Eretz Israël. Pour Jabès surtout, le judaïsme fut une sorte de poétique. Pour Vigée également, mais cette poétique était moins explicite.

Voici une autre différence entre les deux écrivains : Claude Vigée, professeur de littérature comparée, produisit une *œuvre** duelle, en prose – critique littéraire et biblique, journaux et « judans » –, et en vers. Souvent, cependant, nous trouvons dans le même livre

poèmes et prose, cette dernière engendrant les premiers, dans *L'Été indien*, par exemple. Dans *Le Livre des marges*, Edmond Jabès, ancien agent de change, écrivit sur l'intrication avec l'œuvre d'écrivains contemporains comme Celan ou Levinas. Il ne rédigea aucun autre travail critique et ne publia aucun journal. Son œuvre poétique majeure est la prose du *Livre des questions*, où se mêlent tous les genres d'une façon originale, plutôt que la poésie lyrique et les aphorismes taquins de *Je bâtis ma demeure*, qui précédèrent. Jabès devenait plutôt classique ; Vigée restait plus romantique, comme on le sent si l'on se plonge dans le volume énorme de ses Poésies complètes, *Jusqu'à l'aube future*. Tous deux, toutefois, furent des poètes de l'exil ; tous deux furent hantés par la Seconde Guerre mondiale et la Shoah. Après Suez, Jabès quitta l'Égypte pour Paris. Vigée, après avoir participé plusieurs mois à la Résistance juive basée à Toulouse (il en fut le seul survivant), partit pour les États-Unis, où, en tant que poète français, il était exilé. Même durant les années qu'il passa en Israël, il le demeura, en tant que poète continuant à écrire ses ouvrages en français.

Plus tard, Vigée, lui aussi, vécut complètement à Paris, mais ni Claude ni Edmond ne se sentirent véritablement chez eux dans la capitale. Claude, authentique Alsacien, récemment honoré comme tel, venait d'une famille dont les ancêtres vivaient dans la région depuis trois cents ans. Un pied

sur les collines de Judée, l'autre dans son village de Bischwiller, c'était la langue française qu'il habitait véritablement. (Il me rappelle un peu son contemporain Dannie Abse, qui était gallois, juif et britannique – anglophone, sans néanmoins être anglais.) Jabès, issu des milieux les plus raffinés du Caire, était fils du désert environnant, image puissante du vide et de la négativité, ce que reflètent ses livres. Sa véritable demeure, pour lui aussi, était la langue française. Les deux hommes étaient mariés à des femmes qui leur apportaient un puissant soutien, selon la tradition à certains égards, mais tou-

jours prêtes à taquiner et à critiquer le grand homme lorsque cela s'avérait nécessaire. Dans ma jeunesse, je me rongais les sangs à essayer de déterminer qui des deux poètes était pour moi plus important. « Tourne-le encore et encore, car tout y est contenu », dit Ben Bag Bag dans les *Pirké aboth*, ce livre du Talmud (« chapitre des pères ») tant aimé des deux écrivains. Peut-être ai-je fini par grandir, peut-être suis-je devenu un écrivain juif au moment où j'ai compris que je pouvais les aimer tous deux, ainsi que leurs deux grandes œuvres⁶⁷, l'un à côté de l'autre ainsi que séparément.

65. A la question posée par Daniella Pinkstein, pour Les Études du Crif, sur le face-à-face de ces deux grands poètes, cet article a été écrit. Il paraît ici pour la première fois. Originellement rédigé en anglais, il a été traduit par Anne Mounic.

66. Anthony Rudolf est né en 1942 à Londres, où il vit toujours. Il est poète, éditeur et écrivain. Parmi ses livres, on trouve des études sur Piotr Rawicz et Primo Levi. Il est également le traducteur d'Yves Bonnefoy, Edmond Jabès et Claude Vigée, dont il était le fidèle ami depuis 1969. Il est le traducteur de poètes russes, tel que Vinokourov ou Tvardovsky. Il fut le fondateur de Menard Press, qui a publié plus de 170 titres. Il est chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres, ainsi que Fellow of the Royal Society of Literature. Il est le proche ami et modèle de Paula Rego depuis 1996.

67. En français dans le texte.

*POÈMES DE
CLAUDE VIGÉE*

*Comme disait dans sa sagesse ma grand-mère Sarah,
d'heureuse mémoire : « Tout ce qui ne vous arrive pas dans
ce monde est un miracle » !*

La lucarne aux étoiles

La poésie

Qu'est-ce donc que la poésie ? Un feu de camp abandonné,
qui fume longuement dans la nuit d'été, sur la montagne déserte.

Retrait du monde et de moi-même
Souvent je l'ai entendu germer dans la pierraille de la montagne,
Le grondement muet dont naîtra le tonnerre.

L'acte du bélier, 1963 – 1971.

⁶⁸. Poèmes extraits de : *Jusqu'à l'aube future*, Poèmes 1950-2015, revue *Peut-Être* n° 9, – autorisés de publication pour ce numéro de la collection des Études du Crif par les ayants droit (Claudine Singer) et l'Association des Amis de l'œuvre de Claude Vigée. *Plutôt que le parti pris de les énoncer selon un ordre chronologique, nous avons choisi de faire l'un l'écho de l'autre, de faire d'un poème l'infini du suivant.*

* * *

L'amandier de Jérusalem

Ce n'est qu'un petit arbre, en sa rondeur, fragile,
qui veut s'épanouir au cœur du firmament :
pourtant c'est lui, soudain, qui s'est couvert de fleurs,
on dirait dans le ciel un bouquet de comètes !
Ses griffes blanches et roses, ses languettes de flammes
dardent tôt le matin au bout de chaque tige,
entre les ongles tendres des bourgeons annelés
gluants comme du miel,
autour desquels murmurent, heureuses les abeilles
butinant le soleil dans un jardin d'été...

Et si c'est pour cela
qu'inconsolés, pendant deux mille années,
chassés au bout du monde par l'implacable vie
du pays-du-matin, vu seulement en rêve,
nous avons attendu au fond de la nuit froide
comme des morts enfouis dans le sable et la boue,-
malgré tout, malgré tout, chers enfants du bon Dieu,
il refléurit pour vous sur la grille de la porte,
l'amandier qui s'élance au-dessus du jardin,
hors du cœur rajeuni de cet hiver de roc.

Sous leurs ailes de duvet immenses
par les tempêtes blanches des aubes de janvier
bien protégé contre l'ange de la mort,
soustrait au bec du méchant corbeau noir
qui veut se rassasier du germe de la vie,

déjà mûrit secrètement en toi
comme au milieu d'un feu de printemps clair et doux,
avec tout son tissu de cellules lactées,
le fruit de l'amandier aussi pur que le miel !
Là-haut, sur ton étoile errante

à l'œil vert et doré d'éclair,
qui vole dans la nuit par les isthmes du ciel
lorsque sur la terre étrangère
longtemps il neige encore sur les pays sans nom,-

tu te mets à fleurir, et tout à coup tu chantes
par chaque tige nue de ta jeune couronne,
comme au début de juin les abeilles bourdonnent
dans la lumière verte au lever de l'aurore,
et tressent une natte blonde
sur tes tempes tièdes d'enfant,-

oui, bien qu'il te menace, l'archange de la mort,
contre lui justement,
malgré tout, malgré tout,
tu demeures pour moi la fiancée d'été,
ma toute jeune, ma toujours belle,
ma nouvelle Jérusalem

(Été-automne 1985)

Passage du vivant, 1984-1989.

* * *

Sel, songe, guérison

Si dans votre insomnie un mot de ce grimoire
sur le coup de minuit vous hante et vous émeut,
Vite ! apprenez six mots d'hébreu :

méla'h 'halom ha'hlama

lé'hem ma'hol mé'hila...

L'influx, comme un éclair, du ciel obscur veut naître !

Pour apaiser un cœur que tourmente l'ennui,
ce magique alphabet par le rêve l'instruit.

Dans l'œil scellé d'Adam aussitôt qu'il pénètre
en brûlant jusqu'à l'os les poils de son sourcil,
sa flamme dans le noir fait rougeoyer trois lettres :

mem lamed 'beth

Dans nos langues d'exil

ces signes ténébreux

se laisseraient traduire : *eau, étude, péché.*

Mais dès qu'entre eux,
s'appelant et luttant leurs formes se combinent,
ces caractères desséchés,
dormeurs de plomb coulés au fond de la mémoire,
font resurgir du puits des antiques racines

sel

songe

guérison,

le pain

la danse

le pardon !

Délivrance du souffle, 1972 – 1976.

* * *

Dans le défilé ;

[...]

Pieux magicien moqueur,
sorcier béni du ciel
et cynique aussitôt par trop de nostalgie,
je m’amuse toujours au cœur de l’épouvante :
pitre déporté dans le vide

à repeupler de mon fou rire

surgi

sombre

sauvé

perdu

marionnette du souffle

je replonge déjà

(mort-né ressuscitant

à l’affût d’une parole)

vers l’abîme inversé

des formes qui m’appellent.

Du roc la foudre monte en flèche

pour édifier mon ciel fêlé :

étincelle en vain arrachée

à l’enclume du cœur,

la syllabe volée

à la flaque de feu muette,

coagulée

sur le billot.

La chaîne de mon chant se ferme sur la nuit,

anneau déjà rivé

torque ou tête tranchée

sur le séparé haletant

bouche bée

aspirant

vers le cyclone virtuel,

air inter –
dit à ma musique,
pénurie du vent dans la pierre.

Un jour un mot du chant
conquis sur l'épaisseur de roc du temps,
la main nue creusant le tunnel
sous l'écroulement incessant de la montagne
coincé
cerclé
traqué par l'immédiat
nuit mort silence
on ne peut pas
se retourner
dans le détroit souterrain
l'instant à presque vivre
est arraché de justesse
conquis à l'arme pourpre et peu sûre de la parole

Jacob et poésie ont le même destin
être juif
ou poète
c'est tout un.

Délivrance du souffle.

* * *

La pêche miraculeuse

Avec mon vieux filet
 raccourci, troué,
fait de mots déchirés,
 de rires et de cris,
j'ai lentement tiré
 un panier lourd de vie
 — comme un enfant trouvé —
 hors du Nil de l'oubli

Délivrance du souffle.

**

Chaque poème – même négatif – est ce Magnificat, cette réponse faite de louanges, adressées au monde naissant qui se rue perpétuellement en nous, pour se faire, et nous faire. Le poème constitue le double social du réel-en-moi. Par le chant, je rends au monde ce qui m'a été accordé ou dénié. Lucide et comblé, fût-ce d'absence, je me voue à la présentation publique de l'être.

Journal de l'Été indien,

* * *

Patience

Moi qui serai, que suis-je ?
 Dans le temps hasardeux
l'étoile est mon vertige,
 l'attente est ma compagne.
Mais au bout du combat
 qui nous brise tous deux,
si l'un de nous s'abat,
 c'est *dans l'autre* qu'il gagne.
Le vent noir sur le seuil
 dit l'amant qui pénètre,
l'hiver, quand j'ouvre l'œil
 quel printemps n'ose y naître ?
La nuit d'angoisse endure
 déjà l'éclair de l'être :
l'attente est sa blessure
 où je peux me connaître.

L'Été indien.

* * *

[...] Je rebrousse chemin vers la maison natale qui est pur exil, à la rencontre des parents inexistantes. Incurvé vers qui ? Vers moi-même peut-être – je connais l'humiliation du retour aux racines dérisoires. Elles se nomment faiblesse, innocence, semence restaurée. Échec n'est qu'enfance. Un visage quelconque s'efface jusqu'à oublier ses traits dans l'égrènement marin du sable. Mais au fort de la perte se trouve la consolation, la joie, l'aventure nouvelle dans l'origine dévorante. Quelqu'un, si triste, n'est plus nommé ici qu'absence joyeuse, négative espérance d'une flamme. Sinon, déjà, graine qui tourbillonne, goûtant la brève errance et l'oubli de l'été.

Dans les pierres grises,
Se prennent les pieds maigres.
Marchent ici et là,
N'importe où, nulle part,
En trébuchant sous les étoiles automnales.

Le cœur est au milieu.
Il ne se fige pas dans les rocs, dans les mots,
Il ne se perd pas en deçà du monde
Dans le silence obscur du vide.
Sous ce jardin humide
Abandonné la nuit
Entre les rosiers sombres,
C'est la terre elle-même, abandonnée, qui luit.

Oui, cela vaut la peine
De retourner au monde
Et de porter son fruit,
Avec efforts et larmes,
Sans autre espoir que l'ombre
Et sans guetter le jour.

« *L'errant* », *Canaan d'exil*, 1956 – 1962.

* * *

Sang double

TEKI'AH
Terou'ah
Tantôt ceci,
Tantôt cela.

Naquit de cette année un enfant, un poème.
Il faut caresser toute chair,
Dissoudre le monde en caresses.
Je me suis tout donné, je n'ai pas été pris :
Je me suis conquis sur l'angoisse, et maintenant
J'ai recréé le ciel hors de ma solitude.

Qui parle d'un corps double ? Notre amour est un :
Sans chaque étreinte je remonte à l'origine ;
Chaque nuit je renaiss dans le corps de la femme,
Je nage vers le port de ses jambes ouvertes.

Chante, chante, mon cœur,
La clarté de l'année :
Quand bleuit le colchique
Sur les prairies du Ried,
Vient le temps de partir
Pour la terre étrangère.

Chez nous toujours l'exil est proche de la joie :
A l'instant de prendre
L'avion pour l'Amérique,
Nous entendons encore éclater sous les voûtes
Le cri des hirondelles
Dans les guichets du Louvre !

Teki'ah,
Terou'ah
Ceci et cela.

La corne du Grand Pardon, 1951 – 1954.

* * *

Rien n'est jamais perdu

Rien n'est jamais perdu tout entier dans ma vie,
aucun été ne sombre à jamais dans la nuit :
mon cœur sait rappeler tant d'oiseaux par leur nom –
mes vergers ne sont pas livrés à l'abandon.

Dans le bois automnal où brûle un mur de feuilles
je suis bu par l'œil noir et rond de l'écureuil.
Opticien de l'amour, géomètre des larmes,
quel monde naît de moi dans son berceau de cils ?

La pierre est l'œil fermé de la terre immobile.
Dans la prison nocturne où son cristal s'accroît
l'éclair de mon regard la revêt de ses armes.

À chaque essor du jour mes paupières s'envolent,
les grives font leur nid dans mes moindres paroles,
une étoile palpite au bout de mes dix doigts.

L'Été indien.

* * *

[...]

Après le froid, l'obscurité
d'un monde sans parole où couvait le péril,
me voici neuf
face au matin de l'olivier viril,
vieilli dans le danger
du temps de guerre interminable et quotidien,
parlant en homme libre,
joyeux et soulagé de mon fardeau d'espoir.
Danseur aux pieds en sang
déjà rebondissants,
je fais naître demain par ma simple présence,
annonçant un bonheur au-delà de l'adieu.

Délivrance du souffle.

* * *

L'amandier sous le gel

Dans chaque poème accompli, la chose importante, c'est la pulsation secrète qui s'y cache tout en s'y révélant.

Je retrouve ainsi l'image de l'amandier de Jérusalem, qui fleurit en hiver, dès la fin du mois de janvier. Comme il s'épanouit sous la neige, on ne le voit pas distinctement. C'est un amandier de neige. Dissimulé sous son lourd manteau de givre, on devine tout de même la présence du rouge-gorge. C'est presque toujours l'hiver, dans nos existences difficiles. Au tréfonds de cet hiver pour qui sait l'écouter un instant, chante le rouge-gorge perché entre les fleurs blanches, dans l'amandier invisible. Il chante tout seul pour la grande nuit muette qui l'engloutit, sous le ciel étranger.

Danser vers l'abîme, 1991 – 2005.

CHAPITRE

5

**POUR LES ÉCRIVAINS JUIFS DE DEMAIN
ET CEUX ENCORE QUÉ L'ŒUVRE DE
CLAUDE VIGÉE ÉVEILLERA DE LEUR
LONG SOMMEIL...**



Par Daniella Pinkstein

Écrire.

Écrire sans mentir, écrire avec le regard de l'autre dans ses mains. Ne pas célébrer un masque de parade, ne pas se célébrer à la face des miroirs. Toujours chercher en soi ce lieu de vérité, dans une langue limpide, forte et subtile, « à l'heure où tant d'hommes », comme le dit Claude Vigée, « cherchent à l'aveuglette leur chemin, égarés dans un univers sans merci »⁶⁹.

Pas un écrivain, ni surtout un poète qui n'ait cherché sa place parmi les mots, ceux qui le constituent et le précèdent, au beau milieu de cette humanité auquel il participe si brièvement. Nous sommes dans ce monde et non

de ce monde disait Claude Vigée lors d'une interview. Mais à quel moment au fond commence le voyage ?

Il existe une blague juive, comme il en est souvent le cas, aussi drôle qu'inquiétante, blague d'autant plus ambiguë, que deux chutes la caractérisent.

Première version :

Un juif et un non-juif partagent le même compartiment de train. À chaque arrêt et à l'annonce de chaque station, le juif secoue la tête et se lamente « Oy, oy, oy ! Oy, oy, oy ! ». Après un certain nombre d'arrêts, le non-juif, exaspéré, l'interpelle. Mais quel est donc votre problème ? « Oy, oy, oy ! ». Je suis dans le mauvais train ! ».

Cette plaisanterie, comme dans l'humour juif souvent, perd très franchement de sa drôlerie si elle est appliquée à la vie, - sombre métaphore soudain de la route inéluctable que le hasard de gré ou de force nous amène à suivre. Le « sort » serait jeté, en quelque sorte.

Nous sommes entrés lors de Pourim 2020 déguisés, avec désinvolture et allégresse, comme le veut la tradition, en clown, en roi ou en Satan. Mais à contre-sens de la libération qu'incarnerait le mal écarté, nous en sommes sortis, suffoqués par un masque de tissu.

Pourim signifie en hébreu : tirage au sort du destin d'autrui ou d'une date déterminant l'avenir. Rien n'est plus antinomique à la tradition hébraïque que la notion de sort hasardeux ou de prédestination absolue. Et pourtant, Pourim est non seulement une très grande fête, mais elle est également la seule où le nom de dieu n'est, dans les textes, jamais signifié. Elle est le miracle de l'homme par excellence.

Mais qu'est-ce en vérité qu'un miracle ?

Dans *La Manne et la Rosée*⁷⁰, cet ouvrage d'une clairvoyance limpide, dédié si justement « à qui écoute », Claude Vigée, pour donner à voir le contexte dans lequel se joue Pourim, fait le portrait froid des personnages

qui en font sa légende. Haman, tout d'abord, descendant d'Amalek, le « hâisseur acharné de la descendance de Jacob » qui avait été épargné par la faiblesse du roi Saul, et qui revient avec la même évidence du crime ; le roi de Perse, Assuérus, roi idolâtre, tyrannique, concupiscent ; Mardochée, quatrième génération des Judéens, tuteur et cousin d'Esther, qui livre sa cousine, prostitution presque désinvoltue, aux délices lubriques du roi. Et puis, Esther en gardant un masque anonyme, sans livrer son identité, cachée en son propre nom, qui se donne en silence.

Le sort en effet semble jeté.

Tandis que le roi dans cette ville de Suse offre des orgies qui se confondent, lestes d'un lendemain à l'autre, à l'inhumanité indifférente ou bestiale du journalier, Haman se saisit de la prétendue insoumission de Mardochée pour en exiger la mort et celle de tout son peuple. Esther incarnera alors le salut, ou bien la face ordinaire et complice du cours du temps...

Oy, oy, oy !

« Nous qui relisons », écrit Claude Vigée, « cette vieille histoire⁷¹ toujours nouvelle - en notre qualité d'héritiers de Mardochée, de porteurs de la parole révélée au Sinaï -, nous diagnostiquons, aujourd'hui, encore, le mal invétéré [...] : Suse la capitale n'em-

plit-elle pas le monde entier ? »⁷².

« Ce monde en gestation », continue-il, « risque sans doute de glisser une fois de plus, comme il l'a toujours fait au cours du passé, dans une gigantesque mascarade. Car ne sommes-nous pas déjà dans ce monde rassasié, vulgaire, celui du paraître pur ? »⁷³

Écrire, comme le fait Claude Vigée, en s'inscrivant non seulement dans la roche de Judée, mais dans l'entre-temps que constitue tout à la fois la vie humaine et celle, renouvelée, inspirée, sans cesse renaissante et réécrite de l'histoire juive, n'est pas seulement une prouesse sur l'Être, mais exige également la force d'égaliser ses propres visions pour espérer ce demain périlleux, mais incandescent de vie.

Pour écrire dans cet entre-deux, ce que Claude Vigée nomme également le devenir humano-divin,⁷⁴ il faut savoir tenir la mascarade à distance, en dépit des accoutrements que les langues « verbeuses » éructées ou doucereuses, les modes, les maladies, les stéréotypes, l'envie d'aimer, les peurs, la violence nous contraignent à porter.

Certes ! Mais dans l'écriture, où se dissimule cette vérité ? Est-ce dans la maîtrise du temps, comme pour Jacob luttant avec l'Ange ?

Claude Vigée raconte en plusieurs lieux une parabole issue du Zohar, à

propos de l'alphabet hébraïque, qui l'amène chaque fois à conclure que :

« Ces lettres où le monde s'engendre ne sont pas simplement des signes qui se réfèrent à lui : elles participent de la substance même de notre monde ». « En parlant, en écrivant, en agissant à la légère les lettres, les mots, les phrases et les livres, on remue le monde entier ».⁷⁵

Quelle fondamentale responsabilité !

Walter Benjamin, dont l'étude de la littérature avait ponctué ses Passages d'extraordinaires fulgurances, énonçait à propos de l'effraction du langage dans l'histoire humaine :

*« Ce que Proust veut dire avec le déplacement expérimental des meubles dans le demi-sommeil du matin, ce que Bloch perçoit comme l'obscurité de l'instant vécu, ce n'est rien d'autre que ce que nous devons établir ici, au plan de l'histoire et collectivement. Il y a un 'savoir non-encore-conscient' de l'Autre-fois... ».*⁷⁶

Walter Benjamin avait la certitude de ce savoir, lui que la Révélation de la Parole du Sinaï enchaîna à *cet autrefois* sans lendemain, dans ce Port au bout de nulle part. Un savoir inscrit dans le temps du langage, et qui porte, comme Esther, à la fois le masque anonyme de son temps, et le visage unique de « l'existentiel ».

Claude Vigée a eu le courage de continuer à emprunter le chemin de *ce savoir non encore conscient*, pour que l'origine de l'homme, comme il dit, soit aussi devant lui, « au futur »⁷⁷.

Cette tension chez Claude Vigée, entre les différents niveaux de temporalité, relève presque de la magie - tant chaque phrase appelle *in extremis* au miracle. Son œuvre se situe en un tel contraste avec le monde qui nous environne - contraste quasi radical - qu'il semble peu probable qu'elle soit aujourd'hui totalement entendue ni tout à fait comprise, et moins encore admise pour ses écrits critiques en particulier. L'entêtement de ce monde, « qui marche vers la mort » avec la rage d'un Ésaü, qui ne demande plus rien à la vie, ni ne cherche même à lui rendre de contrepartie, s'éloigne avec morgue de « ce temps de la joie, temps futur qui fuserait hors du silence rédimé », et vers lequel de livre en livre Claude Vigée n'a cessé de vouloir nous conduire.

Comment espérer aujourd'hui arracher ce monde du tumulte à « l'amour de la matière brute ou à la folie du meurtre et du suicide qui l'obsède »⁷⁸ ?

Écrire le salut n'est pas se lamenter, dans l'immobilité entre deux voyages, sur l'erreur de destination du train. La loterie de la vie, le tirage au sort demanderait peut-être - face à cette vitre où défilent par intermittences entre le

jour et la nuit les royaumes à venir - de nous dessaisir des masques grimaçants que son reflet nous renvoie.

Ou de concéder à ces masques, fussent-ils de papier, notre grande fragilité et donc si lourde charge.

« Il faut que nous fassions sortir ce feu du fourré obscur de notre âme ».⁷⁹

La thora, la loi juive, compile des techniques de pensées, de mise en abymes, de pratique de l'ordre du temps, comme création. La séparation des aliments, de certaines matières organiques ou végétales, les récits ritualisés par leur célébration, le décompte des lettres hébraïques (la guématria), la hiérarchie des générations, voire des gémellités, toute une intrication de temporalités terrestres et célestes, porte ce Peuple au mouvement incessant dans et hors de toute logique d'inéluctabilité.

Dans les premier et sixième commandements des Tables de loi coexistent, l'une face l'autre, l'une divine, l'autre humaine, deux temporalités, à la fois injonction et préface des destins ultérieurs -, l'une émise par dieu, l'autre enjoignant à l'homme. Seule la première cependant dit « Moi », Anokhi, et celui qui dit moi, dit aussi « je suis celui qui t'a fait sortir de la maison des esclaves », mais à l'homme qui ne dit pas « Moi », il est dit « Tu » : « Tu n'assassineras pas ». Cette charge qui sous-

tend le monde céleste à qui revient la responsabilité du verbe et le monde terrestre sur lequel nos pas libres iront à la rencontre d'un destin humain - et dont l'Europe est aussi l'enfant - s'est plusieurs fois engouffrée tête-bêche dans l'inversion des rôles attribués.

Si la nature du temps, comme le suppose Claude Vigée, nous échappe et en même temps nous constitue, elle est aussi, ajoute-t-il, la substance la plus intime en nous-mêmes.⁸⁰

Dans ce lieu sans nom, en silence, où il faut être plénier, dans ce tremblement qui n'est pas encore la minute qui suit, ni celle qui nous précède, dans ce silence de l'Aleph commence en chacun le monde à venir.

Ce qu'énonce Claude Vigée et que tout écrivain souhaiterait fuir à grandes enjambées, tant la lutte est rude, est qu'il faut écrire dans ce lieu-là. C'est cela aussi être un écrivain juif. Nos prédécesseurs, dont la grandeur et le courage furent sans égal, tous ces écrivains et poètes yiddish, ces Katzenelson, Vogel, Bergelson, Greenberg, Markish, Bashevis Singer, Der Nister⁸¹, ces géants et tant d'autres encore, s'ils ont résolument encouragé nos contemporains à vivre parmi leurs étoiles, le monde de l'exil dont ils étaient les légataires, avançaient, hélas, encore dans les décombres fumants de l'histoire.

Il leur fallait tenir bon de station en station, tenir le monde tel qu'il avançait jusqu'au chaos du dernier arrêt.

Claude Vigée ressuscite à nouveau l'idiome libre, c'est la fin d'une parole de l'exil. Le temps circule à nouveau, dans sa tension, ses paradoxes, ses lois intimes ou cycliques : « Les ailleurs de l'exil sont les mille visages du lieu de nulle part qui est, en nous, la vraie patrie »⁸², nous murmure-t-il dans *Apprendre la nuit*.

Pour la première fois, un écrivain juif et qui se dit comme tel ouvre le champ de l'avenir, hors des détournements de la Parole du Sinaï, des affres mensongers de l'Histoire, des larmes perdues et inutiles, du souvenir sacrificiel, épouvanté ou sidéré...

Un poète juif comme homme du futur.

Quand on regarde aujourd'hui l'état du monde, ces éclats de furie qui nous reviennent, ces menaces de chaos, ce tohu-bohu qui gronde, et ce tonnerre fracassant qu'est ce signal encore, toujours le même, obsédant : ces tombes profanées de morts que l'on voudrait encore anéantir, les mêmes morts dont on se moque dans ces Carnavals où l'on confond la vie à sa profanation, le rire au sarcasme, le jour aux ténèbres, de quel idiome faut-il user pour désormais réparer, rédimier, parler, espérer une histoire humaine ? Et

déceler à nouveau ce que le masque désigne ?

Nous revoilà à Pourim.

« Nous diagnostiquons, aujourd'hui encore, le mal invétéré, buriné au fer rouge, dans le masque de la société environnante : Suse, la capitale n'emplit-elle pas le monde entier ? ». ⁸³

Transmettre à l'homme son avenir, dans, comme Claude Vigée le nomme, « cet univers opaque, mauvais, arrogant et bestial » ⁸⁴, c'est révéler la source du Temps, c'est entendre le souffle de l'infini ou déceler l'invisible à travers la percée d'Esther dans l'âme de l'Histoire, au cœur du drame.

Esther qui fit jaillir l'humanité dans les yeux d'un roi perdu.

Écrire, jouer de l'immanence de l'alphabet, c'est porter la charge de cette reconnaissance qui différencie la minute de l'heure, le mensonge de la vérité, le salut du chaos. Cette terrible leçon qu'instille Claude Vigée d'ouvrages critiques en ouvrages poétiques - cette leçon presque intenable par la responsabilité qu'elle fait peser sur l'articulation de chaque mot -, est celle qui nous inscrit, chacun, dans ce temps futur, avec humilité : « Je serai ».

« Si nous savons le décrypter, ce monde de la grimace satanique peut-

être modifié et rédimé. Tel est le fond de l'histoire juive du Salut ». ⁸⁵

Deuxième version :

Un juif et un non-juif partagent le même compartiment de train. À chaque arrêt et à l'annonce de chaque station, le juif secoue la tête et se lamente, « Oy, oy, oy ! Oy, oy, oy ! » Après un certain nombre d'arrêts, le non-juif, exaspéré, l'interpelle. Mais quel est enfin votre problème ? « Oy, oy, oy ! Est-ce que je suis vraiment dans le bon train ? ».

La question du monde est rentrée dans cette version peut-être plus tragique de la blague. L'humour a cessé d'être une farce. *Peut-être, rencontrons-nous l'espérance ?* suppose l'un des traités du Talmud. ⁸⁶ *Oulai... ??* Peut-être sommes-nous dans la bonne direction, dans ce temps qui nous est imparti jusqu'à la prochaine station ?

« La perplexité de la conscience hébraïque ne porte pas sur Dieu, problème de la théologie, elle ne porte pas sur l'homme, problème de la philosophie. Elle porte sur le monde : comment est-il possible qu'un monde existe ? », enseignait Léon Askénazi lors de l'un de ses cours, auquel assistait aussi Claude Vigée.

L'existence de l'homme dans sa mince et fragile temporalité devra remplir cette interrogation, sans y répondre

cependant (surtout pas !), remplir ce monde de son tremblement précieux. Oy, Oy ! Sommes-nous dans le bon monde ?

Peut-être ! *Oulai...* ?

Avec le devoir d'en douter, hanté, malgré tout. Pourtant il faudra bien continuer à cheminer en équilibre entre son propre mouvement et celui qui se poursuit sans relâche, entre le bruissement de l'être et le silence divin.

Comme cette Promesse renouvelée,

Pour écrire dans cet entre-Temps-là, il faut que la poésie ou la prose « disent la vie, terrible et magnifique, pour la première fois »⁸⁷, écrit Claude Vigée, comme « à l'aube du monde ».⁸⁸

Aucun autre poète a su exhorter à tant de clarté, à l'opposé total de ce qu'André Chouraqui nommait - pour la 9^e plaie - : la Ténèbre.

Quel autre homme de lettres contemporain, avec tant de justesse et de cette humilité perçante qui viendrait à éprouver l'orgueilleux, a su célébrer la vie, la vie sans cesse renaissante, jaillissante, pulsante ou cheminante ; - et, sans chercher d'arrangements, y révéler aussi les signaux de l'enfer, du « néant dévorant ». Et cela, pour que *celui qui écoute* sache distinguer non seulement l'aube de la pénombre

avançante, mais à tout moment, même à terre, blessé à la hanche, reconnaisse devant lui son combat. Voilà donc qu'écrire, pour détourner l'ironie de Claude Vigée, recouvrerait plusieurs vocations : être deux fois juif et doublement poète, doublement responsable des Temps dont je suis peut-être la jonction - *Peut-être...* ! - Pour donner à languir d'un demain.

« Oui, malgré tout, un jour poindra, un matin impensable dont la lumière incréée nous portera au-delà de la haine, nous soulèvera par-dessus la ruine et la destruction de l'heure présente »⁸⁹, disait Claude Vigée à propos de Benjamin Fondane.

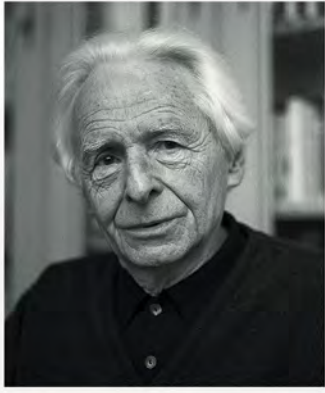
Un jour clair, espérons, où les séparations auront rejoint leur confluent commun, vers ce Temps immanent - en nous -, précieux et indicible, de l'absolu humain.

Fasse que par vos mains, écrivains et poètes de demain que votre œuvre a éveillé au jour porteront, masquée ou révélée, cette rosée de lumière qui *corrigerait le hasard pour lui donner son vrai sens caché*⁹⁰, malgré les mille tragédies, et l'espérance invraisemblable qu'il faut continuer à porter.

69. Claude Vigée, *Le passage du vivant*. Paris : Parole et silence, 2001, p. 81.
70. Claude Vigée, *La Manne et la Rosée*, Fêtes de la Tora. Paris : Desclée de Brouwer, 1986.
71. La fête de Pourim remonte à l'an 480 avant notre ère.
72. *Ibid*, p. 181.
73. *Ibid*.
74. Claude Vigée, *Le fin murmure de la lumière*. Paris : Parole et Silence, 2009, p. 174.
75. Claude Vigée, *Le passage du vivant*. Paris : Parole et Silence, 2001, p. 65.
76. Walter Benjamin, *Paris Capitale du XIX^e siècle*, « Le livre des passages ». Paris : Cerf, 1989, p. 405.
77. Claude Vigée, *Être poète pour que vivent les hommes*. Paris : Parole et Silence, 2006, p. 86.
78. *Dans le silence de l'Aleph*, *op.cit.*, p. 144.
79. Claude Vigée, *La lucarne aux Etoiles*. Paris : Cerf, 1998, p. 173.
80. Claude Vigée, Victor Malka, *Le Puits d'eaux vives*. Paris : Albin Michel 1993, p. 140.
81. Itzhak Katzenelson, originaire de Biélorussie, laissera une œuvre sans équivalent, dont « Le chant du peuple juif assassiné ». Il sera déporté de Drancy vers Auschwitz en 1944. La même année David Vogel, originaire de Podolie, est également déporté de Drancy vers les camps de la mort, son œuvre en yiddish rejoint les plus grands standards littéraires européens, au même titre que les romans de Dovid Bergelson, né en Ukraine, assassiné, quant à lui, dans la prison de Loubianka avec Peretz Markish et onze autres écrivains juifs d'Union soviétique, le 12 août 1952 sur les ordres de Staline (ce qui sera appelé « La nuit des poètes assassinés »). Der Nister, autre géant de la littérature yiddish, souvent comparé à Franz Kafka, qui avait échappé de peu à l'arrestation collective des poètes et écrivains yiddish d'Union soviétique, fut déporté au Birobidjan, où il y mourut de froid, de faim de solitude, en 1950, dans le sillon de toute la littérature juive broyée par Staline. Seul Uri Zvi Greenberg, né en Pologne, comprit dans quelle nuit l'Europe s'enfonçait ; pressentant les assassinats de masse de tous les juifs, il immigra en Israël, où il y vécut comme poète, sans frayer ni concession, qu'elle fût politique, prosodique ou morale, jusqu'à son dernier souffle, en 1981. Toute une génération de génies, anéantie dans cette froide barbarie, de « l'Oural à l'Atlantique », nous laisse cependant, non pas des « cendres » comme le disait Sutzkever, mais « le feu ».
82. Claude Vigée, *Apprendre la nuit, Jusqu'à l'aube future*, Poèmes 1950-2015, *Peut-être* n° 9. Chali-fert : Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, 2018, p. 391.
83. *La Manne et la Rosée*, *op. cit.*, p. 181.
84. Claude Vigée, *Dans le silence d'Aleph*. Paris : Albin Michel, 1992, p. 133.
85. *La Manne et la Rosée*, *op. cit.*, p. 182.
86. Traité Haguiga (4b).
87. Claude Vigée, *Danser vers l'abîme, Jusqu'à l'aube future*, *op. cit.*, p. 407.
88. « Les tombeaux dans la forêt », *ibid.*, p. 415.
89. Claude Vigée, *Le passage du vivant*, *op. cit.*, p. 21.
90. Claude Vigée, *Vision et silence dans la poésie juive*, Paris : l'Harmattan, 1999, p. 151.

CHAPITRE

LE BUISSON ARDENT⁹¹



Par Claude Vigée

Dans ma petite enfance nous habitons la Grand-rue en face de la vieille mairie de Bischwiller, non loin de la place du Lion d'Or. C'était une solide bâtisse du XVIII^e siècle, où mes aïeux tenaient boutique depuis le temps du roi Louis-Philippe. Au tournant du trottoir, juste après le magasin de chaussures de la tante Hélène sis dans une demeure au pignon décrépit qui faisait angle avec la Laub, se dressait l'accueillante maison de nos amis Bohler. Comme nos parents se fréquentaient, j'avais fait vers l'âge de deux ans la connaissance de leurs enfants, qui restèrent mes meilleurs compagnons de jeu jusqu'aux abords de l'adolescence. Voilà tant d'années que nous vivons éloignés les uns des autres, semés à tous vents par la loi d'une exis-

tence errante ! Quand je pense aux heures passées ensemble, jadis, dans la demeure hospitalière de nos voisins, je sens mon cœur battre plus fort, comme s'il fondait de chaleur et d'aise dans ma poitrine. Vite, retenons quelques instants de ces lointaines années dans le filet magique du souvenir... Il y avait Marianne la brune, de six mois mon aînée, et les cadets jumeaux Gaby et Philippe, que nous appelions avec condescendance les petits. Parce qu'ils avaient un an de moins que nous, on nous les donnait à garder. Aussi leur faisons-nous sentir la supériorité de notre savoir et la maturité de notre jugement. Les enfants Bohler et moi, nous avons formé longtemps un inséparable quatuor. Cette famille poussait ses racines à la fois dans le nord

⁹¹. Cette évocation constituait la « Prose liminaire » de : *Le Soleil sous la mer*. Paris : Flammarion, 1972, pp. 7-28. Elle fut republiée dans *Peut-être*, n° 8, janvier 2017, autorisant à sa publication ici.

et dans le sud de l'Alsace. Elle s'était établie à Bischwiller peu après la fin de la première guerre mondiale ; les enfants y étaient nés. Le père Bohler exerçait dans ma petite ville les fonctions de notaire. Il était issu d'une famille de paysans aisés de la région de Mulhouse. Son fils Philippe y dirige jusqu'à ce jour la grande ferme léguée par ses parents. Sous une apparence un peu bourrue, le notaire de Bischwiller était le meilleur des hommes. Grand, fort, large d'épaules, le visage tanné couleur de brique, il avait de belles moustaches brunes, buvait sec, parlait haut, aimait la chasse, la danse, la bonne chère, et la compagnie de ses amis. Elisabeth, son épouse, venait de Wissembourg, en Alsace septentrionale, d'où ma mère était également originaire. Elles avaient de nombreux souvenirs en commun ; l'évocation des paysages et des visages de leur jeunesse favorisait l'éclosion de l'amitié qui régna bientôt entre les deux voisines. Bett'l était une jeune femme d'une trentaine d'années aux épais cheveux châains, au visage potelé, au tour de taille imposant, à la peau appétissante et blanche. Ses petites mains vives et habiles excellaient dans toutes les tâches : elles confectionnaient aussi bien de succulentes tartes aux quetsches que des robes à volants pour les poupées de ses filles. Madame Bohler incarnait à mes yeux l'indulgence et la bonté mêmes. Pourtant sa bienveillance naturelle n'était nullement l'aveu de la faiblesse. La notairesse avait du caractère, et savait

le montrer à l'occasion : lorsque, pour trancher une discussion, elle relevait soudain la tête d'un mouvement impérieux, le menton en avant, les narines frémissantes et les sourcils froncés sur ses petits yeux plissés, tout autre argument devenait superflu.

Pour moi, la demeure des Bohler fut longtemps un second foyer. J'étais enfant unique, et je souffrais de mon esseulement. La proximité des trois enfants me fit croire que j'avais enfin trouvé des sœurs et un frère de mon âge. Dès mes premières années, j'y allai tous les jours, accompagné par ma mère ou une domestique, afin de jouer avec mes amis sur le linoléum de la salle de séjour, à l'ombre de la grande table ovale en chêne ciré dont les pieds sculptés me semblaient massifs et lourds comme des bases de colonnes.

Une nuit de décembre de l'année 1922 (je devais avoir un peu moins de deux ans), je disparus soudain du domicile de mes parents. C'était vers six heures du soir ; ma mère prise de panique fit quérir mon père au magasin. Il vendait encore quelques mètres de drap à un paysan des environs attardé dans notre bourgade, car il avait repris la boutique familiale au moment de son mariage. Secondée par le commis, la bonne, ma gouvernante, la famille entière se mit de la partie. On fouilla chaque coin du vieil immeuble, on explora les corridors, les réduits obscurs, les vastes armoires murales qui contenaient les

« plumons » de plusieurs générations d'aïeux. On pensait que, pour jouer aux grands un tour de ma façon, je m'étais glissé dans quelque niche oubliée au fond de l'appartement. Les cris et les efforts restèrent vains : je ne fus retrouvé nulle part. Ma mère se tenait en larmes au milieu de la cuisine : son petit bonhomme s'était simplement évaporé. Enfin, Emma, la servante, eut une idée lumineuse : ne m'étais-je pas enfui du logis pour rejoindre les petits Bohler dans la maison voisine, au tournant de la Grand-rue ? On s'empressa d'y aller voir, en actionnant à grand bruit la sonnette du notaire dans la nuit noire. Mes parents me découvrirent bel et bien juché sur un escabeau entre mes compagnons de jeu, déjà installés autour de la table de la salle à manger. Une vaste serviette rouge nouée autour du cou, nous étions en train de déguster un mets dont je raffolais d'autant plus que ma mère, avec une obstination inexplicable, refusait toujours de m'en servir chez nous. Mes amis, par contre, avaient la chance d'en recevoir tous les soirs une pleine potée. C'était une bouillie blanche, onctueuse et douce, faite avec de la farine de froment cuite dans du lait sucré, et saupoudrée de cannelle. Vers deux ans, cette bouillie de farine – Mehlbâbb – me semblait une ambrosie. Je la puisais dans mon écuelle avec force claquements de langue, et l'engloutissais à l'aide d'une grosse cuillère de bois jaune.

Pourquoi avais-je fait cette fugue dans

le vent et la neige, en pleine nuit d'hiver, m'échappant pour la première fois de ma vie de la maison paternelle ? C'était tout simple en vérité. L'obscurité était tombée depuis longtemps dans ma chambre silencieuse d'enfant unique. Je m'ennuyais, j'étais triste dans mon coin, oublié, délaissé du monde entier. Pendant que les femmes s'absentaient de l'étage principal pour préparer le repas du soir, dans la cuisine au rez-de-chaussée, derrière le magasin, ma décision fut soudain prise. Poussé par la solitude et l'oisiveté je me levai sans bruit, je me glissai dans ma chemise de nuit en molleton blanc le long des couloirs sombres et glacés de la vieille demeure. Puis, jetant sur l'épaule la pèlerine de velours grenat munie d'un capuchon, qui me faisait ressembler, avec mes boucles blondes, à un frère cadet du Petit Chaperon rouge, j'entrouvris la porte d'entrée, lourdement grillagée, en faisant jouer pêne et verrous déjà poussés en prévision de la nuit. D'un bond je m'élançai dans la rue mal éclairée, aux pavés inégaux luisants de gel, affrontant rafales glacées et flocons tourbillonnants. Je courus ainsi tout seul jusqu'à la maison des Bohler, pendant que ma mère faisait ses comptes journaliers avec la domestique, et que mon père s'affairait entre les coupons d'étoffe, les boîtes de boutons ou de rubans étalés sur le comptoir de chêne, à la lueur bleuâtre du gaz qui sifflait dans son manchon. Me voyant surgir tout guilleret au haut de l'escalier tournant, dans ma pèlerine rouge parsemée

de neige, nos bons voisins ne s'étonnèrent pas outre mesure. Ils pensaient que j'avais été amené jusqu'à la porte du notariat par ma gouvernante Loula, qui s'était ainsi débarrassée de moi jusqu'à l'heure du dîner pour rejoindre son amoureux, Guillaume-le-tordu, derrière l'ancienne mairie, dans le Coin-aux-Porchers. Laissant le vent hurler dehors à travers la nuit hostile et froide, je m'assis sans mot dire sur mon siège habituel rehaussé par un oreiller, entre les bons jumeaux déjà barbouillés de farine. Puis j'enfonçai ma cuillère dans la portion de bouillie fumante, qui me fut aussitôt servie sur l'ordre de Madame Elisabeth. Surpris en pleine forfaiture, je fus un peu grondé, beaucoup embrassé, puis ramené en triomphe à la maison sur les bras de ma mère, étonné plutôt qu'effrayé par les réactions imprévisibles des adultes. Tout en réprouvant ma légèreté d'esprit, en me reprochant l'inquiétude dans laquelle je les avais plongés, ils admiraient mon audace, autant que la sérénité d'âme dont j'avais fait preuve en défiant les éléments déchaînés. Quels dangers n'aurais-je pas bravés vers deux ans pour m'asseoir avec les trois petits Bohler devant une écuelle pleine de bouillie de froment à la cannelle ?

Lorsque je fus un peu plus âgé, et maître enfin de mes mouvements, je devins l'habitué des enfants du notaire. Nous nous amusions tantôt dans la salle de séjour, tantôt dans une petite pièce située à l'arrière de la maison, ré-

servée à nos seuls jeux. En hiver, tout le monde se tenait dans la chambre d'habitation chauffée par un poêle de faïence blanche à gros boulons de cuivre, qui ronronnait dans son coin, bourré de bûches de sapin et de briquettes. La maison des Bohler était meublée de huches, de crédences, de rouets à longue chevelure de chanvre, de commodes rustiques en bois de chêne travaillé et ciré, d'armoires alsaciennes à double battant, de bahuts à vaisselle dressés dans les encoignures qui portaient des assiettes d'étain, des buires en vieil argent, des bougeoirs de cuivre de l'ancien temps. Dans le salon de musique au plafond orné de poutres apparentes, il y avait des instruments abandonnés, des mandolines, des guitares, une épinette désaccordée en bois peint du XVIII^e siècle. Au-dessus des portes, et tout le long des murs, les poteries alsaciennes aux couleurs vives alternaient avec des gravures, des copies de tableaux baroques, des paysages d'artistes locaux, tel Jacques Gachot dont j'admirai, enfant, une vue de l'église de Sessenheim avec son clocher bulbeux, derrière laquelle Goethe rencontra Frédérique, la fille du pasteur du village. A cinq heures, la mère de mes amis, que tout le monde nommait familièrement Bett'l, nous appelait aux quatre coins de la demeure pour le goûter. C'était un rite très important. On nous servait de grandes tasses de chocolat brûlant, avec des tartines au saucisson rose fumé – Medwurscht –, une exquise marmelade de baies

d'églantiers couleur de pourpre – Buttemüess –, des tranches de Kugelhopf, de Stroïsselküeche, ou de Ropfküeche. Toutes ces merveilles de la pâtisserie alsacienne sortaient des mains expertes de la maîtresse de maison. Puis, à la nuit tombante, nous restions assis sous la suspension à chaînes de cuivre, autour de la table ovale, à l'entendre raconter des histoires toujours renouvelées, – contes de fées, ou légendes de sorcières des châteaux forts des Vosges. Ses récits abondaient en visions d'outre-tombe, en apparitions de diables, en anecdotes insolites tirées de son enfance écoulée, loin de chez nous, dans le nord de la province. Autour de Bett'l on ne s'ennuyait jamais. Lorsque nous avions été sages pendant la semaine, ou bien à l'occasion d'une fête de famille, d'une invitation d'enfants en fin d'année, la dame du logis ajoutait à notre bonheur en projetant sur une nappe de lin blanche épinglée contre le mur de la salle de jeux les silhouettes raides et bariolées de la lanterne magique. L'instrument et les verres peints dataient du siècle dernier. Les personnages vacillaient légèrement sur l'écran quand le souffle de l'opératrice faisait bouger la flamme de la grosse bougie placée devant la lentille et les lames mobiles colorisées, au fond de la lanterne de fer noir qui lui venait de ses arrière-grands-parents. À certains moments, les figures prenaient vie, elles se mettaient à palpiter toutes seules sur le mur d'en face, les lignes distordues et les couleurs naïves qui se

confondaient sur les bords étaient animées soudain par le frémissement du mystère. Tout en nous montrant les images, Bett'l narrait en alsacien l'événement fabuleux qu'elles illustraient, nous rendant attentifs aux moindres détails de l'action. Ainsi, dans l'histoire de la chèvre et des sept petits chevreaux, elle nous désignait avec le bout d'un bâton la patte blanche que le loup osseux et noir glissait sous le battant de la porte, elle soulignait l'épaisseur de la langue rouge et des lunettes de la mère-grand dans le récit du Petit Chaperon rouge. Nous nous exclamions à notre tour ; ou bien nous restions silencieux, plongés dans nos pensées pendant les pauses nombreuses qui séparaient les apparitions, retenant notre souffle dans l'obscurité, soumis au charme de l'imaginaire, envahis aussi par la peur délicieuse que ces contes de nourrice mille fois vus et entendus réveillaient chaque fois dans notre âme enfantine.

Lorsque Marianne et Gaby jouaient à la maman avec leurs poupées, leur frère Philippe et moi étions promus bon gré mal gré à la dignité de pères des petites créatures aux cheveux de chanvre. Un jour, comme les deux sœurs avaient monté sous la table un salon de coiffure, je proposai avec le plus grand sérieux de couper les cheveux aux poupées. J'affirmai, sur la foi de mon âge et de mon savoir, en y croyant un peu moi-même, que la chevelure des poupées leur repousserait sûrement, comme fait celle des per-

sonnes ordinaires. Aussitôt dit, aussitôt fait. De pères de famille transformés en coiffeurs pour dames, Philippe et moi nous tondîmes les victimes jusqu'au ras du crâne, fait de toile jaune serin imprégnée de colle forte. D'abord tout se passa fort bien. Mais on peut imaginer les larmes et les cris des filles quand elles virent, au bout de quelques jours, les poupées demeurer tristes et chauves, en dépit de mes belles paroles. Alors, pour se venger de moi. Marianne et Gaby allèrent quérir au grenier, où il demeurerait caché par mesure de précaution, un livre d'images que je redoutais particulièrement. On y trouvait le portrait d'un nain sorcier, contrefait et bossu, aux yeux rouges et aux mains griffues, qui m'avait épouvanté depuis les jours de ma petite enfance. Il suffisait de s'approcher de moi avec ce livre ouvert à la page où grimaçait l'affreux nain sorcier – das Hexenzwerglein – pour que je m'enfuie en poussant des cris d'effroi. Marianne et Gaby ne se firent pas faute de me présenter le méchant nain lors des visites qui suivirent l'épisode des poupées tonsurées. Dès que surgissait le sinistre « Hexewesele » – comme je disais vers trois ou quatre ans, ne sachant pas encore articuler correctement tous les mots alsaciens –, je faisais demi-tour et je dégringolais à quatre pattes l'escalier en colimaçon du notariat. Ma fuite éperdue ne cessait qu'à mon retour chez nous : je reprenais mes esprits derrière une porte cochère bien verrouillée. C'est ainsi que les filles Bohler me firent expier

la calvitie de leurs poupées, en m'infligeant quelques déroutes honteuses devant le nain Hexewesele. Peu à peu elles se consolèrent du malheur arrivé aux poupées qui, devenues laides et maussades, perdirent leur faveur. Nous passâmes de nouveau de longues heures d'hiver à jouer aux parents ou au docteur, accroupis entre les pieds de la table dans la salle de séjour. Puis, le soir venu, nous nous penchions sur les exploits de *Max und Moritz*, dont les chats Mintz et Mauntz se dressaient tout alarmés sur leurs pattes de derrière pendant l'incendie involontaire de la maison paternelle causé par les deux garnements. Nous nous intéressions également aux méfaits du Struwwelpeter, ce sacripant griffu à la tête blonde et frisée de Gorgone germanique. Parfois nous colorions à l'aquarelle quelques illustrations des contes de Grimm ou de Perrault, sous la direction bénigne de tante Käthe. C'était une vieille institutrice de Cléebourg apparentée à la famille, savante philatéliste, qui venait passer l'hiver en villégiature à Bischwiller. Elle nous initiait à mille jeux instructifs de sa façon, et corrigeait patiemment nos devoirs d'orthographe.

Dès que je fus assez âgé pour bien me conduire en société, nos voisins m'invitèrent régulièrement aux célébrations de Noël. Le fait que j'étais un petit juif ne les gênait guère, faut-il penser. Pour eux Noël était avant tout une fête de l'imagination et du cœur, l'occasion de

faire régner dans la maison entourée de neige et de ténèbres cette clarté de la vie enfantine, cette féerie première où ils se retrouvaient tous grands et petits, et qui jouait un si grand rôle dans l'existence de cette merveilleuse famille. Je participai à leur joie, en acteur aussi bien qu'en témoin privilégié, car je fus initié aux secrets de la Noël comme un des enfants de la maison. Je dus à mes amis les heures les plus heureuses de mes premières années, celles qui furent pénétrées par le charme de la vie magique, tout entières livrées à la rêverie du paradis. Dans ces cérémonies envoûtantes se révélèrent à moi les mystères jumeaux de la nuit et de la lumière hivernales.

Pendant la quinzaine qui précédait la veillée de Noël, madame Sophie-Elisabeth, aidée par ses domestiques, se livrait aux préparatifs minutieux et interminables de la fête. Sans les soins qu'elle apportait aux détails du grand soir, la Nativité n'eût pas été célébrée dans l'atmosphère céleste à laquelle nous aspirions. Parfois, au milieu de la matinée, l'oreille collée à la porte de la chambre interdite, nous essayions, le cœur battant, de deviner ce qui se passait dans le sanctuaire, où se faisait un sacré remue-ménage. Tout, dans cette bizarre et attirante demeure, jusqu'à la disposition capricieuse des pièces, contribuait à créer une atmosphère fantasque, complice de nos désirs et de notre exaltation. Les Bohler vivaient dans une vieille bâtisse au toit pointu,

aux murs légèrement penchés et sinueux, aux planchers bosselés, reconstruite à la fin du XVII^e siècle, après les ravages de la guerre de Trente Ans. Elle était traversée de corridors tortueux et ornée, sous la toiture en pente abrupte, d'une galerie de bois vermoulu, protégée par des vitres irisées aux petits carreaux bombés, qui courait le long de l'étage donnant sur la cour intérieure. A cause du tassement des fondations, provoqué par le passage des siècles, les surfaces du logement étaient inégales. L'on montait ou l'on descendait une marche en allant d'une pièce à l'autre ; on trébuchait quelquefois sur un ais saillant, dans les recoins mal éclairés de l'appartement. Au cours des années, on avait ajouté une soupenette par ici, un réduit par-là, transformé les dépendances, agrandi le grenier. Des mansardes à la cave, c'était un vrai labyrinthe où les enfants aimaient s'égarer en jouant à colin-maillard, à cache-cache, aux gendarmes et aux voleurs. Une chambrette située à l'arrière de l'immeuble était tout à fait séparée du reste de l'appartement. On n'y accédait que par un escalier raide et sombre, qui montait droit de la cour à la galerie vitrée du premier étage. C'est dans cette pièce que se dressait l'arbre de Noël, un magnifique sapin des Vosges qui allait du plancher jusqu'aux poutres du plafond, noircies de fumée. Dans le premier quart de ce siècle, les sapins de Noël d'Alsace ne portaient pas encore d'ampoules électriques. Ils flambaient de l'éclat de dizaines de chan-

delles multicolores. Entre les lumières serpentaient des fils d'argent tressés, scintillaient des flocons de neige artificielle, se balançaient les pommes ou les boules de chocolat enveloppées de papier doré, qui alternaient avec les sphères en verre coloré. L'arbre était couronné d'une étoile éblouissante comme la comète qui brilla jadis sur Bethléem aux yeux des bergers étonnés. Madame Bohler, munie d'un pot de colle et d'un pinceau, armée de ciseaux d'acier, découpait de grands oiseaux dans les rames de papier bigarrées. Elle passait le plus clair de son temps dans ce lieu défendu à nos regards, à décorer le sapin, à préparer les nombreux cadeaux qu'elle enveloppait de rubans de soie rouge et verte. Sur chaque paquet d'étrennes elle collait une image sainte avec un poème de circonstance en lettres gothiques, tracées à l'encre de Chine. Que se passerait-il le soir de Noël ? Quels présents aurions-nous cette année ? Notre curiosité croissait d'instant en instant, nous ne parlions plus d'autre chose entre nous. Le secret bien gardé, les allées et venues des femmes, les confidences que les adultes se murmuraient à l'oreille, tout cela entretenait dans la maison une atmosphère de mystère, d'espérance et d'allégresse folles. Lorsqu'enfin le grand soir approchait, nous ne pouvions plus tenir en place !

J'avais près de quatre ans quand je fus admis la première fois à partager la magie d'une soirée de Noël chez nos

amis Bohler. C'était, je crois, à la fin de l'année 1924. La nuit était depuis longtemps tombée ; on me fit monter enfin du jardinet enneigé jusqu'au palier de l'appartement par l'escalier de service obscur, en compagnie des trois enfants. Nous nous assîmes côte à côte sur un petit banc placé contre la paroi de la galerie de bois sculptée. Nos têtes frisées atteignaient juste le niveau des fenêtres closes, aux fentes bourrées de chiffons de laine, qui protégeaient nos oreilles de la morsure du vent d'hiver. Nous attendîmes, le cœur palpitant, serrés l'un contre l'autre pour nous tenir chaud, remplis à la fois de crainte, d'impatience et de joie. Quelques minutes passèrent ainsi en silence, qui nous semblèrent sans fin. Tout à coup on entendit un lourd bruit de bottes, trapp, trapp, trapp, les pas d'un homme montant à notre gauche dans l'escalier noir où la bise de décembre tournait. Le bruit se rapprocha. Nous glissâmes vers l'escalier des regards apeurés. Cette fois-ci, c'était sérieux. Il y avait tout lieu de s'alarmer ! Ce qui venait lentement vers nous, dans les ténèbres du dehors, c'était le pas du terrible Hans Trapp. Chaque enfant connaît, dans l'étendue de la plaine d'Alsace, le redoutable père Fouettard qui accompagne, dans les foyers chrétiens, la venue du bon saint Nicolas ! Oui, avec saint Nicolas surgissait toujours à Bischwiller le méchant Hans Trapp, ce fléau qui visitait le domicile des pécheurs grands et petits. Il ressemblait en vérité à un ours de foire, envelop-

pé dans sa cape de gros drap sombre qui lui descendait jusqu'aux chevilles. Son visage à la barbe épineuse et noire, aux sourcils embroussaillés, barbouillé de suie comme celui d'un ramoneur, sortait tout droit de l'enfer. Son aspect était d'autant plus inquiétant qu'il portait sur l'épaule gauche un sac rempli de verges et d'orties pour fouetter les enfants désobéissants. Hans Trapp était une sorte de titan maléfique sorti des cauchemars du Moyen-âge alsacien : ce mauvais esprit revenait sur terre emmener les enfants coupables, qu'il enfouissait tout vifs dans son manteau noir avant le début de la Nativité, non sans les avoir rossés devant tout le monde, culottes baissées, pour donner l'exemple. Cette correction publique devait incliner les âmes à la pénitence, afin qu'elles pussent ensuite jouir en pleine innocence des plaisirs de la fête.

Émergeant lentement du trou sombre de l'escalier de bois qui grinçait sous son poids, la brute se dirigea sur nous en vociférant. Quand elle surgit enfin tout entière devant nos yeux, nous restâmes pétrifiés de terreur, et plus d'un mouilla son caleçon par excès d'émotion. Il nous glaça le sang en nous parlant d'une voix de basse irritée, à la fois rauque et tonnante, comme nous n'en avions jamais entendue auparavant. Hans Trapp demanda d'abord à chacun s'il était garçon ou fille, puis il enquêta sur notre conduite au courant de l'année écoulée. Quoique peu conscients du sens de la question – qu'est-ce

qu'une année, sinon l'éternité aux yeux d'un enfant de trois ou quatre ans ? – nous fûmes prêts à jurer que nous n'avions jamais commis la moindre incartade et que nous nous étions comportés comme de petits saints avec nos parents, les bonnes d'enfants, ou mademoiselle Gœbel, la gentille maîtresse de la « salle d'asile » locale. Nos assurances parurent convaincre le terrible géant : pendant que nous poussions un soupir de soulagement, il s'en alla en maugréant, frappant le plancher fendillé du talon de ses bottes. Enfin il disparut à l'autre extrémité de la galerie, qui débouchait sur la buanderie, traînant après lui sa besace remplie de martinets, de verges et d'orties. Quelques instants plus tard, alors que nous commencions à reprendre nos esprits, l'escalier se remit à craquer. Une autre forme étrange se dessina bientôt au haut des marches usées. Quoiqu'elle nous parût aussi d'essence surnaturelle, elle nous effraya beaucoup moins. Au lieu d'une sinistre huppelande noire, ce personnage-là portait un grand manteau d'écarlate. Son visage poupin aux yeux ronds, coupé par le froid, rayonnait de bienveillance. Il riait jusqu'aux oreilles dans sa barbe blanche qui lui descendait sur les chausses. Plongeant du haut du ciel dans la demeure des Bohler par le canal de la cheminée, saint Nicolas venait de remonter du cellier pour faire, lui aussi, le tour de la maison. Mais son sac débordait de jouets, de noix, de douceurs de toutes sortes, qu'il venait apporter aux enfants sages. Les primeurs, à cette

époque, étaient encore une grande rareté en Alsace, surtout chez nous à la campagne. Il sema à pleines poignées dattes, figues, oranges, raisins de Corinthe, pains d'épices ornés d'images pieuses, biscuits moulés en formes d'animaux – budderkritzle –, qui pleuvaient sur nos petits genoux serrés l'un contre l'autre. Tout le contenu de sa besace y passa. Quand elle fut vide, saint Nicolas, courant sur les traces de Hans Trapp, s'éclipsa malicieusement à l'autre bout de la galerie. Nous étions ravis de sa gentillesse, suivant de si près la colère du méchant Trapp. Mais ce n'était que le commencement de la fête. Brusquement la lampe à gaz de la cuisine s'éteignit. Nous fûmes plongés dans l'obscurité. A travers la double porte vitrée du couloir qui reliait l'office à la galerie où nous étions assis, une petite fée en tunique blanche, avec une couronne d'argent posée sur sa tête diaphane, vint à notre rencontre. Cet être gracieux au visage angélique, à la chevelure pailletée d'étoiles, portait un grand cierge qui éclairait seul la maison de ses lueurs rougeâtres et changeantes réfractées par les gros carreaux de verre coloré des portes. Il marchait d'un pas aérien, et l'on voyait trembler les ailes bleues repliées sur ses épaules. La venue du Christkindel – car c'était lui – fut accompagnée d'un tintement grêle de clochettes et d'un chant assourdi monté, on ne sait d'où, du fond de la demeure hivernale plongée dans le silence et la nuit. L'enfant Christ était entré par les vitres transparentes,

fleuries de givre, dans cette maison propre et chaude, enfin prête à l'accueillir ce soir entre ses murs. Ouvrant la porte de la cuisine, il s'approcha de nous, auréolé de lumière phosphorescente. Son allure se ralentit un instant : il nous sourit sans mot dire, et déjà sa silhouette frêle s'effaçait sans bruit parmi les ombres du corridor. Au même instant, étouffées par l'épaisse couche de neige qui couvrait les toits et les murailles de brique de la petite ville, les cloches de Noël se mirent à sonner à toute volée dans la nuit, remplissant de leur rumeur la campagne muette, partout étincelant aux alentours de Bischwiller sous le clair de lune d'hiver. Retenant notre haleine, nous étions saisis d'étonnement, transportés hors du monde.

Maintenant aussi il est minuit pour nous, qui veillons ce soir au cœur de Jérusalem. La ville respire en silence autour de nous sur les sept collines d'éternité, comme Bischwiller jadis, dans la neige de fin décembre. Pendant que je trace ces mots qui voudraient faire briller un reflet heureux de la vie d'autrefois, j'entends, à travers les croisées entrouvertes de ma maison de Rehavia, tinter à mes oreilles les cloches de Bethléem, si voisines et pourtant lointaines. Elles carillonnent leur frêle chant de Noël dans la nuit de Haute-Judée débordante d'étoiles glacées, pour un enfant juif qui est né là, un soir d'hiver, sous Hérode le Grand. Les hommes en ont gardé la mémoire,

comme s'il arrivait parmi eux à cette heure même, dans notre vieux monde depuis toujours perclus de gel, frappé de surdité dans l'âme.

Au moment précis où la silhouette blanche du Christkindel s'évanouit dans les ténèbres, la porte de la chambre interdite, qui se trouvait derrière notre dos, s'ouvrit d'un coup. Nous nous retournâmes en sursaut sur notre banc, battant des paupières, les yeux écarquillés, éblouis par le spectacle qui s'offrait à nos regards. Le sapin de Noël surgissait droit devant nous. Rutilant du feu de cent lumières, il nous envoyait l'éclat de ses fruits d'or, de ses boules de verre couleur de pourpre brillamment illuminées de l'intérieur, de ses branches d'un vert sombre courues de cheveux d'anges, qui sentaient bon la cire fondante et la résine fraîche mordue par la flamme. Au pied de l'arbre incandescent s'entassait une montagne de cadeaux enveloppés de papier de soie et ornés de rubans aux nœuds immenses. Le sapin vosgien, levant ses sept bras d'archange, emplissait de ses ramures aux longues aiguilles d'émeraude la moitié de la chambrette, qui paraissait incendiée par cette splendeur d'outre-monde. Le ciel étoilé lui-même était descendu ce soir sur la terre hivernale. Il scintillait de toute sa force, dans l'embrasement de l'arbre des montagnes au visage transfiguré de séraphin ! Jamais je n'avais vu surgir devant mes yeux un être créé d'une telle beauté. Sur un signe de madame

Bett'l, qui s'était jointe discrètement à nous, nous nous levâmes de nos sièges, sans trop oser nous approcher du brasier miraculeux. Alors la bonne fée du logis nous appela un à un et nous conduisit elle-même au pied du sapin de Noël. Entre-temps, nos parents, les amis, tous les domestiques de la maison, étaient venus grossir les rangs des invités. Bientôt chacun eut les bras chargés de présents. Nous nous plaçâmes devant l'arbre, à côté de la crèche pleine de santons et d'animaux en bois polychrome, doucement éclairée de chandelles, pour entonner en chœur les hymnes traditionnels de la Nativité en Alsace. Nous, les enfants, nous chantions la plupart des strophes en français ; mais nos aînés reprenaient les airs anciens en allemand, comme ils avaient accoutumé de faire dans leur jeunesse. *Stille Nacht, heilige Nacht, O Tannenbaum*, alternaient avec *Sainte nuit, Mon beau sapin*, dans cette étrange liturgie de Noël des bords du Rhin. Rien n'est jamais simple chez nous, même pas les cantiques de toujours, repris sous le sapin par les générations réunies dans sa pure lumière. À la fin de la cérémonie, tous les paquets ouverts, les cadeaux admirés et montrés à la ronde, l'arbre flamboyant longuement contemplé en silence, lorsque le sommeil déjà commençait à peser sur nos paupières plissées par la veille, nous avions le droit de venir souffler les chandelles. Nous les éteignions d'un coup, non sans nous être amusés en secret avec leurs mèches grésillantes

– au risque de mettre le feu, vers minuit, à toute la maison. Mais la tentation était irrésistible ! La palpitation de la flamme vive, offerte à nos yeux curieux, à nos doigts avides de toucher l'élément merveilleux où s'épanouissaient chaleur et lumière mêlées, nous initiait à la vie divine des créatures terrestres. Nous existions pour un instant, qui se voulait sans fin, dans l'intimité du Buisson Ardent.

Pour un peu, tentés par l'éclat excessif mais mortel de l'arbre angélique, nous aurions consumé, – avec tout ce Bischwiller engourdi, sombrant de nouveau dans la nuit d'hiver, – le monde des apparences familières, au sein duquel seulement pouvait surgir, et briller un temps, la lumière invisible du cœur. Ceux qui n'ont su garder vivante la lumière souterraine enfermée dans la coquille étroite du monde révélé, ne sont-ils pas désireux d'y mettre le feu et de l'anéantir d'un coup, comme les enfants jouant à minuit avec les chandelles mourantes du sapin de Noël, au fond de la bicoque ancienne faite de pans de bois et de torchis ? Dans un accès de diablerie, – malice espiègle, révolte, ou désespoir –, ils espèrent faire jaillir de la destruction du monde reçu l'étincelle de la grâce, qui de nouveau se dérobe à leurs mains vides, à leurs yeux envahis de ténèbre. Ainsi les hommes changent-ils en une fournaise dévoratrice d'univers la mince lueur du salut, quand ils ne peuvent la faire scintiller plus longtemps contre les poutrelles de

chêne ciré du plafond, qui seul protège du froid et de la nuit un humble foyer humain.

Les veilles de Noël passées au logis de mes amis ont conservé, dans mon esprit, ce bel éclat de paradis. Par délicatesse, plus tard, quand j'eus dépassé dix ans, je ne fus plus invité aux cérémonies domestiques qui précèdent la Nativité. En effet, l'aspect catholique de la fête s'était affirmé à mesure que les enfants Bohler grandissaient. J'aurais été obligé de me tenir à l'écart des célébrations pieuses, changé en simple spectateur, au lieu de participer pleinement, comme dans notre petite enfance, à la sorcellerie toute-puissante de cette nuit. Désormais, les soirs de Noël, nos voisins se contentèrent de faire déposer à notre porte une corbeille remplie de pommes reinettes, de noix et d'oranges, avec un beau livre relié aux tranches dorées, comme ces *Légendes d'Alsace* de Gévin-Cassal, illustrées par Robida, que j'ai sauvées du désastre de 1940, puis emportées dans mes bagages de pèlerin à travers l'ancien et le Nouveau Monde, jusqu'à Jérusalem. Au fond du panier se cachait un pâté de foie gras truffé en croûte, enfoui dans sa terrine de faïence brune et blanche, que la bonne Elisabeth avait confectionné de ses propres mains pour notre souper de réveillon. Les étrennes des Bohler étaient toujours couvertes d'une branche de sapin ornée de fils d'argent, d'une étoile d'or, et de trois chandelles rouges. Les flocons de neige

qui tombaient dans le vaste panier à l'anse d'osier luisante, accroché au bras de la servante pendant sa course nocturne, glissaient entre les aiguilles diamantées et s'égouttaient doucement sur les fruits. Ainsi nous participions encore de loin à la grande fête de l'enfance. Cette corbeille d'un soir d'hiver n'est-elle pas devenue pour moi celle de la mémoire ? Il me suffit d'entendre prononcer le mot de Noël pour que monte en moi, comme une émanation des premiers temps, l'odeur fraîche de la branche de sapin couchée sur le panier de reinettes de notre chère Bett'l, toute trempée encore par les larmes de la neige fondante.

« Vos souvenirs vous ont trahi sur un point, me dit Antoine en souriant, après avoir vaillamment supporté ce long récit. Vous confondez l'ordre des faits lointains que vous évoquez. Saint Nicolas n'apparaît jamais le Soir de Noël. Sa fête se célèbre au début de décembre : c'est à ce moment-là seulement qu'il passe auprès des petits en distribuant des figues et des noix, trois longues semaines avant la visite de Hans Trapp et du Christkindel ». Le calendrier donne sans doute raison à notre ami. Et pourtant, revivant au cours de cette nuit d'hiver en Judée ma première veillée de Noël dans l'Alsace d'autrefois, c'est ensemble que je vois reparaitre le méchant Trapp, le bon saint et l'enfant du miracle, surgis tout neufs de la nuit, dans la lanterne magique de ma rêverie. Celle-ci m'a-t-

elle joué un tour de sa façon ? Mais si son travail souterrain a effectué cette fusion des temps et des actes, rappelant simultanément en moi ce qui fut séparé par les heures creuses de l'attente, c'est ainsi qu'il me faut porter au jour ce qui s'est unifié d'abord dans les couches profondes de l'oubli. Par-delà la dispersion des choses vécues, la reminiscence suscite en nous l'ordre intime et l'essence véridique des événements, tels qu'ils s'offrirent à la pensée du cœur. En dépit du calendrier des saints, le dernier mot est resté à la vérité intérieure de l'expérience, à la vie cachée de l'âme enfantine qui sait restaurer, en l'imaginant, la réalité simple du commencement, retrouver le chemin vers le lieu premier où tout coïnciderait, à travers l'émiettement banal des gestes et des jours. Ainsi alternent dans l'espace ductile de notre conscience les illuminations et les assombrissements qui ponctuent de leur éclat, ou éteignent dans un avant-monde obscur, le cours entier de cette existence.

Depuis toujours les huit langues de feu du candélabre de Hanouca se mirent dans l'iris pourpre de l'antique bassine de cuivre, au fond de la maison natale ensevelie sous la neige, quand meurt le reflet de l'armoire de chêne sous la braise du crépuscule d'hiver.

Longtemps après le jour, les pépites de charbon rougeoient derrière les lamelles de mica fendillées du grand poêle de faïence où l'on met à rôtir

les noix ; et les pelures de reinettes jetées sur la bordure de fonte brûlante se tordent sous la morsure invisible, embaumant la chambrette de leur encens fruité qui distille l'âme pensive de l'automne.

Entre les murs bas dégradés par la pluie des siècles, les cierges des deux cimetières chrétiens ondulent lentement au vent, dans le brouillard jaune de la Toussaint, étouffés à la nuit tombante par les papillons de givre ou les bouquets de chrysanthèmes fanés.

Chaque année en janvier, pour rappeler l'instant de la mort du père, le lumignon qui flotte sur la veilleuse funèbre vacille toute la nuit au milieu du guéridon à la plaque de marbre fendue, faisant mouvoir des blocs d'air vitreux dans la pièce d'apparat noire et muette, où l'espace glacé s'épaissit.

À dix ans, couché sur la paille et les sacs de pommes de terre déchirés, je fais l'école buissonnière dans la cave humide de la maison de mon aïeul, enroulé dans ma grosse pèlerine bleue, un passe-montagne tiré sur le visage jusqu'au bas du menton, qui me rend pareil à un chevalier engoncé dans son heaume. La cave est dallée de plaques de grès moisies, sous lesquelles clapotent les eaux ténébreuses d'un étang souterrain. Je réchauffe mes doigts à la lueur de la flamme étroite qui nage sur la couche d'huile de noix, versée dans un vieux litre d'étain à l'éclat terne et gris,

dont le ventre bosselé porte le poinçon d'un artisan de l'autre siècle.

Douce petite étoile enfouie dans le cellier ancestral, m'apportais-tu la prescience du rêve qui allait me hanter tant d'années, quand la grande guerre m'eut jeté sur les routes sans retour de l'exil ? Une tempête de fer et de feu avait passé sur le monde, laissant derrière elle un amoncellement de ruines habitées par la détresse. Cette nuit-là, j'étais rentré dans la patrie de mon enfance. Mais de la haute cathédrale de grès rose ne subsistaient que les décombres béants sur un abîme. À tâtons dans le noir, en soupirant et en pleurant, j'errai entre les nobles murs écroulés. En vain je cherchai des yeux la flèche unique qui s'envolait jadis dans le ciel, la triple nef, le chœur aux piliers massifs où vivait et chantait depuis des siècles l'haleine humaine de ma terre. La tour était abattue, je me mouvais lentement autour des colonnes brisées, avançant à peine entre les débris entassés des voûtes, effleurant de la main les assises du vaisseau de pierre éventré, me fauflant sous des arches lézardées, ouvertes dans le vide, comme à travers un labyrinthe effondré sur des tombeaux. Ivre de tristesse, accablé par la perte du monde, je m'égarai longtemps parmi les restes de l'existence niée. Soudain, attiré par un mince rayon de clarté qui filtrait entre des amas de moellons descellés, appelé peut-être par l'écho d'un chant vague et lointain, je découvris l'entrée secrète oubliée depuis longtemps, je m'enga-

geai dans l'étroit passage qui s'offrait à mes pas. Descendant quelques marches de porphyre usées, je me trouvai dans une crypte géante, très basse, taillée, me semblait-il, dans l'épaisseur de la roche originelle. Toute bruissante de murmures, elle était remplie de monde ; une foule d'hommes et de femmes vêtus d'habits de teinte foncée s'y pressaient dans la pénombre, qui portaient chacun, à la place du cœur, une petite étoile luisante. Dans le froid et la brume, au fond de la crypte aux murailles léchées de lueurs cuivrées, scintillait un buisson de lumières mouvantes qui paraissaient glisser à travers les plaintes discrètes des orants. Ces courtes flammes remplissaient la voûte proche, presque oppressante, de la nef souterraine, d'une clarté douce et profonde, pleine de consolation pour mon esprit épuisé de quêter un jour évanoui, à travers tant de nuit qui ne recouvrait que des ruines. La foule autour de moi était-elle composée de vivants ou de spectres ? Au-dessus de la gerbe vacillante des étoiles funéraires, un chandelier d'or à sept branches flamboyait devant le chœur sombre de la grotte, comme un sapin allumé par l'orage dans le réduit obscur de la forêt.

Ainsi le bélier arraché au buisson rayonne sans trêve sur le bûcher du mont Moriah ; les prunelles d'Abraham deviennent immenses et noires devant les cornes torses de la lumière. Bélier de l'origine, tu te cabrais vivant dans le refuge dernier de mon âme, buisson de

foudre bondissant tout armé hors de la cathédrale détruite de l'enfance !

Sur un pan de colline déserte dans la Haute-Judée, le feu de camp vespéral agonise dans sa coque de pierre, au creux du rocher taraudé d'yeux obscurs comme le crâne du temps. Quel est le mystère de ce feu qui toujours recommence en moi, pourquoi le jaillement éternel de la flamme jusqu'à la rupture soudaine, l'irruption de la nuit, l'effondrement royal au milieu d'une forêt de cendres ? Mais d'abord, dans un éclair, s'étreignent nos deux corps nus, toisons emmêlées et ardentes, comme ces grands sarments en feu tout enchevêtrés qui éclatent sur la plage d'Ashqelon à la nuit tombante, quand le vent d'Egypte se lève sur la mer pour attiser le lit de braises qui rougeoit dans le sable.

La même sourde et patiente lueur émane du toit de la grange incendiée par un coucher de soleil en septembre, dans la ferme de la Bleich, parmi les fleuves sombres des roseaux et des saules rhénans, au fond de la Prairie-Haute où les moutons s'essaient comme une traînée de pierres blanches, sous les maigres bouleaux recourbés vers leurs racines. Ils murmurent à mon oreille, dorant leurs feuilles convulsées d'angoisse à l'approche de la fin, face au château de tuiles exalté par l'éclat sous-marin du soir : « Apprends, comme nous, à t'incliner pour vieillir et disparaître ».

Que me veulent-ils donc, tous ceux-là, qui me disent : Monsieur, en voyant ma chevelure grisonner comme l'écorce des bouleaux en décembre, quand je sens battre, sous ma toison de nuages et d'écume, un cœur de quinze ans qui s'appelle Claude ? Du plus loin qu'il m'en souviennne, mes embrassements fragiles n'en forment qu'un seul, ils se rencontrent dans ce cœur de feu sombre, dont les lueurs changeantes ont fait jaillir ensemble, puis s'enfuir dans la nuit d'hiver en Judée, la fantastique silhouette de Hans Trapp, la panse bénigne de saint Nicolas et la couronne scintillante de l'enfant de Noël, telles qu'elles m'apparurent jadis, dans la galerie de bois, au haut de l'escalier du jardin, tout au fond de la maison de nos voisins, à peine frôlée par les ailes bleues d'un papillon de gaz.

De nouveau je conjure Bischwiller tassé sous la neige. Les nuées de corbeaux affamés s'engouffrent entre les cheminées mortes, dans la brume violette du soir. Murmures étranges au fond des ruelles raidies par le froid. Les maisons, les arrière-cours, les impasses, les créatures vivantes et les choses se recroquevillent sur elles-mêmes, font le gros dos sous le givre et la fumée gluante. La désolation s'y intimise. Elle se transfigure en bonté au fond des bicoques mornes, autour des petits poêles de fonte lézardée, rougis par la braise des briquettes.

À Cambridge, près de Harvard Square,

il y avait un très vieux cimetière puritain dont les stèles entouraient, comme les vagues d'un océan pétrifié, la nef de bois grise d'une église calviniste échouée sur cette banquise polaire. C'était un cimetière au gazon ras, pauvre, rongé, plaqué de neige noircie, changée en croûtes sales, qui soutenait les pierres tombales arrondies, petites et propres, aux noms à demi effacés par le lichen, gravés en lettres penchées, maigres et sèches, dans le granit rugueux de l'avant-dernier siècle. Ici la désolation était nue, la présence humaine aplatie, l'existence défunte ouverte au vent d'hiver, sans abri ni recours. Les trolleys fondaient en grondant sur la chaussée, à côté des tombes inutilement ébranlées à leur passage incessant, dans la clarté aveugle de décembre, protégées de l'irruption mécanique des survivants par une infime barrière de bois soigneusement repeinte en blanc. L'intimité restait impossible, même en ce non-lieu dernier, dans le recueillement abstrait de la mort.

À travers les heures de sable et de cendres, que de lumières, d'ombres, de présences colorées qui paraissent et disparaissent ! Comment retenir tout cela, et comment le transmettre ? Rien ne vaut la parole qui s'érige, s'élance, se reprend sans fatigue, étalon chevauchant sans fin dans l'innocence pourpre de l'amour, lame brassant la mer en profondeur jusqu'à l'éclatement de l'étreinte, puissance du désir

qui rebondit en jaillissant vers le glorieux épuisement ! La métaphore de l'Eros, c'est le livre qui déferle sans limites, le grand chant soutenu à travers une nuit entière de vigile par le regard dilaté sur la page recommençante, brûlé de fatigue et d'assouvissement.

Cyclamens, anémones rouges, ceps gonflant sous les pins, amandiers en fleur comme torches du paradis flamboyant au vent de janvier dans les collines de Judée, tout est déjà rejeté dans le grand silence blanc d'avant et d'après ma présence. Et pourtant, certaines choses peuvent être saisies au vol, portées vers toi sur les ailes de papillon du langage. Dans cette veillée de Noël chez les Bohler, une seule chose importait vraiment, qui compte pour moi après un demi-siècle d'errance : le flamboiement de l'arbre, le même feu qui m'embrase encore maintenant, parfois, la nuit. À l'illumination du dehors ne cesse de répondre, libre et différenciée, – initiale elle aussi, à la manière lente, infiniment patiente des amants – la lumière engendrante qui tombe sur les figures du rêve, du plaisir charnel et de la mémoire.

Ce ne sont pas mes souvenirs que je cherche, ni les choses en soi que je dis, mais l'émergence depuis longtemps poursuivie d'un commencement lumineux en moi, qui se propage comme il veut à travers la sphère trouble du visible. Un Buisson Ardent, voilà le trésor que je dois exhumer – par quelle

poussée obscure de mon esprit ? – du tas de décombres de la mémoire. Pour moi il existe un sapin de Noël qui flambe dans tous les décembres, s'arrache aux lieux innombrables où je suis présent à l'espace. Figure surgissante de l'être ignoré en moi, devenu conscience lumineuse face au monde qui resplendit alors sous mon regard. L'attente, la vision jubilante, la perte et le deuil de cette incandescence trop vite éteinte, voilà le contenu de ma quête à travers les vagues pétrifiantes du temps. Au long des années, jusqu'à aujourd'hui, je n'ai rien fait d'autre que guetter, saluer, pleurer la colonne mouvante de la lumière. Ô douce chaleur de l'illumination première, fête et science d'un jour unique qui embrasse à la fois l'arbre étoilé du dehors et la racine de phosphore mystérieusement ramifiée au plus noir de moi-même ! Je suis et je connais un feu parallèle à mon temps de vie patiemment écoulé dans la fluctuante pénombre. L'épreuve en moi de l'existence ne s'est pas profilée sur un plan de ténèbres absolues. Projetée vers un écran irradiant, mon expérience intérieure s'est dessinée presque tout entière contre un fond de soleil sous la mer. L'épaisseur océanique de ma durée a été balayée de fulgurations fugitives et incertaines, parcourue par des bras de lumière lointaine, éclairée par les subites montées d'une lave viscérale. Sous la masse obscure et vaguante des eaux, l'origine rayonnait encore comme la bouche d'un volcan qui n'a jamais oublié la pourpre intense

de l'éruption. En dépit des éclipses, des retombées de flamme, des longs égarements dans un marécage de cendres, la confiance a été maintenue, et sauvegardée la joie qui m'enracine encore dans l'être opaque du monde.

Ce qui se trouve à l'ouverture de la vie est plus fort que les écarts dont ensuite elle se comble, les distances qu'elle semble s'imposer pour mourir. De là vient en nous l'élan de la fidélité, c'est vers là qu'elle pointe – afin qu'on ne renie pas le commencement lumineux. Mais qui le sait, qui s'en soucie ? Le chemin oublieux du mépris de soi et des autres paraît tellement plus fréquenté... Nous autres, nous voyageons en toute petite compagnie. Suffisante, faut-il croire, pour ne pas demeurer en souffrance, seul et de trop, cloué sur place. Toujours une splendeur germe et ressuscite, éclairant par en dessous la totalité vivante de mon âme à chaque heure véridique de son règne. Hier, aujourd'hui, demain sans doute encore, une luminescence venue de la base de mon être traverse, au moindre éveil de ma conscience qui se saisit en voyant l'aurore grandir sur les monts de Judée, la somme achevée et déjà à refaire de mon existence.

Cette clarté fondatrice, qui illumine à partir du tréfonds les figures et les incidents de mon voyage humain, je me sens porté par un instinct qui ne trompe point à la réfléchir aussitôt dans mes actes et mes paroles fragiles.

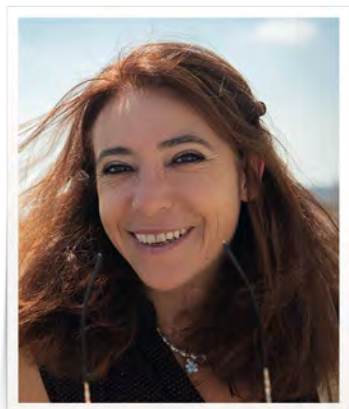
L'œil, le sexe et la voix l'accomplissent en même temps dans la pensée, dans l'œuvre d'amour, dans le poème circonscrit. Par eux se transmet un savoir opératoire tiré de ma fibre la plus secrète. Le sens très simple de cette conversion peut se lire, si vraiment tu en as le souci, au cœur net de ma formule. Une science pratique de la manifestation sort du laboratoire primitif de ma conscience. À travers les ruptures surmontées, retournant esprit et corps par la parole qui donne forme et qui libère, un nouveau commencement s'accomplit, sciemment cette fois-ci, – le commencement authentique de ta personne, – retour librement consenti vers la substance transfigurée. Pour toi aussi, mon œil découvreur du feu est devenu source de la vérité guérissante : âme lavée de toute culpabilité, ressoudée par le fond, soustraite enfin au mépris de toi-même, tu t'es récupérée, en même temps que le monde, au niveau vierge de l'origine, réalisant pour la première fois en toi l'inceste heureux qui rend possible ton mariage avec les créatures figurées de l'espace, suivant le tourbillon mesuré des oiseaux du matin.

Jérusalem, 1970.

CHAPITRE

7

REPÈRES BIOGRAPHIQUES



Par Daniella Pinkstein

Claude Vigée, né en 1921 à Bischwiller, en Alsace, aurait fêté la traversée de tout un siècle, s'il ne s'était éloigné à trois mois, seulement, de ces cent ans.

Claude André Strauss est né le 3 janvier 1921 à Bischwiller en Alsace. Héritier du côté de sa famille paternelle des Lévites, il appartient à une famille enracinée en Alsace depuis plusieurs siècles. Il parle dans son enfance le dialecte bas-alémanique, qui sera tout au long de sa vie comme la mise en perspective de toutes les langues apprises adulte. « *Deux fois juif, et doublement alsacien* », disait-il souvent ! Ses parents se séparent en 1935. Le 19 octobre 1940, la tragédie des juifs de bientôt toute l'Europe l'effare dans

sa prime horreur, devant cette Une de *Paris-Match* qu'il découvre avec le titre cinglant « Le statut des juifs ». C'était un jour d'automne presque comme un autre, sur le chemin de son université alors qu'il entrait en troisième année de médecine. « *Jamais je n'ai oublié, jamais je n'oublierai cet instant-là. Il a achevé de diviser ma vie en deux temps irréconciliables : celui de la confiance, celui du doute et de l'abandon* ».

Rejoignant la ville de Toulouse, il s'engage alors dans la résistance juive, et c'est dans cette nuit qu'il apprend à « être », et à être vivant. Il suit les cours clandestins de Paul Roitman qui n'est pas encore rabbin et qui a créé un cercle d'études à contre-cou-

rant du monde. Il choisit de prendre dès lors pour patronyme « Haï Any », « Vie j'ai », inspiré de l'un des versets d'Isaïe.

Paul Roitman est arrêté en 1942, in extremis Claude, désormais Vigée, parvient à s'exiler vers les États-Unis.

« Apprends d'un seul instant le sens de tout exil : Dans ton cœur ravagé d'extrême solitude. Il fait poindre l'amour comme au matin du monde ».

Il y soutiendra sa thèse sur la poésie. Celui qui avait voulu être médecin soigne désormais le Temps et les Hommes par l'esprit qui habite le langage. Il épouse Evy en 1947 et soutient son doctorat sur le démonique chez Goethe. Il devient alors professeur de Littérature française et comparée à l'Université Brandeis jusqu'en 1960. Sur cette terre qu'il dit sans but, il invite dans le cadre de lectures universitaires certains des plus grands poètes américains, William Carlos William, Robert Lowell, Robert Frost, Elizabeth Bishop, ou sollicite des poètes français comme Henri Thomas, Pierre Emmanuel, Alain Bosquet, Yves Bonnefoy, entre autres. Il fait aussi la connaissance de Saint-John Perse. En 1957, toujours des États-Unis, il adresse à Albert Camus le manuscrit de *L'Été Indien*, qu'il accepte de publier dès sa lecture.

C'est à la veille de Kippour qu'il dé-

barque, un jour pas comme les autres, le 30 septembre 1960, au port de Haïfa. Sur cette terre fertile de « futurs inépuisables », lui a été proposé un poste d'enseignant à l'Université Hébraïque de Jérusalem, au département de Littérature comparée que Léa Goldberg avait initié. D'une inspiration prodigue, il écrira un livre par an, de poésies, d'essais, de récits autobiographiques, dont ses célèbres *judans*. Il ne cessa parallèlement de développer ses connaissances du judaïsme et de ses textes. Admirateur de Manitou, Léon Askénazi, il suivit son enseignement – enseignement qui donna naissance à des essais à caractère exégétiques, – véritables œuvres prophétiques. Mais il fut également un proche de Gershom Sholem, avec qui, au fil des conversations, il put approfondir son intérêt pour la kabbale ; il fut aussi l'ami, parmi d'autres, de Martin Buber, d'André Neher, d'André Chouraqui, d'Henri Atlan, de Stéphane Mosès, de ce monde-là, qui constitue aujourd'hui notre indispensable monde d'ici.

En 1984, alors que commence en Israël la guerre du Liban, Claude Vigée, dans ce monde une fois encore plongé dans la violence, écrit *Les Orties noires* en langue alsacienne, puis *Le feu d'une nuit d'hiver*. Sa vision ne cesse d'osciller entre le grand et le petit, l'ici et l'infini, entre l'enfance et la pérennité miraculeuse de son histoire juive. Il publie en 1999 *Vision et silence dans*

92. Claude Vigée, *Dans le silence de l'Aleph*, Albin Michel, 1992, Avant-propos, P. 12.

la poétique juive, puis Dans le silence de l'Aleph qui invite l'homme à invoquer son essence divine.

Si mes poèmes, mes récits, mes témoignages vont servir à quelque chose, n'est-ce pas à nous frayer un sentier vers le lieu de la confiance première ? Et puis à forer, par un rebondissement inouï, l'autre chemin, contraire mais parallèle ; un chemin qui serait le frère jumeau du premier. Celui de l'ouverture au temps et à l'espace habités de ce monde, au sein duquel nous nous enfonçons comme un fleuve s'écoule vers l'océan, en y répandant au passage la semence de ses grandes eaux qui étincellent dans le soir montant, et fécondent librement le ventre de la terre.

*« Qu'est-ce donc que la poésie ? Un feu de camp abandonné
qui fume longuement dans la nuit d'été
sur la montagne déserte*

*Retrait du monde et de moi-même,
souvent je l'ai entendu germer
dans la pierraille de la montagne,
le grondement muet dont naîtra le tonnerre⁹² ».*

A partir de 2001, contraint par la terrible maladie de son épouse, il rejoint Paris qu'il ne quittera en fait plus, jusqu'à sa mort, ce 2 octobre 2020.

Claude Vigée est l'un des plus grands poètes français, l'un des derniers grands poètes européens, de cette

Europe de jadis, et certainement l'un des poètes juifs les plus inédits. Ses œuvres, pléthoriques, plus d'une cinquantaine d'ouvrages, couvrent un spectre de pensée incommensurable.

Trop vite classé parmi les poètes « juifs » ou « alsaciens », il ne fut jamais justement estimé pour ce qu'il avait apporté de considérable à la poésie, au langage, à la pensée occidentale, à l'essence du judaïsme, et *last but not least*, à une réflexion incomparable sur l'humanité de demain.

Claude Vigée parlait sept langues, apprises comme l'on chemine du rêve de l'enfant au destin de l'adulte ; il fut non seulement influencé par d'immenses poètes, mais il en fut aussi pour certains le traducteur, Rainer Maria Rilke, Yvan Goll, T.S Eliot, Shirley Kaufman⁹³, David Rokéah⁹⁴.

S'il faut rendre hommage à tous ceux, poètes, chercheurs, penseurs, écrivains qui ont soutenu son œuvre depuis le Colloque de Cerisy en 1988, l'urgence de sa parole demeure cependant chaque jour plus pressante face à ce monde qui, comme il le craignait, se disloque.

Car sa voix, sa force, son interprétation tombent à point nommé dans cette lutte, contre l'Ange ou l'homme, pour trouver encore l'énergie de l'avenir.

⁹³. Shirley Kaufman, née à Seattle, USA, en 1923. Poète et traductrice. Réside en Israël à partir de 1973 jusqu'à son décès en 2016.

⁹⁴. David Rokéah (1916-1985) est né à Lvov, appelé jadis Lemberg, ce lieu qui vit naître tant d'esprits éclairés, et qui s'effaça de la carte du monde. David Rokéah, qui immigra en 1934 en Israël, écrivit d'abord en Yiddish, ce n'est qu'à partir de 1939 que ses recueils ne seront plus qu'en hébreu.

BIBLIOGRAPHIE

La Lutte avec l'ange, Paris, Les Lettres, 1950. Nouvelle édition complète, Paris, L'Harmattan, 2005.

Avent, Paris, Les Lettres, 1951.

Aurore Souterraine, Paris, Seghers, 1952.

La Corne du Grand Pardon, Paris, Seghers, 1954.

L'Été indien (poèmes, suivis du Journal de l'Été indien). Paris, Gallimard, 1957.

Les Artistes de la Faim, essais critiques, Paris, Calmann-Lévy, 1960.

Révolte et louanges, Paris, Corti, 1962.

Canaan d'Exil, Paris, Seghers, 1962.

Moisson de Canaan, Paris, Flammarion, 1967.

Le soleil sous la mer, Paris, Flammarion, 1972.

Délivrance du souffle, Paris, Flammarion, 1977.

Du bec à l'oreille, Strasbourg, Éditions

de la Nuée-Bleue, 1977.

L'art et le démonique, Paris, Flammarion, 1978.

L'extase et l'errance, Paris, Grasset, 1982.

Pâque de la parole, Paris, Flammarion, 1983.

Le Parfum et la cendre, Paris, Grasset, 1984.

Les Orties noires, Paris, Flammarion, 1984.

Vivre à Jérusalem : Une voix dans le défilé. Chronique : 1960-1985, En collaboration avec Luc Balbont. Paris, Nouvelle Cité, 1985.

Heimat des Hauches, Baden-Baden, Elster, 1985.

La Manne et la Rosée (essai), Paris, Desclée de Brouwer, 1986.

La Faille du regard, Paris, Flammarion, 1987.

Wénderôwefir, Strasbourg, Association Jean-Baptiste Weckerlin, 1988.

La Manna e la rugiada, Rome, Borla, 1988.

Le Feu d'une nuit d'hiver : Chantefable, Paris, Flammarion, 1989.

Aux sources de la littérature moderne : 1. Les Artistes de la faim : Essais, Bourg-en-Bresse, Philippe Nadal, 1989.

Leben in Jerusalem, Baden-Baden, Elsevier Verlag, 1990.

Dans le Silence de l'Aleph : Écriture et Révélation, Paris, Albin Michel, Spiritualités vivantes, 1992.

Apprendre la nuit, Paris, Arfuyen, 1991.

L'Héritage du feu, Paris, Mame, 1992.

Selected Poems, traduits par Anthony Rudolf, Londres, Menard-King's College Press, 1992.

Claude Vigée, Victor Malka, *Le Puits d'eaux vives : Entretiens sur les Cinq Rouleaux de la Bible*, Paris, Albin Michel, 1993.

Un Panier de houblon, Tome 1, Paris, J.-C. Lattès, 1994.

Un Panier de houblon, Tome 2, *L'Arrachement*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1995.

Aux Portes du labyrinthe, Paris, Flammarion, 1996.

La Maison des vivants : Images retrouvées, Strasbourg, La Nuée bleue, 1996.

Treize inconnus de la Bible (avec Victor Malka), Paris, Albin Michel, 1996.

Bischwiller oder Der grosse Lebold, jüdische Komödie, Berlin, Verlag das Arsenal, 1998.

Le Grenier magique, Album (en collaboration avec Alfred Dott), Bischwiller, Graph, 1998.

La Lucarne aux étoiles : Dix cahiers de Jérusalem (1967-1997), Paris, Éditions du Cerf, 1998.

Vision et silence dans la poétique juive, Paris, L'Harmattan, 1999.

Les Orties noires, Nouvelle édition bilingue, préfacée et commentée par Frédéric Hartweg, Postface de Heidi Traendlin, Strasbourg, Oberlin, 2000.

Journal de l'été indien : Il n'y a pas de temps profane, Paris, Parole et Silence, 2000.

Le Passage du vivant, Paris, Parole et Silence, 2001.

La Lune d'hiver. Paris, Honoré Champion, 2002, Première édition, Flammarion, 1970.

Dans le Creuset du vent, Paris, Parole et Silence, 2003.

Danser vers l'abîme, Paris, Parole et Silence, 2004.

Être poète pour que vivent les hommes. Choix d'essais et d'entretiens 1950-2005, Paris, Parole et Silence, 2006.

Les Portes éclairées de la nuit, En collaboration avec Sylvie Parizet, Paris, Éditions du Cerf, 2006.

Pentecôte à Bethléem. Choix d'essais, 1960-1987, Paris, Parole et Silence, 2006.

Claude Vigée et Yvon Le Men, *Toute vie finit dans la nuit*, entretiens, Paris, Parole et Silence, 2007.

La nostalgie du père. Nouveaux essais, entretiens et poèmes, 2000-2007. Paris, Parole et Silence, 2007.

Chants de l'absence / Songs of absence. Edition bilingue. Poèmes traduits en anglais par Anthony Rudolf. Londres/Paris, The Menard Press/Temporel, 2007.

Lièweschprooch, Poésies et proses en dialecte alsacien, Bischwiller, Uffem Hääseschprung éditeurs, 2008.

Mon heure sur la terre, Paris, Galaade, 2008.

Mélancolie solaire, Paris, Orizons, 2008.

Le fin murmure de la lumière, Paris, Parole et Silence, 2009.

Ce qui demeure : Le témoignage d'Adrien Finck, Strasbourg, Editons de la Revue alsacienne de littérature, 2009.

L'extase et l'errance (réédition), Paris, Orizons, 2009.

La double voix, Paris, Parole et Silence, 2010.

Les Sentiers de velours sous les pas de la nuit, Cahier de *Peut-être* n° 1, Chalifert, Association des Amis de l'œuvre de Claude Vigée, 2010.

Rêver d'écrire le temps : De la forme à l'informe, Paris, Orizons, 2011.

L'homme naît grâce au cri, Poèmes choisis (1950-2012). Paris, Seuil, 2013.

Heimat des Hauches : Gedichte und Gespräche (1985). Zürich, Elster Verlag, 2017.

Jusqu'à l'aube future. Poésies complètes (1950-2015). *Peut-être*, n° 9, janvier 2018.

Le sentier du futur, qui mène à l'origine. Cahier de *Peut-être*, n° 5. Chalifert, Association des Amis de l'œuvre de Claude Vigée, 2018.

Pourquoi faut-il ? (2017) et *Perce-Neige*, poèmes de jeunesse (1936-1940). *Peut-*

être n° 10, janvier 2019, pp. 115-141.

Traductions :

Cinquante poèmes de R.M. Rilke, Paris, Les Lettres, 1953 ; « Jeunes Amis du Livre », 1957.

Mon printemps viendra, poèmes de Daniel Seter, adaptés par Claude Vigée, Paris, Seghers, 1965.

Les Yeux dans le rocher, poèmes de David Rokéah, traduits de l'hébreu par Claude Vigée, Paris, Corti, 1968.

L'Herbe du songe, poèmes d'Yvan Goll, traduits de l'allemand par Claude Vigée, Paris, Caractères, 1971 ; Arfuyen, 1988.

Le Vent du retour, poèmes de R.M. Rilke, Paris, Arfuyen, 1989, Nouvelle édition bilingue, avec préface et postface de Claude Vigée, 2005.

Quatre Quatuors, poèmes de T. S. Eliot, traduits de l'anglais par Claude Vigée, Londres, The Menard Press, 1992.

Netz des Windes, traduit par Walter Helmut Fritz. Künzelsau, Swiridoff Verlag, 2002.

Un Abri pour nos têtes, poèmes de Shirley Kaufman, traduits de l'américain par Claude Vigée, Chambon-sur-Li-

gnon, Cheyne, 2003.

Alle porte del silenzio, traduction italienne d'Ottavio Di Grazia, Milan, Paoline, 2003.

Wintermond, traduit par Lieselotte Kittenberger, Künzelsau, Swiridoff Verlag, 2004.

Archives littéraires :

Institut mémoire de l'Édition contemporaine (I.M.E.C.), Abbaye d'Ardenne, 14280 Saint-Germain-la-Blanche-Herbe.

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, 6, place de la République, 67070 Strasbourg.

Ouvrages sur Claude Vigée :

Jean-Yves Lartichaux, *Claude Vigée*, Paris, Seghers Poètes d'aujourd'hui, 1978.

Adrien Finck, *Lire Claude Vigée*, Strasbourg, C.R.D.P. n° 14, 1990.

Adrien Finck, *Claude Vigée : Un témoignage alsacien*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2001.

Francine Kaufmann, « *Le Judan, ou*

l'esthétique littéraire de Claude Vigée », in *Écrits français d'Israël de 1880 à nos jours*, textes réunis et présentés par David Mendelson et Michaël Elial, *La Revue des Lettres modernes*, Paris, Minard, 1989.

Heidi Traendlin, *La Poésie alsacienne de Claude Vigée : Poésie baroque, poésie d'enfance*, Lille, Atelier national de reproduction des thèses, 1999.

La Terre et le souffle : Rencontre autour de Claude Vigée, 22-29 août 1988, Colloque de Cerisy, 22-29 août 1998, Sous la direction d'Hélène Péras et Michèle Finck, Paris, Albin Michel, 1992.

Colloque Claude Vigée, Université de Strasbourg. *Revue alsacienne de Littérature* n° 30, 1990.

L'Œil témoin de la parole : Rencontre autour de Claude Vigée, Sous la direction de David Mendelson et Colette Leinmann, Paris, Parole et Silence, 2001.

Hommage à Claude Vigée, pp. 1-50, *Continuum* n° 2, Tel-Aviv, 2004.

L'Œuvre de Claude Vigée, revue *Friches*, Saint-Yrieix, 2006.

Helmut Pillau, *Unverhoffte Poesie : Claude Vigée*, Forum Literaturen Europas 4, Brême, 2007.

Sylvie Parizet, éd., « *Là où chante la lumière obscure* », *Hommage à Claude*

Vigée, Paris, Cerf, 2011.

Anne Mounic, éd., *Benjamin Fondane / Claude Vigée : Le questionnement des origines*. Paris : Honoré Champion, 2014.

Anne Mounic, éd., « *Tu dis pour naître* » : *Rencontres internationales autour de l'œuvre de Claude Vigée*. *Revue Peut-être* n° 7, janvier 2016.

Andrée Steinmetz-Meichel, *Zum Gelobten Land verdammt : Claude Vigée's Weg nach Jerusalem*. Zürich : Elster Verlag, 2017.

Travaux universitaires :

Michèle Finck, *Exil et origine dans La Vallée des Ossements de Claude Vigée*, D.E.A. sous la direction de Pierre Brunel, Université de Paris IV Sorbonne, juin 1984.

Heidi Traendlin, *Claude Vigée ou le poète face à la réalité*. D.E.A. sous la direction de Françoise Gerbod et d'Anne-Marie Pelletier. Université de Paris X Nanterre, 1992.

Andrée Steinmetz-Meichel, *Zum gelobten Land verdammt : Claude Vigée's Weg nach Jerusalem*. Magisterarbeit, Magister Artium (M.A.), Institut für Literaturwissenschaft, Universität Karlsruhe, 1993.

Ronald Euler, *La Problématique alsacienne dans le poème des Orties noires de Claude Vigée*, Mémoire de maîtrise sous la direction d'Adrien Finck, Université des sciences humaines de Strasbourg, décembre 1995.

Philippe Abry, *Des Racines et des ailes : aspects du parcours poétique d'Adrien Finck et de Claude Vigée*, Mémoire de D.E.A. sous la direction de Maryse Staiber, Université Marc Bloch. Strasbourg, juin 2003.

Elisa Carli, *Il viaggio nel labirinto : Claude Vigée E la ricerca della parola poetica*. Tesi di laurea. Università degli Studi della Calabria. Facoltà di Lettere e filosofia, 2003-2004.

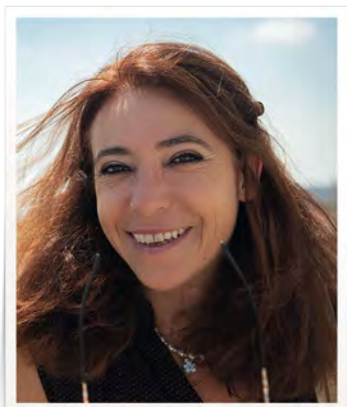
Aude Préta de Beaufort, *La Poésie comme « exercice spirituel » et comme « incarnation »...*, thèse d'habilitation soutenue à l'Université de Paris IV-Sorbonne le 4 juillet 2005. Un chapitre de l'essai est consacré à l'œuvre de Claude Vigée.

Revues :

Temporel, revue littéraire et artistique, fondée en février 2006. <http://temporel.fr> Revue en ligne.

Peut-être, revue poétique et philosophique, fondée en janvier 2010. Parution annuelle. <http://revuepeut-etre.fr>

BIOGRAPHIE



Daniella Pinkstein

Pour être écrivain, disait Endre Ady, poète hongrois, il faut avoir traversé mille vies. Daniella Pinkstein, linguiste de formation, a été journaliste, consultante dans des cabinets politiques et institutionnels français et européens, traductrice, éditrice. Suite à une bourse doctorale, elle s'installe en Hongrie, pour l'étude des minorités d'Europe centrale et du discours qui sous-tend leur émancipation (à laquelle la poésie n'est étonnement pas si étrangère). Parallèlement à ses recherches, elle se consacre à l'histoire des juifs hongrois, aussi hors du commun qu'exemplaire. Leur effervescence culturelle, leur foi en l'Europe, leur diversité, la modernité de leur judaïsme, puis leur effacement, par deux fois, questionne certainement ce que l'Europe dite

Centrale portait déjà en son cœur. Ce long séjour donnera à la littérature de Daniella Pinkstein la coloration d'une certaine Europe de jadis, érudite, humaniste, athée ou fervente, défiant, trop arrogante quelquefois, la Création. Un continent dont une partie de sa population a rêvé malgré elle. « Chacun de nous », disait Claude Vigée, « a son mot à dire pour qu'affleure en autrui un peu de cette lumière enfouie dans l'opacité de l'être ». Les juifs rivos à leur destin avaient tant à dire...

Aujourd'hui écrivain, enseignante, Daniella Pinkstein continue – après son ouvrage sur les Juifs Hongrois, après son roman, « Que cherchent-ils au Ciel, tous ces aveugles », son exposition sur Jérusalem « Comment

s'aimer ? », ses écrits critiques – à explorer le monde complexe, de plus en plus complexe dans lequel les juifs demeurent, presque par miracle, entre le savoir, le sacré, et la volonté sans faille d'accomplir leur incommensurable Promesse. Et dont le langage, la poésie en particulier, véhicule le secret.

Prix du European Jewish Writers in translation 2021 (décerné par le *Jewish Book Week*) pour ses écrits critiques et romanesques, son dernier recueil de nouvelles, «Jérusalem, par une rosée de lumières» (Ed. Biblieurope), paraîtra ce mois.

ÉPILOGUE

Tourne l'œil de ta conscience vers le site en amont de la source vive, enfouie au plus obscur de ton corps intérieur. A partir de là, tout ira bien de nouveau. Un temps de la joie peut se remettre à fuser hors du silence rédimé. Et ne nous faisons pas de soucis pour la poésie : elle ne peut survenir qu'après coup ; elle est, comme le reste des choses de ce monde, donnée de surcroît. Ou refusée, parfois, mais cela n'est pas si grave. Il s'agit d'abord de sortir de l'épreuve, en « choisissant la vie pour vivre ». La guérison, elle, vient de soi remontant jusqu'à soi-même, dans un

dénuement apparent qui est le luxe suprême – le don et l'accueil des prémices du temps pulsant. Essayez, vous verrez que je dis vrai. C'est le bon secret que je vous confie, celui du retour chez soi, nulle part, au petit jour.

(avril 1991)

Claude Vigée

Dans le silence de l'Aleph

NOTES DU LECTEUR

NOTES DU LECTEUR

NOTES DU LECTEUR

Sandrine Szwarc

Intellectuels juifs et chrétiens en dialogue
N°31 > octobre 2014
• 32 pages

Gérard Fellous

L'État Islamique (DAECH),
cancer d'un monde arabo-
musulman en recomposition
N°32 > novembre 2014
• 52 pages

Michaël de Saint-Cheron

Le messianisme comme réponse à
l'antisémitisme
N°33 > décembre 2014
• 40 pages

Valérie Igounet

Le négationnisme : histoire d'une
idéologie antisémite (1945 - 2014)
N°34 > février 2015
• 32 pages

Maxime Perez

L'opération « Bordure protectrice » à
Gaza : Journal d'une guerre de
100 jours
N°35 > mai 2015
• 44 pages

Anne Quinchon-Caudal

Vers une Internationale blonde
Le racisme supra-national en
Europe et aux États-Unis dans la
première moitié du XX^e siècle
N°36 > juillet 2015
• 40 pages

Pierre-André Taguieff

La vague complotiste
contemporaine : un défi majeur
N°37 > septembre 2015
• 40 pages

Johann Chapoutot

Le « Droit » nazi, une arme contre
les Juifs
N°38 > octobre 2015
• 52 pages

**Valérie Igounet et Stéphane
Wahnich**

FN : une duperie politique
N°39 > novembre 2015
• 56 pages

Jacques Tarnéro

Migrations contemporaines du récit
sur le « signe juif »
Entre fascination, admiration,
condamnation. Une question
irrecevable
N°40 > mars 2016
• 56 pages

Sandrine Szwarc

La culture (juive)
a-t-elle un avenir en France ?
N°41 > juin 2016
• 64 pages

Éric Keslassy

Comprendre
la guerre des mémoires
N°42 > octobre 2016
• 46 pages

Jean-Philippe Moinet

L'identité nationale,
c'est la République !
Les cinq piliers républicains
qui font le socle, à consolider,
de l'identité française.
N°43 > janvier 2017
• 48 pages

Nathalie Szerman

Retour sur les principes guerriers
fondamentaux du Hamas et leur
transmission par le biais de la
chaîne télévisée Al-Aqsa
N°44 > mars 2017
• 44 pages

Michaël de Saint-Cheron

Le dialogue de Malraux avec le
peuple juif, « parrain de l'Europe »
N°45 > juillet 2017
• 44 pages

Salomon Malka et Victor Malka

« L'exception marocaine ? »
N°46 > octobre 2017
• 52 pages

Anne Le Diberder

À la conquête de la modernité :
les peintres juifs à Paris
N°47 > janvier 2018
• 40 pages

Annick Duraffour

et Pierre-André Taguieff
Céline contre les Juifs ou l'école de la
haine
N°48 > mars 2018
• 60 pages

Georges-Elia Sarfati

Les nouveaux défis
de la République Française :
Sur quelques enjeux du discours
du président Emmanuel Macron
lors de la Commémoration de la
Rafle du
Vel' d'Hiv (17 Juillet 2017).
N°49 > juillet 2018
• 36 pages

Johann Chapoutot

Le sang et la science
L'organisation Ahnenerbe
(« héritage des ancêtres »),
les "Germains" et les Juifs (1935-
1945)
N°50 > novembre 2018
• 40 pages

Anastasio Karababas

Sur les traces des Juifs de Grèce
N°51 > décembre 2018
• 52 pages

Laurent Joly

Vichy, les nazis et
la persécution des Juifs
N°52 > février 2019
• 58 pages

Iannis Roder

La fin d'une illusion
pour une approche renouvelée
de l'enseignement de l'histoire de la
Shoah
N°53 > mars 2019
• 36 pages

Marc Knobel

40 ans d'histoire
d'une propagande de haine
et d'antisémitisme
N°54 > juin 2019
• 84 pages

Sandrine Szwarc

La naissance de l'intellectuel
juif d'expression française
N°55 > Septembre 2019
• 48 pages

Élise Petit

Des usages destructeurs de la musique
dans le système concentrationnaire nazi
N°56 > Novembre 2019
• 40 pages

Michaël Iancu

Les juifs des terres d'Oc
N°57 > Janvier 2020
• 56 pages

**Georges Elia-Sarfati et
Pierre-André Taguieff**

Le sionisme comme réalité historique
et comme fantasme, ou la réinvention
de la judéophobie
N°58 > Janvier 2020
• 136 pages

Joseph Voignac

Les débuts du secondaire juif en France :
la fondation de l'École Maimonide
(1935-1939)
N°59 > juin 2020
• 48 pages

Jean-Pierre Allali

Les Juifs de Tunisie
Deux mille ans d'une belle histoire
N°60 > juillet 2020
• 64 pages

Alain Pagès

L'affaire Dreyfus.
Une Histoire Médiatique
N°61 > octobre 2020
• 52 pages

Michaël de Saint-Cheron

Le judaïsme en dialogue avec
l'Inde et l'Asie
N°62 > février-mars 2021
• 40 pages

Jacques Amar

La loi au dessus de la foi ?
N°63 > avril-mai 2021
• 60 pages

LES ÉTUDES DU CRIF

Imprimé en Novembre 2021 / ISSN 1762-360 X

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Marc Knobel

COMITÉ ÉDITORIAL

Jean-Pierre Allali

Yonathan Arfi

Georges Bensoussan

Yves Chevalier

Roger Cukierman

Patrick Desbois

Robert Ejnes

Antoine Guggenheim

Mireille Hadas-Lebel

Francis Kalifat

Serge Klarsfeld

Joël Kotek

Jean-Claude Lescure

Éric Marty

Jean-Philippe Moinet

Richard Prasquier

Dominique Reynié

Michaël de Saint-Chéron

Georges-Elia Sarfati

Pierre-André Taguieff

Jacques Tarnéro

Yves Ternon

Gérard Unger

CONCEPTION & ICONOGRAPHIE

Yellowweb

CONSEILLER JURIDIQUE

Maître Pascal Markowicz

COORDINATION

Yoar Level

CORRECTRICE

Myriam Ruszniewski

IMPRESSION

Imprimé en Europe

CRÉDIT PHOTO

Les photographies ont été proposées par l'auteur.

EN PARTENARIAT AVEC

Le Collège des Bernardins

Fondation pour l'Innovation Politique - Fondapol

Le Cercle de la Licra - Réfléchir les droits de l'Homme

La Revue Civique

«Vidal Sassoon International Center for the Study of Antisemitism» de l'Université hébraïque de Jérusalem

Le Centre consultatif des relations juives et israéliennes, l'agence de représentation des Fédérations juives du Canada.

ET AVEC LE SOUTIEN DE

• *La Fondation pour la Mémoire de la Shoah*

Vous souhaitez vous abonner aux Études du Crif
et recevoir chaque numéro chez vous ?
Vous souhaitez recevoir d'anciens numéros des Études du Crif
en format papier directement chez vous ?
Écrivez-nous par mail : etudesducrif@crif.org

Retrouvez les numéros de la collection
des Études du Crif au format PDF sur
www.crif.org
en cliquant sur la mention « Études du Crif ».

Crif

Conseil représentatif
des institutions juives de France

POUR TOUTE CORRESPONDANCE

39 rue Broca 75005 Paris

tél : 01 42 17 11 11

site web : www.crif.org

email : infocrif@crif.org

**Novembre
2021
Prix : 10 €**